





MÉMOIRES

DE

MLLE DE MONTPENSIER.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

MÉMOIRES

DE

MLLE DE MONTPENSIER.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIXIÈME.



PARIS,

COLNET, LIBR., QUAI MALAQUAIS, N° 9;

PILLET AÎNÉ, RUE CHRISTINE, N° 5.

1823.

MÉMOIRES

DE

MLLE DE MONTPENSIER.

ANNÉE 1671.

Je partis le lendemain dans le carrosse de la maréchale d'Humières; je menai avec moi les duchesses de Créqui et de Chevreuse, la marquise de Thianges, les comtesses de Nogent et de Saint-Aignan : dans un autre carrosse étoient Châtillon, Milanton, Catillon et du Cambout, qui étoient les quatre filles que j'avois dans ce temps-là; celles de la reine étoient dans le leur avec leur gouvernante. MM. de Bouillon, Longueville, et beaucoup d'autres gens de qualité, vinrent avec moi; M. de Guise suivit, et comme je ne le voyois point, il fut fort embarrassé toute la journée.

où il y avoit un grand drap de pied et des carreaux. Il lui dit : « Voilà où se mettent les rois. » Je pris ma course, et m'en allai à l'autre bout du chœur : j'oubliai que je devois être inconnue ; je pris un seul carreau qui y étoit ; je n'en laissai point aux autres dames qui vinrent se mettre autour de moi. M. le duc d'Arscot demanda s'il m'oseroit parler ; je dis qu'il le pouvoit. Il s'approcha de moi, et me dit que, lorsque la reine sauroit que j'avois été dans ses états, et que l'on ne m'y auroit pas rendu ce qui m'étoit dû, elle seroit fort fâchée, et que le gouverneur de Flandre le blâmeroit de m'avoir obéi ; qu'il n'osoit rien faire contre mes ordres. Il me demanda si je trouverois bon que sa femme me vînt voir ; je lui répondis qu'elle me feroit plaisir. Lorsqu'elle arriva, elle salua la maréchale d'Humières et les autres dames, et finit par moi : c'est une Espagnole qui a été nourrie dame du palais, âgée et point belle. Les chanoinesses vinrent les unes après les autres ; mademoiselle d'Épinoi, que je connoissois, me vint saluer, et mademoiselle de Nanteuil, dont j'ai fort ouï parler au marquis d'Escars,

qui l'avoit voulu épouser dans le temps qu'il étoit en Flandre avec M. le Prince. Comme la foule étoit grande, la maréchale d'Humières dit à M. le duc d'Arscot de vouloir faire ranger le monde. Il lui répondit qu'il avoit cru qu'il étoit plus respectueux de ne pas mener ses gardes avec lui ; il les envoya chercher. L'habit des chanoinesses est très-beau ; il y en a de trois âges, d'anciennes, de jeunes, et d'enfants de cinq à six ans : il y en avoit deux âgées de sept ans, qui étoient très-jolies, et qui vouloient me suivre, tant elles avoient pris de l'amitié pour moi ; l'une étoit fille du marquis de Richebourg, frère du prince d'Epinoi, et l'autre du prince de....; je voulois les mettre dans ma poche pour les porter à la cour de France ; ainsi elles ne vouloient plus me quitter. Toutes les chanoinesses, vieilles et jeunes, sont des personnes de la première qualité ; elles ont un habit et un air très-majestueux lorsqu'elles font l'office. Après que la messe fut finie, nous allâmes aux filles de Sainte-Marie. La duchesse d'Arscot pressa extrêmement madame la maréchale d'Humières d'aller dîner chez elle ; son mari dit

qu'il serviroit de guide. Elle la refusa : il vint nous conduire à cheval à la portière de notre carrosse. Comme les filles de Sainte-Marie sont dans une place, nous y trouvâmes la plus grande partie des troupes qui étoient en bataille ; les officiers saluèrent la maréchale d'Humières, et le comte de Bertin, frère du duc de Bournonville, étoit à la tête. Cette infanterie parut méchante; il y avoit beaucoup de jeunes Espagnols nouvellement venus et mal vêtus : comme j'étois accoutumée à voir de beaux hommes dans l'armée du roi, ces soldats me parurent de plus mauvaise mine.

Nous entrâmes dans le couvent; le duc d'Arscot me demanda si je trouvois bon que sa femme me vint voir l'après-dînée; je lui dis qu'elle le pouvoit. Pendant que nous entendions la messe, les filles de Sainte-Marie avoient envoyé dire à madame la maréchale d'Humières qu'elles n'oseroient la laisser entrer dans leur couvent; M. d'Arscot, qui entendit ce compliment, leur envoya dire que j'avois le même pouvoir à Mons qu'à Paris; que les personnes de ma qualité portoient leurs priviléges partout où elles alloient.

Comme nous fûmes dans le couvent, madame de Thianges fut curieuse de s'informer si les officiers de la maréchale d'Humières avoient préparé un bon dîner; il se trouva malheureusement qu'ils n'y étoient point venus : elle ne laissa pas de nous donner un léger repas, qui réjouit la compagnie par tout ce que madame de Thianges dit à la maréchale d'Humières. Madame la duchesse d'Arscot me vint voir dans le couvent; les religieuses disoient entre elles : « Il faut que Mademoiselle soit une grande dame, puisque madame la gouvernante lui vient rendre visite, et qu'elle est assise dans un fauteuil, et elle sur un petit siége. » Tout le chapitre des chanoinesses vint en corps avec les habits d'église; elles me saluèrent l'une après l'autre; l'ancienne me fit un compliment pour me remercier de l'honneur que je leur avois fait, et me dirent qu'elles en chargeroient leur régistre pour servir d'un titre glorieux à leur chapitre; elles parurent être bien sensibles aux louanges que je leur donnois. Le duc d'Arscot me vint voir au parloir; il me présenta tous les officiers qu'il avoit avec lui; je

demandai au frere du prince de Bournonville de ses nouvelles, et je lui en dis de celles du duc, que j'ai déjà dit avoir été gouverneur de Paris. Je dis à M. le duc d'Arscot que j'avois trouvé son jardin d'Enghien le plus beau du monde. Sa femme me parla extrêmement de la reine, et me dit qu'elle avoit l'honneur d'en être connue. Le duc d'Arscot vint m'accompagner jusque hors les portes. Je lui avois dit, lorsque j'entrai dans la ville, que je le priois de prendre des précautions pour que les valets français, et d'autres gens qui m'avoient voulu suivre, ne fissent quelques désordres; il me répondit, bien honnêtement, qu'il ne pouvoit rien arriver où j'étois.

Le soir, je rendis compte au roi de tout ce que je viens d'écrire. Il me dit : « J'arrivois dans le camp lorsque vous êtes sortie. J'ai entendu, me dit-il, tirer le canon ; j'ai jugé que le gouverneur vous avoit traitée en inconnue jusqu'à ce que vous ayez été hors de la ville. J'ai dit : Voilà ma cousine qui sort de Mons; le gouverneu : a fait le personnage d'un habile homme; il l'a traitée dans la place comme

une inconnue, parce qu'elle le vouloit, et lorsqu'elle n'a plus été en état de lui défendre de ne pas rendre des honneurs, il lui en a voulu faire. » Il le loua extrêmement, et trouva que je m'étois bien conduite avec lui. Je fis les compliments de la duchesse d'Arscot sa femme à la reine. J'informai le roi du nombre des troupes qui étoient dans Mons; il me dit, le lendemain, que ma revue étoit juste, que j'avois deviné à cent hommes près la force de la garnison; qu'il avoit été surpris lorsqu'on lui avoit donné un contrôle. Je n'avois cependant compté que les premiers rangs, lorsque j'avois passé, et j'avois fait ma supputation sur la force dont je les avois trouvés par le front et la hauteur.

Comme M. de Lauzun devoit entrer en quartier le premier de juillet, et qu'il n'étoit pas encore arrivé, cela me mit en inquiétude. La Hillière, que j'envoyai chercher, me dit qu'il commençoit à croire qu'il ne reviendroit pas si tôt, parce que, devant son départ, il avoit commandé les gens qui devoient entrer en service, et qu'il lui avoit ordonné de mettre Châtillon chez la reine; que

je lui avois parlé de le faire servir; qu'il falloit faire ce que je désirois. Charost me dit qu'il étoit en peine de ne pas voir arriver son camarade. Comme chacun faisoit son raisonnement à sa manière, et qu'on cherchoit à deviner son absence, j'en étois dans un grand chagrin, et je me souviens que, comme je revenois de la promenade avec la reine, je vis avec un très-grand plaisir le valet de Guitry, qui étoit allé avec eux; ainsi, j'étois entre la crainte et l'espérance qu'ils fussent revenus. Je trouvai bien des gens, et beaucoup d'officiers chez le roi, qui vinrent me dire, les uns après les autres, que M. de Lauzun étoit arrivé : cette sorte de soin me donna bien de la joie; j'étois très-aise que tout le monde fût persuadé que je m'intéressois à tout ce qui le regardoit autant que je l'eusse jamais fait. Je ne le vis point ce jour-là. Le lendemain, dimanche, j'allai chez la reine, devant le lever du roi, pour l'accompagner à la messe; je le trouvai dans l'antichambre; je m'approchai de lui pour lui dire que j'étois bien aise de son retour. Il me demanda si c'étoit tout de bon que je lui faisois

ce compliment. Je lui répondis que non, et passai fort vite, parce que je devois aller à Notre-Dame-de-Tongres avec la reine, où elle devoit faire ses dévotions ce jour-là, qui étoit la fête de la Visitation de la Vierge. Le lendemain, Pertuis me demanda si je dînerois chez moi, que M. de Lauzun l'avoit chargé de s'en informer, parce qu'il avoit envie de me venir voir. Je lui dis que je quitterois avec plaisir le dîner de la reine pour ne bouger de chez moi. Il y vint; je voulus lui reprocher d'être parti sans me dire adieu; je n'eus pas la force de lui témoigner du chagrin, parce que j'étois ravie de le voir. Sa visite fut courte, aussi bien que notre conversation, parce qu'il avoit amené du monde avec lui.

L'on manda au roi que M. le duc d'Anjou étoit très-mal; je jugeai sa maladie d'autant plus dangereuse, que je me souvins qu'au commencement de l'hiver, il s'étoit trouvé dans des dispositions de rougeole, et que les médecins l'avoient traité d'une autre manière. Madame de Rouen, qui est une femme entendue sur ces sortes de maux, m'avoit

avertie de n'en point approcher ; j'en voulus parler à la reine, qui le trouva mauvais. Je crus toujours que la rougeole étoit rentrée, que cet enfant ne profiteroit plus ; ainsi je trouvai que la reine avoit raison de craindre et de pleurer. Au retour de la promenade avec elle, elle passoit auprès de l'appartement de madame de Montespan ; le roi lui cria par la fenêtre qu'on partiroit le lendemain afin de s'approcher de son fils, dont la maladie l'inquiétoit. L'on alla coucher au Quesnoy, à Saint-Quentin, à Compiègne, et à Luzarches, où l'on apprit que M. d'Anjou étoit dangereusement malade. Le roi en parut fort chagrin, et comme l'on attendoit de moment à autre la nouvelle de sa mort, le roi ne voulut pas se trouver à Saint-Germain lorsqu'elle arriveroit, et Versailles n'étoit pas meublé. Il prit la résolution d'aller coucher à Maisons, où il envoya M. de Lauzun pour voir s'il y avoit assez de logement pour toute la cour. Il revint lui rendre compte que tout le monde y pourroit être logé ; ainsi l'on y alla coucher. Le lendemain, l'on me vint dire à mon réveil que M. de Condom venoit

d'arriver ; je ne doutai pas qu'il n'eût apporté la nouvelle de la mort : cela fut bientôt confirmé par un fou que la reine avoit nommé Tricomini, qui entra dans ma chambre, et me dit : « Vous autres grands seigneurs vous mourez tous comme les moindres personnes ; voilà qu'on vient de dire que votre neveu est mort. » Je m'habillai en diligence pour aller auprès de la reine, que je trouvai très-affligée. Je priai M. de Lauzun de me faire savoir lorsque je pourrois voir le roi ; il prit le soin de me le venir dire : j'allai lui faire mon compliment, et je pleurai fort avec lui ; il étoit extrêmement affligé, et avec raison, parce que cet enfant étoit très-joli. Lorsque le roi étoit arrivé à Maisons, il avoit dit que les dames pourroient aller coucher à Saint-Germain où à Paris : madame de Nogent s'en étoit allée, de quoi j'étois bien fâchée ; je dis à M. de Lauzun : « Pourquoi n'est-elle pas demeurée avec son mari, puisqu'il étoit en année, et qu'il avoit du logement ? » Il me répondit qu'il ne se mêloit point de cela. Le jour d'après, Monsieur demanda permission au roi de donner son antichambre de Ver-

sailles à la marquise de la Vallière ; il lui répondit qu'il le vouloit bien, et ajouta : « Ma cousine en pourra faire de même de la sienne pour madame de Nogent. » Je dis à M. de Lauzun de lui faire savoir qu'elle y pouvoit venir ; elle y vint, ce qui me fit un très-grand plaisir. L'on resta quelques jours à Versailles, après lesquels la cour alla à Saint-Germain, où je demeurai. Le temps de prendre les eaux de Forges venoit ; je m'y en allai. Lorsque M. de Lauzun vint prendre congé de moi, je pleurai extrêmement, et, comme l'on parloit d'aller à Fontainebleau, où l'air est très-grossier, je le priai d'avoir soin de se conserver et de n'aller pas au serein ; qu'il y étoit dangereux. Il se mit à rire, et me remercia très-humblement des bonnes leçons que je lui donnois pour sa santé ; et moi, je me mis à pleurer.

A mon arrivée à Forges, j'appris que M. de Guise étoit mort de la petite-vérole, dont il étoit malade lorsque je partis. Comme ma belle-mère, ma sœur et mademoiselle de Guise en avoient très-mal usé pour moi dans mon affaire, j'étois fort résolue de ne

leur faire aucune honnêteté sur cette mort. Comme je ne voulois rien faire sans avoir appris les sentiments de M. de Lauzun, je lui envoyai un gentilhomme pour le prier de me mander ce qu'il jugeroit à propos que je fisse. Il me manda que je devois y envoyer, et les voir lorsque je serois en état de le pouvoir faire; ainsi je fis ce qu'il m'avoit conseillé.

Rollinde, au retour de mes terres, avoit passé par Fontainebleau; il me dit qu'il avoit laissé Baraille à l'extrémité, ce qui me donna bien du déplaisir; il me fit force compliments de la part de M. de Lauzun, qui me furent renouvelés peu de jours après par la Pabe, gentilhomme à lui, qu'il envoya pour apprendre de mes nouvelles. Il me dit que Baraille se portoit mieux; j'en eus bien de la joie: je voulus l'interroger sur ce qu'on disoit et ce qu'on faisoit à Fontainebleau; il me répondit qu'il n'en savoit rien, parce qu'il demeuroit toujours renfermé dans une chambre; je lui demandai pourquoi il ne m'avoit pas apporté de lettres de madame de Nogent; il me dit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu d'elle;

et, sans autre façon, il me demanda si je n'avois rien à lui commander; qu'il alloit reprendre ses chevaux de poste. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à voir ma maison, et sans que je dis que je voulois qu'il rendit compte à M. de Lauzun des appartements qu'il y avoit, et que je voulois qu'il lui fît le plan de mes promenades, je n'aurois pas pu le faire arrêter une demi-heure. Je lui dis de ne pas manquer de lui faire une fidèle relation de tout ce qu'il avoit vu. Il me répondit : « S'il m'interroge, je lui répondrai; s'il ne me demande rien, je ne lui parlerai de quoi que ce soit ; ordinairement je ne lui parle que lorsqu'il me questionne, et je ne le vois jamais que lorsqu'il m'envoie chercher pour me donner quelques ordres. Je voulus lui donner une lettre pour madame de Nogent; il ne l'auroit pas prise, sans que Rollinde l'assura que M. de Lauzun ne le trouveroit pas mauvais. C'étoit un garçon que j'avois vu dans les troupes de M. le Prince, et qui y avoit la réputation d'être fort brave ; il avoit été depuis ce temps-là capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine; il y

avoit mangé tout son bien, et reçu quelques secours de M. de Lauzun : il le pria de le prendre auprès de lui, ce qu'il fit. Par la conduite qu'il tint avec moi, je vis bien qu'il lui avoit donné quelques-unes de ses manières, et qu'il les avoit bien fidèlement imitées.

Après avoir fini mes bains, je m'en retournai. Madame de Nogent vint au devant de moi jusqu'à Beaumont; elle me dit que l'on parloit de marier Monsieur avec la fille de l'électeur palatin; que madame de Guise y avoit prétendu; que les Carmélites de la rue du Bouloi y avoient fait agir la reine qui en avoit inutilement parlé à Monsieur. Lorsque j'arrivai à Paris, M. de Lauzun m'envoya dire par la Hillière qu'il me conseilloit d'aller voir madame de Guise; je lui répondis que je ne pouvois pas gagner cela sur mon esprit; que je lui parlerois là-dessus. Il me dit aussi de sa part que je ferois bien d'aller dîner à Versailles, d'y faire ma cour jusqu'au soir, et de m'en retourner coucher à Paris; que je ferois plaisir au roi d'en user ainsi; qu'on devoit bientôt s'en retourner à Saint-Germain, où je pourrois aller.

Quoique cela me fît bien de la peine, je ne laissai pas de me conformer à ses sentiments, et de faire quelques voyages. J'y allois le matin, et je m'en retournois le soir. Le dernier jour de septembre, la cour devoit partir de Versailles pour aller à Saint-Germain; j'allai dîner avec le roi afin de m'en aller dans le carrosse avec lui; j'ai toujours compté pour un sensible plaisir de pouvoir me ménager deux heures de temps à passer avec lui.

Lorsque nous fûmes à Saint-Germain, M. de Lauzun me reparla de voir madame de Guise; il me dit que madame de Nogent lui avoit rendu une visite; qu'elle lui avoit fort demandé de mes nouvelles; il me mit dans de telles dispositions, qu'après que madame d'Angoulême m'eut dit que madame de Guise seroit transportée de joie si je lui faisois l'honneur d'aller chez elle, je le voulus bien. Lorsque j'arrivai auprès de son lit, je lui dis: « Madame d'Angoulême m'a assurée que vous étiez fort fâchée de tout ce qu'on vous avoit fait faire; que vous aviez une très-grande envie de bien vivre avec moi; que vous vous repentiez fort du passé: c'est pour cela que je

vous viens voir. » Elle m'écouta et ne me répondit pas un seul mot : j'avoue que cela m'étonna extrêmement, quoique je susse qu'elle avoit peu d'esprit; j'y demeurai peu. Madame d'Angoulême, à qui je parlai de son silence, me dit que c'étoit son affliction qui l'avoit empêchée de parler. Madame de Guise me rendit la visite que je lui avois faite ; et, comme je ne voyois pas Madame, elle l'empêcha de me plus voir.

Lorsque M. de Lauzun fut hors de quartier, il me vint voir; l'on alla faire la Saint-Hubert à Versailles, où nous demeurâmes quatre jours, pendant lesquels je le voyois souvent. Madame de Montausier mourut, bien des gens se donnèrent de grands mouvements pour faire une dame d'honneur. Le marquis de Béthune fut envoyé auprès du prince Palatin, pour négocier le mariage de sa fille avec Monsieur : la Palatine avoit déjà disposé l'affaire avec l'agent de M. l'électeur; le contrat fut passé sans qu'il y eût beaucoup de monde ; jamais il n'y eut cérémonie où on en ait vu si peu. La princesse Palatine alla chercher la nouvelle Madame; M. l'électeur

l'accompagna jusqu'à Strasbourg; elle la conduisit jusqu'à Metz avec un médiocre équipage ; elle y trouva celui que Monsieur lui avoit envoyé. Elle avoit mené avec elle le père Jourdain, jésuite, pour l'instruire dans nôtre religion ; une des premières clauses du mariage étoit qu'elle se feroit catholique ; ainsi, le lendemain qu'elle fut arrivée à Metz, elle abjura son hérésie entre les mains de l'évêque d'Embrun, de la maison de la Feuillade. Au sortir de là et de sa première confession elle fut mariée. Il sembla à beaucoup de gens qu'elle avoit beaucoup fait en un jour ; le maréchal du Plessis l'épousa ; il envoya un courrier à Monsieur pour lui en rendre compte, Monsieur partit pour l'aller recevoir à Châlons. Pendant que Monsieur fit ce voyage, la cour alla passer quelques jours à Versailles. Nous retournâmes à Saint-Germain, où le comte d'Ayen me vint dire qu'on lui avoit demandé à Paris, d'où il arrivoit, si M. de Lauzun étoit arrêté. J'envoyai savoir s'il étoit chez lui, afin de lui faire savoir ce que je venois d'apprendre : l'on me vint dire qu'il n'étoit point revenu de Paris, et comme j'y allois souvent,

et que quelquefois il y étoit, quoique nous ne nous y vissions point, cela ne laissoit pas de faire continuer les bruits qu'on avoit répandus que nous étions mariés. Il n'y avoit que mes amis particuliers qui osassent m'en parler; et comme je ne prenois pas la peine de répondre à leurs questions, je leur laissois imaginer ce qu'ils vouloient, persuadée que le roi ne croiroit jamais que M. de Lauzun ni moi eussions rien fait contre les ordres qu'il nous avoit donnés. Il me souvient que dans ce temps-là je me sentois une inquiétude naturelle sans en savoir la raison; ainsi j'allois et venois deux ou trois fois la semaine de Saint-Germain à Paris. J'arrivai un soir fort tard, pour me trouver à une médecine que le roi devoit prendre, qui sont des occasions que je n'ai jamais voulu perdre par le plaisir d'être la meilleure partie de la journée avec lui. Je vis le matin M. de Lauzun, qui me parut chagrin; et comme j'étois troublée de mon côté, sans savoir pourquoi, au sortir de dîner d'avec la reine, je lui dis que je m'en retournois à Paris. Il me répondit qu'il falloit que ce fût une course de fantaisie, puisque j'en

étois revenue le soir d'auparavant. Je lui répliquai que je ne savois ce que je faisois et ce que j'avois; que j'étois si chagrine que je ne pouvois demeurer en repos. Je le quittai et je pleurai sans lui dire que cela; les larmes continuèrent tout le long du chemin. J'arrivai donc à Paris le lundi au soir, accompagnée d'une inquiétude que je ne pouvois vaincre. Le mardi, on me dit que M. de Lauzun étoit à Paris; qu'il devoit s'en retourner à Saint-Germain mercredi au soir. Je répondis à celui qui me dit cela: « Et moi je ne m'en irai que jeudi. » Comme j'étois à table, le mercredi au soir, l'on vint parler tout bas à madame de Nogent, qui soupoit avec moi; elle sortit de la table, et les autres dames aussi; je m'amusai un peu à parler à mes gens. Je rencontrai dans ma chambre la comtesse de Fiesque, qui me dit: « M. de Lauzun.... » Je crus qu'elle me disoit qu'il étoit là, et qu'on l'avoit fait entrer dans ma petite chambre par la garde-robe; j'y allai fort vite, et je dis tout haut: « Voilà de ses manières, je le croyois à Saint-Germain et le voici. » La comtesse de Fiesque me répéta: « Non, je vous ai dit qu'il est

arrêté. » Quoi ! lui dis-je, M. de Lauzun est arrêté ? cela me saisit à un point que je demeurai plus d'une demi-heure sans rien dire, ni sans quasi m'apercevoir que madame de Nogent étoit comme évanouie. Je demandai qui avoit porté cette nouvelle. Rollinde me répondit qu'une heure après être arrivé à Saint-Germain, M. de Rochefort avoit été le prendre dans sa chambre, et qu'il l'avoit mené dans celle des capitaines des gardes du roi. Je ne dirai pas l'état dans lequel je me trouvai, lorsque cette confirmation ne me laissa plus de doute que la nouvelle ne fût véritable : il n'y a que Dieu seul qui l'ait pu connoître, ni que lui seul qui m'en ait pu faire supporter les suites. Quoique j'eusse dit que je m'en retournerois le lendemain à Saint-Germain ; l'on peut juger si j'en trouvai la force. L'on me conseilla pourtant d'y aller ; ainsi, je partis le vendredi ; j'y arrivai sur le soir ; je n'y vis le roi que lorsqu'il vint souper ; je le regardai les larmes aux yeux ; il me parut triste et embarrassé avec moi : je crus qu'il étoit à propos de ne lui rien dire, et j'appris le lendemain que cette conduite

lui avoit plu. Lorsqu'il fut descendu chez les dames, il leur dit dit que j'en avois usé bien prudemment et fort obligeamment pour lui. Ce fut le 25 novembre 1671, jour de la fête de la Sainte-Catherine, que M. de Lauzun fut arrêté : c'étoit une journée aussi remarquable et aussi sensible pour moi que celle du premier de décembre de l'année précédente; Dieu veuille m'en donner une troisième capable de me faire oublier les maux et les chagrins que ces deux m'ont procurés, et qu'ils me donnent encore ; je dois le louer de n'en être pas morte, puisque ce n'est que par un effet de sa grâce que je me suis soutenue. Le roi alla le lendemain à Versailles, et le jour d'après à Villers-Cotterets pour y voir Monsieur et Madame qui étoient arrivés : il revint charmé de ses bonnes qualités, et nous dit qu'elle avoit de l'esprit, et qu'elle étoit mieux faite que feu Madame. Lorsqu'elle arriva à Saint-Germain, elle étoit habillée de brocard, qui étoit plus de saison, et bien différent d'un petit taffetas bleu qu'elle avoit à son arrivée à Metz, quoique ce fût dans le fort de l'hiver. Comme les parures d'Allemagne sont ordi-

nairement de fourrures, elle crut que pour mieux quitter la mode de son pays il falloit tomber dans une autre extrémité. Elle ne garda qu'une de ses anciennes gouvernantes auprès d'elle, deux filles et un page allemand. Cette gouvernante s'en retourna quelques jours après, et une de ces deux filles, qui étoit jolie, s'en alla au bout d'un an; quelques-uns disoient que ce fût pour s'aller marier dans son pays, et d'autres vouloient que Monsieur en étoit amoureux, et que Madame en devînt jalouse. Le jour que Madame arriva il y eut un ballet composé de plusieurs entrées qu'on avoit prises des anciens ballets ; je m'y trouvai parce qu'on me conseilla d'y aller; j'y étois occupée de l'état de M. de Lauzun; je me ressouvenois de l'avoir vu quelquefois dans de pareilles assemblées, et un moment après j'étois pénétrée de la peine qu'il devoit souffrir d'avoir déplu au roi, pour lequel je savois qu'il avoit une fort tendre amitié. La neige et le froid qu'il faisoit me donnoient de l'inquiétude, aussi bien que l'incertitude de l'endroit où l'on alloit le mener ; je sentois mille sortes de douleurs

qui me faisoient supporter les plaisirs des autres avec un chagrin mortel : je croyois quelquefois que le roi devoit compter le sacrifice que je lui faisois d'assister à un genre de divertissement qui m'auroit mis au désespoir si je n'avois cru que ma présence pouvoit lui inspirer quelque pitié pour M. de Lauzun. Je ne me trouvois sensible ni occupée que de cette pensée ; je me résolus de m'attacher à la cour, dans l'espérance que ma présence, comme je viens de le dire, lui pouvoit être utile. Voilà les véritables motifs qui m'ont donné de la régularité à remplir mes devoirs. Quoique j'aime passionnément le roi, je n'aurois pas laissé de me retirer chez moi pour y pleurer l'état et les souffrances de M. de Lauzun, et n'aurois eu de consolation que celle d'en parler avec les gens qui ont de l'amitié et de l'attachement pour lui, et qui les supportent, aussi bien que moi, avec beaucoup de douleur; je ne me serois occupée avec eux qu'à prier Dieu de lui donner la force qui lui est nécessaire, et à moi la patience dont j'ai besoin.

Après que cette fête fut finie, je m'en allai

3..

à Paris, où je vis Baraille que je n'avois pas vu depuis que M. de Lauzun avoit été arrêté. Je ne dirai point combien mes peines et mes douleurs se renouvelèrent lorsque je pus parler avec lui de l'état où devoit être M. de Lauzun : je continuai de le voir très-souvent ; je le faisois venir les soirs dans les temps qu'il n'y avoit chez moi que madame de Nogent et Rollinde, afin de parler de lui avec eux sans être interrompue par des visites incommodes. Artagnan, avec la compagnie des mousquetaires, mena M. de Lauzun à Pignerol ; il fit mettre dans le carrosse avec lui un de ses neveux, qui étoit officier dans le régiment des gardes, et Maupertuis, enseigne des mousquetaires, qui ne le quittèrent point; ils avoient eu beaucoup d'honnêteté pour lui, et une régularité inconcévable à le bien garder. J'appris qu'on l'avoit mené à Pignerol. La veille de Noël, dans le temps que j'étois à l'église pour entendre la messe de minuit, M. de Nogent y vint me dire qu'il venoit d'apprendre que c'étoit là où M. Artagnan l'avoit conduit : cela me fut confirmé par son neveu qui venoit d'arriver. Lorsque je des-

cendis le degré, je le vis qui passoit pour aller chez M. le Tellier; il me dit qu'il avoit laissé M. de Lauzun à Pignerol en bonne santé; si j'avois été capable de sentir quelque joie, cette nouvelle m'en auroit donné, parce que bien des gens avoient affecté de faire courir dans le monde qu'il étoit incommodé d'une maladie extraordinaire, dont on avoit pris grand soin de me faire informer. Comme je ne connoissois le neveu d'Artagnan que par son nom, je ne lui aurois point parlé s'il ne m'avoit dit lui-même qu'il avoit laissé M. de Lauzun en bonne santé : il désabusa bientôt les personnes auxquelles on avoit parlé de cette méchante santé, et dit que cette maladie étoit imaginaire. J'en fus moins en peine que les autres gens, parce qu'on avoit voulu me persuader que son incommodité étoit ancienne, et je sus par des personnes qui le voyoient tous les jours, et de ses domestiques, qu'il n'avoit jamais eu l'incommodité qu'on avoit voulu répandre dans le monde, et qu'on avoit pris soin de me faire savoir. Quoique la vue d'Artagnan et la nouvelle qu'il m'avoit portée sur la bonne santé de

M. de Lauzun m'eussent donné quelque consolation, je m'en sentis si émue, qu'il me fallut quitter mes prières devant que matines fussent dites; je courus me mettre au lit sans avoir entendu la messe de minuit, et le lendemain, j'allai à Paris, où je séjournai huit ou dix jours. J'étois très-indisposée, et je ne m'en serois pas retournée si tôt à Saint-Germain sans l'impatience que j'avois de voir Artagnan, qui y devoit monter la garde; ainsi je m'imaginai que c'étoit une occasion de le pouvoir entretenir; je ne voulois pas la perdre. Lorsque je le vis, je m'aperçus avec plaisir qu'il s'attachoit à me regarder; je me figurois que M. de Lauzun lui avoit parlé de moi, et qu'il croyoit bien que j'en étois persuadée; que je devois avoir la curiosité d'apprendre ce qu'il lui avoit dit; je n'étois occupée que de ces sortes de pensées. Lorsqu'on eut soupé, et que le roi fut descendu chez les dames, et que la reine s'amusa à causer devant le miroir, je vis Artagnan auprès de la porte de la chambre du roi, et M. l'évêque de Dax, cousin de Guitry, et ami de M. de Lauzun, qui étoit auprès de lui. Je m'approchai pour

leur dire que j'avois été peu sensible à la musique qu'il y avoit eu pendant le souper. « J'aurois été, lui dis-je, plus aise de pouvoir m'entretenir avec une personne que j'avois vue, et qui m'avoit fort regardée. » Il me répondit que je n'avois qu'à commander, qu'il l'iroit chercher. Je lui dis que cela ne se pouvoit pas, parce que je ne connoissois presque point l'homme à qui j'avois envie de parler, et qu'il se pouvoit même faire qu'il seroit embarrassé si je demandois à le voir. M. de Dax me répondit qu'il n'y pouvoit avoir personne en France qui ne se sentît honoré lorsque je demandois à le voir. Je lui répliquai qu'il avoit raison dans son sens, et que je n'avois pas tort dans le mien ; que je croyois même que cette personne pouvoit avoir de son côté quelque impatience de me parler ; qu'il n'osoit m'approcher. Je dis si souvent à M. de Dax cela, que j'étois étonnée qu'il ne m'entendît point ; et comme je parlois assez haut pour qu'Artagnan le pût entendre, je vis à sa mine qu'il n'ignoroit pas que c'étoit avec lui que je voulois m'entretenir. Afin de le confirmer mieux, je répétai tout haut à M. de Dax : « Si

l'homme que je vous dis a autant de mérite et d'esprit qu'on m'a dit, et qu'il sache l'estime que je fais de ses parents, il cherchera une occasion de me voir. » Lorsque je crus en avoir assez dit pour qu'Artagnan pût connoître que je lui avois fait sa leçon, je quittai M. de Dax, qui me parut ce jour-là l'esprit bien bouché de ne pas comprendre ce que je désirois qu'il fît; un autre m'auroit, ce me semble, entendu dès le premier mot, et auroit trouvé le moyen de faire approcher Artagnan. Je demeurai quelque temps sans le voir, pendant lequel je fis quelques voyages à Paris avec un mal à la gorge; l'on eut des comédies et des ballets, et je crois même que l'opéra se joua : je dis je crois, parce que j'avois si peu d'application à ces sortes de plaisirs, que je n'y allois qu'avec des peines mortelles. Toute la cour s'habilla en masques dans les derniers jours de carnaval; je me défendis d'aller à cette fête, et je dis que j'étois incommodée de mon mal de gorge; on me conseilla de faire comme les autres : ainsi je me fis faire une robe de chambre très-magnifique que je ne mis point, parce que Madame, fille

du roi, qui avoit toujours été languissante, devint dans un état d'agonie. L'on alla à Versailles; on me logea dans un bel appartement qui venoit d'être achevé; j'y entrois peu le jour; je ne m'aperçus pas qu'il sentoit la peinture; lorsque je fus couchée, cette senteur me monta si violemment à la tête, qu'il me fallut lever, et attendre le jour avec beaucoup d'impatience pour m'en aller à Paris. Madame de Nogent, qui y étoit, fut bien surprise de me voir arriver chez elle, et entrer dans sa chambre à sept heures du matin. Je demeurai trois ou quatre jours à Paris pour parler de M. de Lauzun avec Baraille et Rollinde, et après je m'en retournai à Versailles loger dans mon ancienne chambre, que je n'ai pas voulu quitter; je la trouvois plus commode qu'un appartement complet auquel je ne serois pas accoutumée. J'avois toujours dans la tête de chercher une occasion de parler à Artagnan dans ce voyage-là; un soir, après le souper, comme il se promenoit dans le salon, je lui dis que j'avois des vapeurs, qu'il faisoit chaud, qu'il vînt m'ouvrir le balcon afin que je pusse prendre l'air; il s'em-

pressa à exécuter mon ordre ; il me suivit, et me dit d'un ton plein d'esprit, qu'après ce que j'avois fait entendre le jour des Rois, il avoit bien jugé que je trouverois bon qu'il me vînt rendre ses respects ; qu'il n'avoit osé le faire sans m'avoir demandé si je l'approuverois. Je lui répondis que j'en serois très-aise, et qu'il n'avoit qu'à venir chez moi, le lendemain, à six heures du soir ; que je serois seule, et que j'aurois un fort grand plaisir de l'entendre et de l'entretenir. Je lui demandai si M. de Lauzun n'avoit pas été malade en chemin ; il me dit que non ; qu'il en pouvoit mieux répondre que personne, puisqu'il ne l'avoit pas quitté un moment ; qu'il avoit toujours été avec lui dans le carrosse, et avoit toujours couché dans sa chambre. Je ne pus m'empêcher de le questionner s'il ne lui avoit pas parlé de moi. Il me répondit : « Oui, Mademoiselle, très-souvent ; et après la douleur qu'il sent d'avoir déplu au roi, je suis persuadé, me dit-il, que votre altesse royale fait sa plus grande peine. » Je lui répondis : « En voilà assez ; vous m'en direz davantage demain au soir. »

Le lendemain, la journée me parut fort longue, et je fus presque toujours occupée de la crainte qu'à l'heure que je lui avois marquée, il ne me vînt de ces visites qu'on ne peut pas se dispenser de recevoir. Il entra dans ma chambre précisément à six heures ; lorsqu'il m'eut fait son compliment, il me dit qu'avant le malheur de M. de Lauzun, il ne le connoissoit presque pas; qu'il l'avoit toujours regardé, avec ses manières cachées, comme un homme glorieux qui méprisoit tout le monde; « et comme M. Artagnan me disoit qu'il n'étoit pas trop bien avec lui, je ne cherchois point à l'approcher, ajouta-t-il ; au contraire, j'affectois fort de m'en éloigner, et lorsqu'il me proposa d'aller à ce voyage pour me mettre avec Maupertuis dans le carrosse avec lui, j'en fus très-fâché : il me fut nécessaire de suivre les sentiments de mon oncle, qui avoit dit au roi qu'il me prenoit avec lui.» Il me conta ensuite que le dernier homme que M. de Lauzun avoit embrassé, c'étoit Brauilli, aide-major des gardes ; j'avois déjà appris cela, et qu'il avoit dit à Chaseron, lieutenant des gardes

du corps du roi, qui l'avoit gardé toute la nuit, qu'il étoit persuadé que je serois touchée de son malheur. Il me dit donc que les premières quatre ou cinq heures ils n'avoient fait que se regarder sans se dire mot; que M. de Lauzun paroissoit accablé de douleur; que lorsqu'ils passèrent devant Petit-Bourg, il avoit fait un grand soupir, et leur avoit dit que cette maison le faisoit souvenir de la différence de l'état où il avoit été, et de celui dans lequel il se voyoit. Cette maison m'avoit été donnée par M. l'évêque de Langres, selon un testament qu'un conseiller qui vouloit être son héritier avoit fait fabriquer, dans lequel il faisoit donner au roi le buffet de vermeil doré de M. de Langres en reconnoissance de ses bienfaits, et à moi cette maison pour ceux qu'il avoit reçus de feu Monsieur. Ce testament n'avoit pas encore été déclaré faux, et M. de Lauzun croyoit que cette maison m'appartenoit; elle lui renouvela l'état où il s'étoit vu, et celui dans lequel il se trouvoit. Artagnan me dit que Maupertuis et lui s'étoient attendris, et qu'ils avoient cru faire plaisir à M. de Lauzun de

lui demander ce qu'il vouloit dire sur cette maison; qu'il leur avoit répondu ce que je viens de dire, qu'elle étoit à moi, qu'il avoit failli d'en être comme le maître, qu'il n'avoit pas été assez heureux pour que cela fût; que là-dessus les larmes lui étoient venues aux yeux, et qu'il leur avoit exagéré les obligations qu'il m'avoit sur les bontés que j'avois eues pour lui; que je l'avois voulu combler de biens et d'honneurs; qu'il en avoit le cœur pénétré; qu'il étoit malheureux d'avoir déplu au roi; qu'il n'avoit rien fait contre la fidélité qu'il lui devoit; qu'il osoit dire qu'il aimoit sa personne avec une tendresse inconcevable; que s'il avoit été assez malheureux pour lui manquer en quelques circonstances, il en seroit inconsolable, et qu'il savoit bien que je serois la première à ne lui pardonner jamais; qu'il n'avoit rien fait qui lui dût faire perdre les sentiments d'estime que j'avois assez témoigné avoir pour lui; qu'il ne s'en étoit pas rendu indigne ni par sa conduite ni par son cœur; qu'il pouvoit les assurer qu'il étoit plutôt malheureux que coupable; que son innocence les devoit ren-

dre sensibles à son état. Artagnan me dit qu'il avoit prononcé ces derniers mots d'une manière si touchante, que Maupertuis et lui s'étoient mis à pleurer, et que, dès ce moment, ils étoient devenus amis; qu'en son particulier, il n'avoit jamais tant connu d'esprit à un homme, ni une personne dont l'ame et le cœur eussent tant d'élévation. Il me dit encore qu'après avoir fini cette conversation il avoit demeuré long-temps sans parler; qu'il n'avoit rien à me dire sur ses manières civiles et honnêtes, parce que personne ne pouvoit le copier là-dessus; qu'Artagnan son oncle avoit été surpris de la force et de la patience avec laquelle il supportoit son état; qu'il lui avoit demandé tous les jours les journées qu'il désiroit qu'il fît, et l'heure qu'il vouloit partir; qu'il lui avoit toujours répondu qu'il étoit le maître; qu'il lui avoit aussi demandé s'il étoit fatigué que Maupertuis et son neveu lui parlassent; qu'il leur donneroit ordre de ne lui plus rien dire; qu'il lui avoit dit qu'au contraire il étoit bien aise de s'entretenir avec eux; que, dans toutes leurs conversations, il avoit toujours trouvé

le moyen de placer mon nom. Il me dit que pour lui faire plaisir, ils avoient répété plusieurs fois qu'ils croyoient que je serois très-fâchée de son malheur, et qu'il leur avoit répondu qu'il en étoit persuadé; qu'il pouvoit se flatter que je l'avois fort aimé; que tout le monde en avoit vu des marques, lorsque j'avois pris la résolution de l'épouser; que depuis que le roi avoit désapprouvé cette affaire, il étoit persuadé que je l'avois regardé comme le meilleur, le plus fidèle et le plus reconnoissant serviteur que j'eusse au monde; qu'il osoit espérer que je lui ferois la justice de croire qu'il ne perdroit jamais le souvenir de ce que j'avois voulu faire pour lui. Il leur dit qu'il y avoit des moments qu'il appréhendoit que je n'eusse été assez pénétrée de son état pour en témoigner trop de déplaisir au roi; qu'il seroit inconsolable, si je l'en avois importuné; qu'il se souvenoit pourtant que toutes les afflictions qui m'étoient arrivées, et surtout dans celle de la rupture de mon mariage, il m'avoit toujours conseillé de ne faire aucune peine au roi, de recevoir et exécuter ses

ordres avec une grande soumission ; que si j'avois suivi les conseils qu'il m'avoit donnés en beaucoup d'occasions, j'aurois très-bien fait, et que par cette conduite je n'aurois pas importuné le roi. Artagnan me dit qu'ils avoient parlé fort souvent de guerre, et qu'ordinairement M. de Lauzun disoit qu'il n'avoit jamais eu de plaisir auquel il eût été plus sensible qu'à celui de servir le roi ; que d'autres fois ils l'avoient questionné s'il ne venoit pas me faire la cour ; « Mademoiselle, disoit-il, aime les gens de guerre, » et qu'il lui avoit paru que MM. les officiers aux gardes étoient réguliers à la lui aller faire ; que j'étois extrêmement civile ; que je prenois un très-grand plaisir à dire du bien des gens à qui je connoissois du mérite ; que mon honnêteté naturelle attiroit presque tout le monde chez moi ; qu'il étoit persuadé que, lorsqu'il m'auroit rendu une ou deux visites, il ne pourroit plus sortir de ma chambre. Il m'ajouta qu'après avoir traité ces chapitres en termes généraux, qu'il s'étoit étendu sur la bonté de mon cœur, et sur la fidélité que j'avois toujours eue pour mes amis, il

lui disoit qu'il étoit persuadé qu'on me proposeroit quelque mariage ; que bien des gens avoient pensé à me faire épouser M. de Longueville ; qu'il croyoit que je n'écouterois pas les propositions que l'on continueroit à me faire là-dessus, parce que j'avois toujours eu peu d'inclination pour le mariage, et que tout le monde m'a vu beaucoup indifférente pour celui-là ; qu'il se souvenoit que je lui avois dit très-souvent que j'avois extrêmement résisté aux premières pensées qui m'étoient venues de me marier avec lui ; que, comme j'avois trouvé une espèce de gloire à le vouloir élever, c'étoit cela même qui m'avoit déterminé à lui faire connoître que j'en avois pris la résolution ; qu'il se flattoit quelquefois qu'une manière d'inclination que j'avois nourrie long-temps dans mon cœur, ne s'effaceroit pas assez aisément pour me laisser persuader de me marier avec M. de Longueville ; qu'il avoit dit que, quoiqu'il ne pensât plus à l'affaire sur son compte particulier, il seroit inconsolable si j'en faisois une qui ne me fût pas honorable ; que si la reine d'Angleterre mouroit, et qu'on me

proposât de me marier avec le roi, comme j'avois eu autrefois quelque condescendance à en écouter des propositions devant qu'il fût marié, cette affaire m'étoit plus glorieuse que celle que j'avois voulu faire ; que peut-être m'y pourroit-on faire résoudre ; qu'il en seroit très-fâché, quoiqu'il n'y pût plus songer pour lui. Artagnan me dit qu'il lui avoit répondu : « Vous devez connoître Mademoiselle, et savoir en quelque façon ce qu'elle fera ou ce qu'elle ne fera pas ; » qu'il lui avoit répliqué qu'il avoit raison, que les gens de ma qualité changeoient, et qu'on ne savoit presque quel fondement faire sur eux ; qu'il avoit à craindre qu'on ne me tînt mille discours qu'on inventeroit contre lui, que ses amis me fatigueroient à force de le vouloir justifier; que, s'ils faisoient bien, ils laisseroient agir ses ennemis, parce que de moi-même je ne les croirois point, et que, s'ils vouloient ainsi lui rendre de méchants offices, ils lui en rendroient de bons, persuadé qu'il étoit que le mal qu'on me diroit de lui, après que j'en aurois pénétré la fausseté, ne serviroit qu'à me mieux faire connoître qu'il

étoit digne de ce que j'avois voulu faire pour lui. Artagnan me dit qu'il parloit tous les jours de la même manière, comme un homme qui étoit plein et occupé de moi, et qui n'avoit pas assez de sagesse pour se pouvoir contenir de dire ce qui lui tenoit le plus au cœur. Il ajouta, qu'après qu'il avoit fini toutes ces conversations, il disoit à Maupertuis et à lui : « A quoi bon vous rompre la tête d'affaires aussi inutiles que celles dont je viens de vous entretenir, puisqu'elles ne peuvent que m'être désagréables à imaginer ? Je serois bien heureux si je pouvois oublier le roi et Mademoiselle. » Il leur avouoit qu'il n'étoit pénétré que du malheur d'avoir déplu au roi, et de se trouver séparé de lui et de moi. Je vis bien, par cette relation, que M. de Lauzun avoit eu intention qu'Artagnan et Maupertuis m'apprissent combien il pensoit à moi ; j'en fus si contente que je me suis fait répéter très-souvent les mêmes discours, auxquels Artagnan avoit toujours quelques nouvelles particularités à ajouter, qui m'ont fait connoître l'application avec laquelle M. de Lauzun étoit occupé et incertain de la conduite que je tiendrois sur ce qui le regarde.

La manière régulière que le petit Artagnan observa à me dire ce que M. de Lauzun lui avoit insinué dans plusieurs conversations, me fit concevoir l'intention qu'il avoit eue de me faire savoir qu'il étoit dans de grandes inquiétudes sur l'incertitude de l'état dans lequel j'étois. Je suis pourtant persuadée que, sur la connoissance parfaite qu'il a de moi, il devoit être en repos là-dessus, parce qu'il doit savoir que je ne dois ni ne peux changer pour lui. Le petit Artagnan me parut avoir bien de l'esprit; je fus très-satisfaite de tout ce qu'il me conta, et lui fis beaucoup d'honnêtetés pour lui en particulier, et pour son oncle pour qui j'avois une estime particulière, c'étoit un homme d'un très-grand mérite, plein d'honneur et de fidélité pour ses amis. Il avoit eu à Hesdin quelque ressentiment contre M. de Lauzun, qui voulut lui guérir l'esprit; il lui fit dire qu'il n'avoit pas raison de se plaindre de lui, parce qu'il n'avoit qu'exécuté les ordres du roi, lorsqu'il lui avoit ordonné de marcher avec les mousquetaires ou les chevau-légers. M. Artagnan ne fut pas satisfait de cet

éclaircissement ; il demeura deux années entières sans s'approcher de M. de Lauzun, qui, de son côté, demeuroit en repos, sachant bien qu'il n'avoit rien à se reprocher. M. Artagnan, quinze jours avant qu'il fût arrêté, apprit que M. de Lauzun ne se vengeoit du manque d'honnêteté qu'il avoit pour lui, que par de bonnes manières, et qu'il lui rendoit tous les bons offices dont il étoit capable ; il lui fit demander s'il trouveroit bon qu'il l'allât voir. Baraille, à qui il avoit donné cette commission, parla à M. de Lauzun ; il lui répondit qu'il ne lui vouloit pas donner cette peine, et à l'instant il sortit de sa chambre, courut le chercher, l'embrassa, et lui dit qu'il lui faisoit justice, et un très-grand plaisir de vouloir être de ses amis ; qu'il avoit toujours été le sien. M. Artagnan lui répondit qu'il le savoit bien ; qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue, et qu'il lui en demandoit pardon. Lorsque M. de Lauzun fut arrêté, et que le roi eut ordonné à M. Artagnan de le conduire, il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils étoient brouillés ensemble. Il lui répondit qu'il s'étoit mal à propos

plaint de M. de Lauzun; qu'il s'en étoit éclairci avec lui, et fort repenti, et qu'ils s'étoient réconciliés; et qu'il en étoit fort fâché, parce qu'il l'en auroit encore mieux traité qu'il ne feroit. Le roi dit là-dessus à M. Artagnan : « Je dois rendre cette justice à M. de Lauzun, que depuis le temps que vous venez de me dire que vous avez prétendu ne devoir pas être satisfait de lui, il n'a jamais trouvé d'occasions de vous rendre de bons offices auprès de moi qu'il ne l'ait fait; et je ne connois personne dans mon royaume de qui il m'ait dit tant de bien que de vous : ainsi, lorsqu'on m'a assuré que vous étiez mal avec lui, j'ai été surpris. » M. Artagnan lui répliqua que ce qu'il venoit de lui faire l'honneur de lui dire le rendoit encore plus confus qu'il ne l'avoit été. J'ai voulu marquer cette dernière particularité, parce qu'il me paroît être d'une grande honnêteté au roi, que dans le moment qu'il croyoit avoir plus de raison de se devoir plaindre de la conduite de M. de Lauzun, il ne laissa pas de parler de lui à M. Artagnan avec une équité qui n'a guère d'exemple.

Artagnan, dont je viens de parler, me vint voir avec Maupertuis; lorsqu'il fut de retour avec les mousquetaires, il me conta à peu près tout ce que j'ai marqué que le petit Artagnan m'avoit dit; il me répéta plusieurs fois qu'il avoit admiré l'esprit de M. de Lauzun; qu'il étoit son serviteur devant son malheur; que, quand il ne l'auroit pas été, il le seroit devenu par la vénération qu'il s'attiroit de ceux qui avoient le temps de le pouvoir connoître. La première fois que je vis Artagnan, les larmes me vinrent aux yeux; je n'osai pourtant pas l'approcher; la seconde fois, je fus plus hardie, je l'appelai; il vint dans le salon; je lui demandai des nouvelles de M. de Lauzun. Il me répondit qu'il l'avoit laissé en bonne santé, au moins autant qu'un homme comme lui le pouvoit être, éloigné du roi; qu'il lui avoit tenu tant de discours si touchants sur le respect et sur la tendresse qu'il avoit pour sa personne, qu'il en étoit pénétré. Je lui demandai s'il en avoit rendu compte au roi. Il me répondit qu'oui, et qu'il n'avoit rien à me dire, sinon que M. de Lauzun aimoit tout ce qu'il devoit aimer; qu'il n'a-

voit le cœur rempli que de cela; qu'il en sentoit la privation sensiblement. Il ajouta ensuite : « Il ne m'a chargé de rien, il savoit qu'il ne me convenoit pas de prendre de ces commissions. Il est très-sûrement, dit-il, tout comme il doit être, et tout comme les gens qui l'aiment le peuvent désirer. » Je vis bien qu'il ne pouvoit m'en apprendre davantage; je le quittai, et lui fis bien des honnêtetés sur les soins que je savois qu'il avoit pris de lui.

Quelques jours après le retour d'Artagnan, le roi fit mettre entre les mains de Rollin et de Baraille quelque argent qu'on avoit trouvé dans la cassette de M. de Lauzun, avec quelques bagatelles de peu de conséquence. Le roi partit pour aller commencer la guerre en Hollande; il ne voulut pas que Baraille servît à sa charge; il refusa une compagnie de chevau-légers; il lui commanda de servir d'aide de camp sous M. le grand-maître, qui étoit fort ami de M. de Lauzun.

Peu de temps après que le roi fut parti, j'eus cinq accès de fièvre tierce; elle me prit à Saint-Germain, et je m'en allai à Paris, pour faire des remèdes. Cette campagne fut

extraordinaire; le roi prit presque tous les jours une ou deux places qui avoient été jusque là d'une grande réputation. Quand je fus guérie, j'allai à Saint-Germain; arrivée sur le Pont-Neuf, on me dit que la reine étoit en mal d'enfant : il étoit si vrai que, cinq ou six heures après que je fus arrivée, elle accoucha. J'ai oublié de marquer que ma bellemère mourut le 2 de mars de cette même année-là. Comme j'arrivois un jour à Paris, l'on me vint dire que Madame étoit malade; j'envoyai savoir de ses nouvelles les deux premiers jours, et le troisième elle se fit porter dans le jardin; je la regardai par ma fenêtre jusqu'à ce je vis qu'elle m'avoit vue, afin de l'aller voir, si elle me demandoit. Comme je n'avois point de pardon à lui demander, n'ayant jamais eu intention de lui faire de la peine, pour mériter ce qu'elle me faisoit (elle m'avoit maltraitée dans toutes les occasions où elle avoit pu m'inquiéter), ainsi, je crus qu'elle se persuaderoit, si j'allois chez elle sans qu'elle m'en eût fait parler, que c'étoit pour me réjouir de son mal; de manière que cette raison, et celle que je ne la croyois point

en danger de mourir, m'empêchèrent de lui rendre une visite. Comme chrétienne, je n'aurois pas manqué d'oublier tout ce qu'elle m'avoit fait, si je l'avois crue dans des dispositions de devoir être contente de me voir. Je m'en allai à Versailles; je dis au roi que Madame étoit malade; que je ne l'avois point vue; qu'il en savoit mieux la raison que personne du monde. Je fus bien aise de lui dire cela, pour le faire souvenir de M. de Lauzun, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit l'occasion où elle m'avoit le plus sensiblement outragée. J'expliquai au roi ce que j'avois fait pour l'obliger à me faire dire qu'elle me vouloit voir; qu'elle n'avoit pas répondu à mes intentions; que j'avois cru que ma visite lui feroit plus de peine que de plaisir; qu'ainsi je n'y étois pas allée. Il me répondit que j'avois bien fait. Le lendemain, on me vint dire que Madame étoit morte; et comme j'avois déjà le deuil de l'autre Madame, je n'eus rien à faire qu'à supplier le roi que je n'allasse pas à Saint-Denis, et qu'il voulût bien lui faire rendre les mêmes honneurs qu'à feu Madame. Il me répondit que je pouvois ordonner, que l'on feroit ce

que je désirerois; ainsi, mademoiselle de Guise accompagna le corps, parce que je dis au roi que je croyois qu'il lui en devoit donner l'ordre. Madame de Guise m'envoya demander mon amitié; je lui mandai que je l'irois voir, que ce ne seroit pas ce jour-là ni le lendemain, parce que mon carrosse alloit suivre le corps de Madame à Saint-Denis. Le jour d'après, j'allai à Montmartre, où elle étoit; mademoiselle de Guise, qui s'y trouva, me demanda la permission de me venir voir. Je lui répondis assez froidement qu'elle me feroit de l'honneur : depuis qu'elle avoit agi contre mon mariage je ne l'avois pas voulu voir. Dans ce temps-là, le soir, au souper du roi, on parloit d'un cheval, il dit : « Il avoit été à...., » et, sans achever, il me regarda, rougit et s'arrêta tout court; tout le monde s'aperçut qu'il n'avoit pas nommé le nom de M. de Lauzun, à qui il avoit appartenu, de peur de me faire de la peine. Quelques jours après, il n'en fit pas de même sur un sauteur de corde qui avoit été à M. de Lauzun; il me demanda si je le connoissois; je lui répondis qu'oui, que j'avois même dit à Toffle que je

l'avois vu à M. de Lauzun. Je lui demandai des nouvelles d'un autre qu'il avoit; il répondit à ma question, et nomma son nom fort naturellement deux ou trois fois; quoique cela ne signifiât rien, je ne laissai pas d'en être bien aise.

Après avoir fait une assez longue digression, il est juste de revenir à la reine, que je crois avoir laissée en mal d'enfant; elle auroit bien voulu n'y être pas plus long-temps que celui que j'ai employé à parler d'une autre matière que de son mal; elle accoucha d'un garçon environ à minuit; ce qui nous réjouit beaucoup. Le lendemain, à la promenade, dans le carrosse de madame de Crussol, on nous vint dire que la reine avoit eu des nouvelles; nous allâmes, dans une grande impatience d'en apprendre, à la porte. Un de mes gentilshommes me dit qu'il y avoit eu bien du monde tué au passage du Rhin; que MM. de Longueville, Guitry et Nogent étoient morts. Je les regrettai beaucoup, et surtout M. de Nogent pour l'amour de lui-même, et encore plus à cause de madame de Nogent: l'on nous montra la liste des autres morts et

blessés, où je vis que M. le Prince l'étoit à la main. Il n'y a rien de si extraordinaire que ce passage; ce fut une action projetée par le roi, et exécutée en sa présence, que l'histoire n'oubliera pas; ainsi je n'en ferai pas un long détail; je ne puis pas cependant m'empêcher de dire que tout ce que le roi a fait dans cette campagne et dans toutes celles qui l'ont suivie, semblera presque incroyable à ceux qui ne connoîtront pas autant que moi sa bravoure, son habileté, sa prudence, et l'application qu'il a pour faire réussir ses desseins. Un moment après avoir reçu cette nouvelle, j'écrivis à Rollinde pour voir comme l'on pourroit apprendre à madame de Nogent la mort de son mari; qu'il falloit garder toutes les mesures nécessaires pour prévenir le danger qu'il y avoit qu'elle ne mourût dans l'instant qu'on la lui diroit, parce que jamais femme n'avoit tant aimé son mari qu'elle faisoit: je n'ai connu que madame de Montmorenci là-dessus en comparaison avec elle.

Je fus fort touchée de l'affliction de madame de Nogent, et je regardai avec douleur celle de tous ceux qui avoient perdu leurs pa-

rents ou amis. Je faisois réflexion que nous devons toujours être soumis aux ordres de la Providence ; je trouvois dans cette occasion un exemple que je me pouvois appliquer ; il y avoit sept ou huit mois que je sentois avec des peines inconcevables la prison de M. de Lauzun, et dans ce moment je la regardai comme un grand bien pour lui et pour moi, persuadée du courage qu'il a, et qu'il se seroit fait tuer à ce passage ; ainsi je me dis à moi-même : « Dieu a souffert qu'il ait été mis en prison pour me le conserver. » Je l'en ai loué de tout mon cœur dans toutes les occasions où il y a eu des gens de qualité tués. J'avoue pourtant que les prières que j'ai faites à Dieu là-dessus n'ont pas toujours été suivies de la soumission qu'un bon chrétien doit avoir sur tous les ordres de la Providence : si j'avois pu vaincre les mouvements de chagrin qui m'ont souvent troublée là-dessus, j'aurois lieu d'espérer que Dieu les auroit eu agréables, et qu'il m'en auroit donné la récompense par la fin de la prison de M. de Lauzun. Comme il fait tout pour son bien et pour le mien, je dois vivre avec une entière soumission, et

croire qu'il le fera sortir lorsqu'il le jugera nécessaire pour son salut et pour le mien ; je lui demandai la grâce de me donner là-dessus toute la quiétude qui me pût faire mériter sa miséricorde. Le lendemain, j'allai droit à Paris chez madame de Nogent, que je trouvai dans un état digne de compassion ; elle étoit à demi assise dans son lit, et ne savoit ce qu'elle disoit ; tantôt elle pleuroit, d'autres fois elle se mettoit à rire, parloit toujours et ne disoit rien de suite ; elle avoit comme perdu la raison ; elle me fit une pitié inconcevable. Comme je vis que je lui étois inutile dans l'état où je la voyois, je m'en retournai à Saint-Germain, et de là j'allai à Forges pour prendre les eaux, ainsi que j'avois accoutumé les autres années dans cette saison-là.

Les grandes conquêtes du roi épouvantèrent les Hollandais et leurs voisins ; ils eurent recours au roi d'Angleterre, qui envoya le duc de Montmouth et Buckingham faire des propositions de paix au roi, qu'on disoit être très-avantageuses ; il eut ses raisons pour ne les pas recevoir. M. de Buckingham, qui étoit extrêmement des amis de M. de Lauzun,

touché de son malheur, réchauffé par tout ce que M. de Baraille lui dit, qui étoit allé pour cela en Angleterre, parla au roi de toute la tendresse qu'il lui avoit connue pour sa personne, et s'étendit beaucoup sur la fidélité qu'il lui avoit vue pour son service. Le roi lui répondit qu'il avoit eu des raisons particulières de le mettre où il étoit. M. de Buckingham lui répliqua s'il seroit possible qu'un homme à qui il avoit connu un si grand attachement pour lui fût perdu. Le roi lui dit qu'il n'étoit pas perdu; qu'il n'étoit pas encore temps de finir ses peines. Sur cette réponse, M. de Buckingham supplia le roi de trouver bon qu'il lui parlât de son état; le roi l'approuva et s'attendrit en quelque manière. M. de Buckingham conta l'aventure en confidence à M. de Duras et à Fourilles, qu'il croyoit être des amis de M. de Lauzun, qui la répandirent par toute la cour, aussi bien que la Motte, brigadier des gardes du corps, à qui M. de Buckingham avoit conté ce qu'il avoit dit au roi, ce qu'il lui avoit répondu, et comme il s'étoit aperçu qu'il ne haïssoit pas M. de Lauzun. Par cette conduite, toutes ses

bonnes intentions devinrent inutiles, parce que ceux qui avoient des intérêts opposés à la sortie de M. de Lauzun travaillèrent à ruiner le crédit que M. de Buckingham pouvoit avoir sur l'esprit du roi, afin de lui ôter d'une manière bien sûre les moyens de lui pouvoir parler de M. de Lauzun, ainsi qu'il lui en avoit demandé la permission. Ensuite ils trouvèrent des occasions propres de conseiller au roi de disposer de la charge de M. de Lauzun en faveur du comte de Chamilly. Il mourut, et elle fut donnée, l'hiver d'après, à M. de Luxembourg. Quoique ce qu'avoit fait M. de Buckingham eût été gâté par lui-même, et que j'appris l'un et l'autre en même temps, je ne laissai pas d'être bien aise de ce que le roi avoit paru avoir encore quelque bonté pour M. de Lauzun; et je fus très-persuadée que la dureté avec laquelle on le gardoit à Pignerol ne venoit pas de l'esprit ni du cœur du roi. Lorsque le roi eut presque conquis toute la Hollande, il revint après avoir laissé M. de Luxembourg du côté d'Utrecht pour commander dans tout ce pays-là. Comme je m'en allai à Saint-Germain pour être au-

près du roi, lorsque j'y arrivai, le marquis de Pienne, gouverneur de Pignerol, me dit qu'on avoit arrêté à Turin un homme qu'on disoit être à M. de Lauzun; que le duc de Savoie avoit écrit de même, et avoit mandé qu'il croyoit que c'étoit moi qui l'avois envoyé dans ce pays-là. Cela ne me fâcha point, parce que je savois bien que je n'y avois aucune part; je ne laissai pas pourtant d'en avoir de la douleur, de peur que cela n'augmentât les sévérités qu'on avoit pour M. de Lauzun, et que même les gens qui ne lui vouloient pas de bien ne se servissent de cette occasion pour lui rendre de mauvais offices. Quoique je ne susse pas au vrai la personne que le marquis de Pienne me vouloit dire, je crus pourtant que ce devoit être une manière d'homme extraordinaire que M. de Lauzun avoit eu auprès de lui, lequel il avoit employé à bien des affaires qui m'avoient donné la curiosité de le vouloir voir; je n'y pus parvenir qu'après sa prison; j'avois même jugé, par la vivacité de son esprit et par son peu de jugement, qu'il agît mal à propos. Peu de jours après, on m'apprit que cet homme avoit

été conduit à Pignerol; qu'il avoit appréhendé la dureté et la longueur d'une prison; qu'il s'étoit tué avec un rasoir qu'il avoit sur lui. L'on parla quelque temps de la personne qui l'avoit envoyé là ; comme je n'en fais pas de cas, et que je suis persuadée que M. de Lauzun ne l'estime pas plus que moi, je crois que sa gloire devroit être blessée si je la nommois; ainsi je ne dois me souvenir de ce qu'elle a fait que pour en avoir de la honte et de la douleur pour M. de Lauzun.

M. le duc d'Anjou, qui n'étoit pas venu au monde avec une trop bonne santé, diminuoit tous les jours; on lui changea très-souvent de nourrice, on lui appliqua un cautère, qui ne le soulagea point. Comme le roi le vit en un état à n'avoir plus rien à espérer, il me proposa de l'aller tenir au baptême avec M. le prince de Conti; je lui dis qu'il étoit assez mal, et que je lui porterois malheur; que je le suppliois très-humblement de donner cette commission à quelque autre personne moins sensible que moi à cette perte. La maréchale de la Mothe le tint; il mourut : le roi et la reine en furent extrêmement affligés.

Deux ou trois jours devant cette mort, l'on avoit eu nouvelle que les ennemis s'étoient mis en campagne pour prendre Tongres. Montal sortit de Charleroi pour se jeter dans cette place; après qu'il y fut entré, les ennemis marchèrent à la sienne, l'investirent, et l'attaquèrent. Le roi partit de Saint-Germain pour l'aller secourir; nous arrivâmes à Compiègne dans trois jours de marche, qui fatiguèrent beaucoup madame de Guise; elle n'étoit pas accoutumée à de pareilles journées dans une saison aussi rude que celle-là l'étoit. La nuit que nous fûmes arrivés à Compiègne, le roi reçut un courrier qui lui porta la nouvelle de l'entrée de Montal dans Charleroi et de la levée du siége par le prince d'Orang l'avant-veille de Noël : la cour s'en rev Saint-Germain, où elle arriv Madame de Nogent étoi grande affliction; s sentir quelq mari,

de ne lui donner que cent cinquante mille livres, quoique M. de Nogent l'eût achetée quatre cent mille. M. de Charost eut dans le même temps ordre de vendre la sienne à M. de Duras; le père et le fils furent faits ducs, et le roi donna au dernier la lieutenance générale de Picardie, et quelque argent comptant. Tous ceux qui voyoient cela disoient que les gens qui avoient servi M. le Prince étoient bien ré[illegible]compensés, puisque MM. de Luxembou[illegible]as et Rochefort
av[illegible]é des gar[illegible]corps, et avoient
[illegible] zélés [illegible]t qu'ils étoient
[illegible] pit[illegible]les qui devoient
[illegible] la[illegible]oi. Ce fut dans ce
[illegible]de M. de Lauzun
[illegible]ourg: j'en appris la
[illegible]se; chacun la con-
[illegible]ai pas d'aller au di-
[illegible]us les yeux tout en
[illegible]as qu'il me vit pleu-
[illegible]devoit être que je ne
[illegible]ible à tout ce qui ar-
[illegible]. Ce n'étoit pas la perte
[illegible]quiétoit, j'étois péné-

trée de douleur de voir l'aigreur de l'esprit du roi.

Le roi commença la campagne de bonne heure ; nous allâmes avec lui jusqu'à Courtrai : les ennemis furent surpris de sa diligence, et fort embarrassés sur l'incertitude de ce qu'il avoit envie de faire. Je n'ai jamais tant vu de bonnes troupes ensemble ; l'armée étoit presque de quarante mille hommes. Le roi, après avoir bien donné des alarmes aux Espagnols, et un peu mangé leur pays, alla attaquer Maseik. La reine et toute la cour s'en alla à Tournai. La place fut prise dans onze jours de tranchée ouverte, quoique autrefois, avec de moindres fortifications, le prince d'Orange ne l'avoit prise qu'après soixante jours de tranchée ouverte. Le roi fait attaquer les places d'une manière bien plus vigoureuse, il ôte le courage à ceux qui les défendent de lui pouvoir résister un moment. Il y eut bien des gens de tués. Artagnan fut du nombre, dont la perte me toucha sensiblement ; outre qu'il étoit très-brave homme, il étoit très-fidèle à ses amis, et indubitablement il n'auroit pas perdu l'occasion de parler au roi

de tout ce qu'il avoit vu dans le cœur de M. de Lauzun pour sa personne.

Après la prise de Maseik, le roi manda à la reine de s'en aller à Amiens, où elle recevroit de ses nouvelles. Le jour que nous partîmes de Tournai, à la dînée entre cette place et Douai, à peine la reine étoit-elle à table, que l'on vit passer madame de Montespan dans une des calèches du roi avec quatre gardes du corps qu'on lui avoit envoyés de l'armée pour la suivre. Nous allâmes à Amiens sans séjourner en chemin; la reine, qui paroissoit fort chagrine, y eut des vapeurs si violentes, qu'on envoya chercher des médecins à Paris pour faire une consultation avec ceux de la cour.

Le roi écrivit à la reine de l'aller trouver à Rhétel; il lui envoya sa route et la nôtre, où les journées qu'on devoit faire étoient marquées, et le jour que le roi y arriveroit aussi. Il s'y trouva devant nous; l'on y séjourna deux jours; l'on alla de Rhétel à Verdun, à Malatour, et à Thionville, où la cour séjourna cinq ou six jours. Cette place est bonne pour ses fortifications; quant aux loge-

ments, ils y sont affreux ; aussi nous avions bien de l'impatience d'en partir pour aller à Metz, où l'on fut mieux logé. La reine alla voir la synagogue, et y fit danser les juifs.

Le fils naturel de l'électeur palatin, qui venoit de faire un compliment à Madame sur ses couches d'un fils, avoit salué le roi à Rhétel. J'avois oublié de dire que Monsieur étoit allé voir Madame. De Metz, nous allâmes à Nancy, qui est une fort belle ville, qui a du grand ; la maison des ducs de Lorraine, qu'on appelle la cour, y montre de la dignité ; les appartements n'y sont pas accommodés, ils ne laissent pas d'être très-beaux : il y a une chambre fort dorée, et qui est très-mal entendue, quoique ce soit le maréchal de la Ferté qui l'a fait accommoder dans le temps qu'il en étoit gouverneur. Il y a, comme j'ai déjà dit, beaucoup de logement, une cour agréable, un grand jardin qui étoit encore plus beau devant que les fortifications en fussent rasées, parce qu'il étoit en partie sur un des bastions. Comme il y a force couvents, la reine s'occupa à les visiter. J'allai dans celui où mon père s'étoit marié ; la quantité de femmes de qualité

qu'on y vit, qui étoient bien faites, d'un esprit et d'un air nobles, nous fit comprendre que la cour y avoit été belle : elles venoient souvent chez moi; je prenois plaisir à les entretenir, et leur trouvois beaucoup de politesse. Nous n'y trouvâmes presque pas d'hommes; au moins s'il y en avoit, ils se trouvèrent cachés. La reine y prit les eaux de Spa, et moi celles de Pont-à-Mousson ; j'avois envie d'aller prendre celles de Forges ; le roi me témoigna qu'il désireroit que je demeurasse: je voulus essayer si celles d'ici me feroient autant de bien que les autres ; je m'en trouvai beaucoup échauffée. L'on se divertissoit assez à Nancy, de manière que je fus quasi fâchée lorsqu'on en partit. Nous allâmes faire un tour en Alsace ; l'on coucha à Lunéville, maison de campagne des ducs de Lorraine, où madame de Lorraine se plaisoit fort ; elle y faisoit bâtir lorsqu'ils sortirent de Lorraine ; la situation m'en parut belle. Nous passâmes à Saint-Nicolas, qui est une grande dévotion : la reine y avoit déjà été ; l'on nous montra les fers d'un homme qui avoit été prisonnier des Turcs, et qui pendant ce temps

avoit fait un vœu à saint Nicolas ; il se sauva, et s'en vint accomplir son vœu, et remettre les fers qu'il avoit aux pieds et aux mains. Je laisse à juger à ceux qui connoîtront combien mon cœur est occupé de la prison de M. de Lauzun, le zèle avec lequel je demandai à Dieu, par l'intercession de saint Nicolas, de lui vouloir rendre la liberté. Je n'oubliai pas de conter au roi le miracle de l'esclave ; je joignis mes mains pour exprimer la grâce qu'il avoit dû rendre à Dieu et à saint Nicolas ; je fis assez apercevoir que je lui ferois un remercîment, et bien naturel, s'il donnoit la liberté à M. de Lauzun.

Nous allâmes à Ravon, qui est un vilain lieu dans les montagnes des Vosges, où je fus logée dans une maison qui tomboit, et où il revenoit des esprits, à ce qu'on disoit ; ainsi, je ne dormis pas en repos. L'on alla à Saint-Dier, qui est une assez jolie ville au pied de la montagne, de laquelle on fait toutes les années une solennelle procession pour demander à Dieu la grâce de les préserver d'une ancienne prédiction qui menace cette ville que la montagne lui tombera dessus, et



qu'elle l'ensevelira. Les hommes et les femmes n'y ont que la figure humaine; pour l'esprit, ils paroissent comme des bêtes. Nous allâmes à Sainte-Marie-aux-Mines; il nous fallut passer par des chemins épouvantables, dans des bois qui n'ont que des petites routes étroites, et pour perspective des précipices affreux; et comme ses arbres sont fort grands et fort élevés, et les feuilles d'un verd noir, on a de la peine à voir le ciel. Lorsque nous fûmes arrivés à Sainte-Marie-aux-Mines, je vis dans la plaine beaucoup de petites villes qui me parurent bien bâties: le pays est beau et fort entrecoupé de rivières. Cette ville n'est, à proprement parler, qu'une longue rue entre deux grandes montagnes, qui sont bien élevées et toutes couvertes de grands arbres: il y a dans cet endroit-là un ruisseau qui sépare l'Alsace d'avec la Lorraine; cette ville ou village est au prince palatin de Birkenfeld. Le jour qu'on y séjourna, je dormis toute la journée; comme les eaux y sont fort froides et dangereuses, et que la poussière s'attache à la viande, je n'y mangeai quasi rien; je prenois des œufs, des

bouillons, et buvois du vin du Rhin qui est blanc et souffré, duquel on fait cas. L'on alla de là à Rifauvilliers, qui est une petite ville où il y a un fort beau et extraordinaire château; elle est venue au prince palatin du côté de sa femme; elle est fille du comte de Ribaupierre, qui venoit de mourir; et comme les gens d'une certaine qualité font de grandes cérémonies pour les enterrements, ils attendent quelquefois un mois ou davantage pour y appeler leurs parents et amis; ainsi le prince palatin, beau-frère du mort, qui servoit en France à la tête du régiment d'Alsace, n'avoit osé prier personne d'aller chez lui à cause de cet embarras. Le roi prit la résolution d'aller coucher dans ce château; les gardes et les maréchaux des logis trouvèrent le corps du mort sous un drap mortuaire avec des chandeliers aux quatre coins, et comme il occupoit un des appartements, et que le roi avoit vu du sien la lumière, ils firent mettre le corps dans une armoire. Le roi coucha dans la chambre où il étoit mort, et moi dans celle où il avoit été mis pendant quelque temps, et mes filles dans la chambre où étoient l'armoire et le

corps : je n'en savois rien. Le lendemain, comme l'on descendoit les degrés, le roi me dit : « Si vous saviez ce que je sais, vous seriez bien effrayée. » Il me conta cette petite histoire, qui m'auroit bien troublée et empêchée de dormir, et de demeurer même dans la maison, si l'on me l'avoit apprise sur le soir.

Le jour que nous partîmes de Sainte-Marie-aux-Mines, un petit souverain vint saluer le roi : c'étoit le prince de Montbelliard de Wirtemberg ; je l'avois vu autrefois à Paris lorsqu'il avoit épousé mademoiselle de Châtillon, fille du maréchal. Il me parut affreux, habillé comme un maître d'école de village, sans épée, avec un méchant carrosse noir, parce qu'il portoit le deuil de l'impératrice, que j'ai oublié de dire être morte il y avoit quelques mois ; ses chevaux avoient des housses noires jusqu'à terre, et ses pages et laquais étoient vêtus de jaune avec des garnitures de ruban rouge : il avoit quinze ou vingt gardes avec des casaques de même livrée, assez bien montés. Il me souvient que toute sa cour étoit dans un même carrosse, duquel l'on vit sortir dix ou douze personnes pour

s'en faire honneur. Voilà comme sont faits tous les princes étrangers chez eux ; il ne faut pas juger de ce qu'ils sont dans leur pays par la dépense qu'on leur voit faire en France, parce qu'ils font des efforts pour se soutenir dans quelque gloire. Le doyen du chapitre de Strasbourg avec deux chanoines vint saluer le roi ; je pense que ce bonhomme s'appeloit le comte de Manderhail : il avoit comme une espèce de soutanelle ; les deux chanoines étoient jeunes, bien faits, les cheveux longs, la tête belle, habillés de gris, et de grandes épées à leur côté, des écharpes noires avec une riche frange d'or et d'argent : je crois même qu'ils avoient des plumes ; leur train étoit beaucoup plus magnifique que celui d'un prince souverain. L'un de ces deux messieurs étoit neveu de M. de Strasbourg, de la maison de Furtemberg ; j'ai oublié le nom de l'autre ; ils me parlèrent à une petite ville appelée Chatenoi, qui appartient à leur chapitre ; le bailli de cette ville avoit été autrefois à Paris chez le président Tambonneau, pour apprendre l'allemand à ses enfants ; et comme il avoit vu beaucoup de monde dans cette maison, il étoit

venu servir de guide au roi, parce qu'il parloit bien français. On le fit marcher à la portière du carrosse, où nous faisions faire des contes qui nous divertissoient extrêmement : il demanda au roi des nouvelles de toutes les personnes qu'il avoit vues chez Tambonneau; il s'adressa ensuite à moi pour me demander si je ne le connoissois plus. Madame de Montespan, qui, depuis Thionville, étoit venue dans le carrosse de la reine, l'entretenoit avec plaisir; il lui dit qu'il avoit vu plusieurs fois M. de Mortemar chez M. de Tambonneau, et demanda des nouvelles des petits de Bouillon. On lui dit qu'il y en avoit un cardinal. Il répondit : « J'en suis bien aise ; » et ensuite il demanda au roi ce qu'étoit devenu le petit Péguilin, qui étoit si joli garçon; « l'on m'a dit, ajouta-t-il, qu'il s'appelle M. de Lauzun. » Chacun se regarda sans lui rien répondre. Il continua de questionner le roi, et lui dit: « Vous ne me répondez donc rien sur M. de Lauzun; et vous l'aimiez tant dans le temps que j'étois à Paris, pourquoi n'est-il pas ici? J'ai ouï dire qu'il lui étoit arrivé de si grandes aventures, je serois bien aise de le voir. »

Comme personne ne lui répliqua rien, il se lassa d'en parler. Quoique cette conversation m'embarrassât un peu, je ne laissai pas d'être fort aise que quelqu'un parlât au roi de M. de Lauzun, et que d'une manière naïve on le fît souvenir combien il l'avoit aimé; je me persuadois que cela lui pouvoit renouveler la tendresse qu'il avoit pour lui. Madame la princesse...... vint voir la reine : c'est une femme assez bien faite; elle avoit mené une fille de cinq ans avec elle, et une sœur qui avoit le visage d'une longueur extraordinaire; elles n'entendoient ni ne savoient parler toutes trois pas un mot de français. Madame de Soubise la présenta : elle avoit été lui rendre une visite, parce qu'une fille de Rohan a été mariée autrefois dans cette maison. Nous allâmes à Brisack; lorsque le roi passa devant Colmar, il sortit de carrosse pour aller voir les fortifications qu'il voulut faire raser; les bourgeois furent désarmés, et le canon et toutes les munitions de guerre enlevés et portés à Brisack. Je n'ai jamais vu une consternation si grande que celle des habitans de Colmar et de plusieurs autres petites places que le roi

fit démolir. Lorsqu'il fut rentré dans le carrosse, chacun lui dit que ces pauvres gens faisoient pitié. Il répondit : « Quand nous serons à cent pas de la ville, vous verrez si j'ai eu raison d'en user comme j'ai fait, et il se pourra faire, ajouta-t-il, que votre compassion sera moins échauffée ; » et un moment après il nous montra un fort que ceux de Colmar avoient fait pour garder un pont sur la rivière, sur laquelle il falloit nécessairement passer pour aller à Brisack : ils y tenoient une garnison, et avoient ordinairement des troupes aux environs ; ainsi, nous ne fûmes plus attendris ; au contraire, nous louâmes beaucoup la précaution du roi, et blâmâmes fort l'insolence de messieurs de Colmar.

Lorsque nous arrivâmes à Brisack, j'eus une grande frayeur sur le pont, qui est d'une hauteur épouvantable ; il y en a deux, qui ne sont séparés que par un médiocre terrain, qui fait comme une espèce de petite île entre deux ; ils sont d'une fort grande longueur ; et comme il n'y a pas de garde-fous, et que l'élévation en est surprenante, j'avoue que j'eus une terrible peur. Il y a des arbres de sapin,

tout ronds, qui servent de planches, et, comme ils ne sont pas cloués, et que l'on voit l'eau entre deux, il ne faut pas s'étonner si les personnes les plus assurées s'y trouvent surprises et effrayées. Le Rhin est si rapide, qu'il fait une manière de murmure, qui est capable d'épouvanter les chevaux, qui se pouvoient facilement jeter dans l'eau ; ainsi, tous les gens les plus sensés le passèrent à pied aussi bien que moi. Le roi étoit à cheval, dont j'étois fort fâchée ; je craignois beaucoup pour lui. La ville de Brisack est fort petite, et assez vilaine ; les rues y sont étroites, le château est mélancolique ; il s'y trouve tout ce qui peut représenter une prison ; les chambres y sont obscures et les fenêtres grillées, de manière que je répétai plusieurs fois au roi si cette maison ne lui donnoit pas des vapeurs : « Pour moi, lui dis-je, tout ce qui a l'air d'une prison me tue. » J'affectai fort de parler des horreurs qu'on doit avoir pour tous les lieux qui en avoient quelque ressemblance.

L'évêque de Bâle vint voir la reine ; les députés des cantons suisses avec ceux de quelques villes vinrent faire serment de fidélité

au roi. Le général des capucins, qui venoit faire sa visite en France, au sortir de celle d'Allemagne, vint saluer la reine. Il lui dit qu'il avoit vu la princesse d'Inspruck, de la maison d'Autriche; qu'elle étoit bien faite; que l'archiduc l'avoit fait chanter; qu'elle avoit la voix très-agréable; que l'empereur la faisoit élever pour l'épouser un jour, parce qu'on lui avoit prédit qu'il auroit sept femmes; qu'il avoit, dans ce dessein-là, empêché qu'on ne la mariât ailleurs. Cela nous parut extraordinaire, aussi bien que la relation du bonhomme sur la belle voix de la princesse, parce qu'en France l'on ne s'aviseroit pas de faire chanter une jeune demoiselle de cette qualité devant un capucin.

Après avoir séjourné quelques jours à Brisack, nous retournâmes à Nancy, où l'on resta encore quelques jours. Il courut un bruit que nous allions faire un voyage en Franche-Comté, et, deux jours après, l'on dit que c'étoit pour la Flandre, et nous nous mîmes en marche pour cela. Jamais chemins, ni vilain temps et méchants gîtes ne furent pareils. Lorsque nous fûmes arrivés à Laon, où l'on

séjourna un jour, prêts à partir pour continuer notre route, tout d'un coup le roi manda à la reine qu'il s'en retournoit à Paris. Cette nouvelle donna une grande joie à toute la cour.

Pendant le voyage que je viens de marquer, madame de Guise étoit demeurée à Paris, et avoit été loger au Luxembourg, où elle voyoit souvent l'ambassadrice d'Angleterre, pour qu'elle lui ménageât le mariage du duc d'Yorck; tous ses soins lui furent inutiles. Le roi dit un jour, dans le carrosse de la reine, que le duc d'Yorck lui avoit mandé qu'il épouseroit qui il voudroit de son royaume à l'exclusion de madame de Guise. M. de Turenne eut une grande envie de le marier avec une des filles de M. le duc d'Elbœuf; le roi ne le voulut pas. Ainsi tous les mouvements qu'il s'étoit donnés là-dessus furent inutiles. L'on parla aussi de mademoiselle de Créqui; le roi n'y voulut pas consentir non plus qu'à l'autre; ainsi cette proposition fut arrêtée sans faire beaucoup de chemin. Madame de Wirtemberg, fille du prince de Barbançon, fut veuve. Le prince Ulric de Wirtemberg, qui

avoit un régiment allemand dans les troupes d'Espagne, en devint amoureux. Il se fit catholique pour se marier avec elle; il en eut une fille; et son amour diminua beaucoup; il laissa la mère et la fille à Bruxelles, s'en retourna chez lui prendre sa première religion. J'ai ouï dire que ses parents n'avoient pas voulu reconnoître ce mariage, quoique madame de Wirtemberg s'étoit toujours récriée qu'elle n'étoit pas avec son mari à cause de la religion. Ce fut sur ce prétexte qu'elle se vint jeter entre les bras de la feue reine mère, qui, sans examiner si elle disoit vrai ou faux, lui accorda sa protection, et lui fit donner, comme par une espèce de charité, six mille livres de pension, que le roi lui a continuée à sa prière. Comme madame de Wirtemberg avoit vu ma belle-mère en Flandre, où elles avoient fait connoissance, et qu'elle aimoit naturellement les étrangers, elle lui donna un logement au Luxembourg, plutôt par cette considération que par celle de faire plaisir à la feue reine mère, quoiqu'elle lui fit valoir cette faveur. Madame de Wirtemberg faisoit souvent des voyages en Flandre.

L'on mit sa fille dans un couvent; elle s'y donna bientôt des airs; bien des gens la voyoient, et faisoient comme s'ils la trouvoient belle, quoiqu'à ma fantaisie elle ne le soit pas. Par ses intrigues et celles de sa mère elle parvint à se faire proposer pour le duc d'Yorck. Madame de Wirtemberg avoit fait un voyage à Nancy pour cette négociation; le roi fit le portrait de la mère et de la fille, et l'affaire fut bientôt rompue. Lorsque toutes ces propositions furent finies, le roi travailla, et fit le mariage de la princesse de Modène; elle passa à Paris; le roi et la reine l'allèrent voir; Mademoiselle, ma sœur et moi lui allâmes rendre visite. Elle me parut fort incivile, je remarquai cela à son air; pour ce qui nous regardoit, nos rangs étoient si marqués qu'elle ne pouvoit manquer à rien. Elle me parut une grande créature mélancolique, ni belle ni laide, fort maigre, assez jaune. J'ai ouï dire qu'elle est à présent fort enjouée et engraissée, et qu'elle est devenue belle. Elle alla à Versailles, ensuite elle nous rendit nos visites, et s'en alla.

Ma sœur s'étoit souvent brouillée avec son

mari, et le bonhomme grand duc avoit pris soin, pendant sa vie, de tout pacifier et d'empêcher l'éclat : après sa mort, toutes sortes de mesures furent rompues. Le roi fut obligé d'envoyer M. l'évêque de Marseille pour travailler à cette réconciliation. Dans les premières nouvelles que j'en eus, j'écrivis à ma sœur pour lui conseiller ce que je croyois qu'elle devoit faire; elle désapprouva la sincérité avec laquelle je lui avois dit mes sentiments, s'en plaignoit lorsqu'elle étoit mal avec son mari, et me remercioit lorsqu'elle étoit raccommodée avec lui : ainsi, ce qui lui plaisoit un jour l'offensoit le lendemain. Je recevois quelquefois des réponses, par lesquelles elle me marquoit qu'on ne pouvoit pas l'aimer, et lui parler autrement que je le faisois; que ceux qui l'avoient flattée étoient ses ennemis. Nous nous mîmes dans un commerce de lettres pleines de tendresse et d'amitié; elle me remercioit toujours des avis que je lui avois donnés, et de la manière honnête avec laquelle j'avois parlé d'elle à son mari, et de celle que j'avois eue pour lui dans le séjour qu'il avoit fait à Paris. Je ne puis

m'empêcher de faire ici une petite digression pour dire que, dans le temps que M. le grand duc vint en France, et qu'il étoit à la cour, M. de Lauzun servoit auprès du roi; cela lui donna de fréquentes occasions de lui faire bien des honnêtetés; de manière qu'ils firent une connoissance particulière, et ils avoient entretenu ensemble une espèce de commerce; ils se faisoient faire des compliments l'un à l'autre par l'ambassadeur de Venise, qui étoit leur ami commun. Comme mon affaire fut presque aussitôt rompue que commencée, je n'eus pas le temps d'écrire à M. le grand duc pour lui en faire part. M. de Contarini, ambassadeur de Venise, avoit pris le soin de mander, premièrement, que j'allois épouser M. de Lauzun, et trois jours après, il lui avoit appris que notre mariage avoit été rompu. Il reçut les deux lettres à la fois, et ne lui fit qu'une réponse qu'il me montra, par laquelle il lui marquoit que sa première lettre lui avoit donné de la joie; qu'il tenoit à honneur l'alliance de M. de Lauzun; que sa seconde l'avoit extrêmement affligé; qu'il étoit fort touché de notre déplaisir; qu'il nous ho-

noroit tous deux parfaitement ; qu'il prenoit un grand intérêt à tout ce qui nous regardoit. J'eus une très-grande impatience de pouvoir faire ce récit à M. de Lauzun. Lorsque je lui en parlai, il me répondit que l'ambassadeur de Venise lui avoit montré sa lettre ; qu'il l'avoit supplié de faire un très-humble remercîment à M. le grand duc ; qu'il étoit beaucoup sensible à ses honnêtetés. Il me souvient que le jour que je lui parlai de cette lettre, le roi et la reine allèrent le soir souper à l'hôtel de Guise, où il y eut un grand bal pour les noces de mademoiselle d'Harcourt, qui avoit épousé par procureur le duc de Cadaval, Portugais. J'avois été priée de me trouver aux fiançailles qui se firent chez la reine ; M. d'Elbeuf, qui est le chef de toute cette maison, me conjura de n'y pas aller ; je n'y allai point. Pour les noces, comme elles se firent à l'hôtel de Guise, et que ce fut peu de temps après la rupture de mon affaire, madame de Guise n'osa me prier d'y aller. M. de Lauzun y alla avec le roi ; je l'avois assez prié de ne s'y pas trouver ; il ne voulut point avoir cette complaisance pour

moi; il me dit que je ne devois jamais souhaiter ni lui ordonner de quitter le roi en quelque endroit qu'il pût aller, et sur ce fond-là il prit la peine de me gronder, et me répéta que je devois savoir que tous les lieux lui étoient égaux quand il suivoit le roi, et que tous les gens qu'il y verroit lui seroient indifférents. J'appris avec plaisir que M., madame et mademoiselle de Guise l'avoient fort pressé de souper; qu'ils lui avoient fait mille honnêtetés, auxquelles il avoit répondu avec un air fier et civil. Le lendemain, nous causâmes long-temps ensemble; il me fit la relation de cela d'une manière si modeste, que si je n'avois appris d'ailleurs ce qu'on lui avoit dit et ce qu'il avoit répondu, j'aurois été mal informée du sang-froid avec lequel il avoit reçu les honnêtetés des personnes qu'il savoit n'être pas bien avec moi. Il me dit ce jour, comme en manière de plaisanterie, si je n'étois pas fâchée que M. le grand duc eût écrit à l'ambassadeur de Venise qu'il auroit désiré que je l'eusse épousé; que je lui ferois plaisir de lui expliquer s'il m'avoit fait bien ou mal sa cour en écrivant cela, et si je le trou-

verois assez honnête homme pour faire quelque cas de la bonne opinion qu'il avoit de lui. Je me suis beaucoup éloignée de l'histoire de ma sœur, que j'avois commencée.

Comme il y a des enchaînements qui sont nécessaires, ou qui me tiennent trop au cœur pour pouvoir les laisser échapper, cela fait que j'écris la plupart des affaires hors de leur place à mesure qu'elles me viennent et qu'elles m'occupent plus vivement.

Pour revenir où j'ai fait ma digression, M. de Marseille, dont j'avois commencé à parler, vint à Nancy dans le temps que nous y étions; il me parut fort étonné de tout ce qu'il avoit vu à Florence; il me dit qu'il avoit fait beaucoup d'allées et de venues pour pacifier les affaires; qu'il avoit fait tous ses efforts pour faire voir M. et madame la grande duchesse, et n'avoit pu y parvenir. Il me dit que le sujet de son voyage avoit été pour travailler à les raccommoder, et m'expliqua une espèce de démêlé extraordinaire qu'ils avoient eu ensemble; que ma sœur avoit demandé permission au grand duc d'aller à une dévotion, ou à une maison un peu éloignée; je ne me

souviens pas bien où c'étoit. On donnoit à cela une explication qui ne lui avoit pas plu, et qui avoit été cause de ce désordre; il n'étoit pas revenu en opinion que ma sœur eût plus de torts que le grand duc; au contraire, et comme c'est un fort habile homme, il ne s'en expliqua à personne, et n'a plus voulu s'en mêler. Il a paru, quand elle a été ici, qu'elle n'étoit pas contente de cet évêque, qui avoit fait entendre qu'elle le contraindroit de la laisser venir ici.

Revenons à Baraille. Il fit quelques campagnes avec le marquis de Fabert, qui avoit un régiment de dragons que M. de Lauzun lui avoit fait donner; il avoit été cadet dans sa compagnie: tout ce qu'il y avoit de gens de qualité en ce temps-là se mettoit dans les gardes du corps; c'étoit la mode; les compagnies de Noailles et de Lauzun, et particulièrement cette dernière, en eurent beaucoup, et les autres peu. Baraille fit aussi une campagne sur mer; il ne perdoit point d'occasion de servir le roi et de se distinguer; il croyoit par là être plus en état de servir M. de Lauzun, pour lequel il continuoit d'avoir une

véritable passion. Les hivers, il revenoit à Paris, et venoit plutôt deux fois qu'une au Luxembourg, où il servoit M. de Lauzun fort utilement.

Les manières de madame de Nogent ne me plaisoient pas toujours; j'appris que son mari et elle étoient si mal ensemble quand il mourut, qu'ils étoient sur le point de se séparer: le mari étoit toujours amoureux, mangeoit son bien, et la méprisoit fort, ce qui n'étoit pas du tout agréable pour une femme, et surtout pour elle qui étoit de qualité au dessus de lui, et qui lui avoit apporté plus de bien qu'il n'en pouvoit espérer par les bienfaits du roi, qui lui avoit donné la lieutenance de roi d'Auvergne. Elle l'avoit épousé, par son inclination, contre le gré de M. de Lauzun; il en étoit méconnoissant; elle jouoit son personnage à merveille; elle s'évanouissoit avec des convulsions dès qu'elle voyoit des personnes qui avoient perdu quelqu'un au passage du Rhin, ou qui y avoient quelque rapport. M. de Vaubrun son beau-frère fut tué en Allemagne; elle étoit à Eu, auprès de moi, quand elle apprit cette nouvelle; je savois

qu'elle ne l'aimoit pas ; elle ne laissa pas de faire toutes les démonstrations de douleur comme si elle en avoit eu véritablement. Elle avoit un ouvrage tout composé de larmes, d'os, de têtes de morts, de flammes, de cœurs pour faire un parement d'autel à Saint-Evenard, où elle disoit qu'étoit le corps de M. de Nogent. C'est un village près de Tolhuis ; elle y vouloit fonder un couvent de capucines pour s'y retirer quand elle auroit établi ses enfants ; elle en avoit quatre, deux fils et deux filles, dont l'aînée n'avoit alors que dix ans. J'écoutois tout cela avec beaucoup de pitié, ne sachant pas pour lors qu'ils fussent mal ensemble : je croyois qu'elle l'aimoit véritablement ; je ne devois pas m'attendrir d'une histoire si éloignée, et de son discours de faire enterrer un homme, et de bâtir un couvent de capucines dans un pays huguenot. Tout cela me devoit faire voir l'impossibilité de son projet, et le caractère de son esprit de croire abuser les gens ; et quand elle témoignoit tant d'empressement pour M. de Lauzun, je me devois souvenir que M. de Lauzun m'avoit dit cent fois : « Ma

sœur est une comédienne ; elle ne m'aime point, ni le bourgeois d'Angers ; s'ils croyoient que j'eusse de l'argent dans les os, ils me les casseroient, tant ils sont intéressés. »

Comme l'on ne se souvient pas toujours de tout dans le temps, et qu'il est difficile, aussi occupée d'une seule affaire que je l'étois, lorsque j'ai écrit l'endroit de ces Mémoires, qui font assez connoître que je l'étois beaucoup, j'ai oublié mille circonstances dont je me souviens à cette heure que je ne le suis plus. Il paroîtra assez que je les ai discontinués bien des années, ce qui fait faire des digressions qui pourront être ennuyeuses. Quand M. Artagnan revint de mener M. de Lauzun à Pignerol, il dit au roi et à M. de Louvois qu'il lui avoit dit de supplier très-humblement le roi que madame de Nogent ni son mari ne se mêlassent de rien de ses affaires, et ne missent pas la main sur le peu d'argent qu'il avoit laissé, ni sur ses pierreries, ni sur sa vaisselle d'argent, qui n'étoit pas en grand nombre, et que ce fussent Baraille et Rollinde qui s'en mêlassent. On trouva, à ce que j'ai ouï dire à M. de Roche-

8..

fort, quantité de portraits de dames entourés de médiocres diamants. Si j'avois eu bien de la curiosité, j'aurois pu voir ceux qui étoient de manière à pouvoir être vus; je ne m'en souciois pas, j'en ai même oublié les noms : je crois qu'elles en font pénitence, et qu'il n'en reste plus au monde. Madame de Nogent fut fort fâchée quand elle sut ce qu'Artagnan avoit dit au roi et à M. de Louvois; il étoit fort de ses amis, et c'étoit une ancienne amitié du temps qu'elle étoit fille de la reine. Elle avoit une compagne, nommée Jalace, fort jolie, dont M. de Louvois étoit amoureux; elle en étoit la confidente et sa parente : comme M. de Louvois la vouloit épouser, son commerce n'étoit que bon, le mariage étoit fort avantageux pour sa parente; cependant M. de Louvois cessa d'être amoureux, et madame de Nogent contribua beaucoup à rompre le mariage de sa parente. Quoique M. de Louvois ne fût pas ami de M. de Lauzun, madame de Nogent a toujours continué beaucoup de commercer avec lui, et j'ai su qu'elle lui avoit promis, peu de temps après sa prison, qu'elle ne feroit ja-

mais rien pour sa liberté sans son ordre, et que si je voulois agir pour cela, et qu'elle en eût connoissance, il en seroit averti. Dans les premiers temps de sa prison on n'en savoit pas la cause; ses amis et les personnes qui s'intéressoient pour lui étoient si étourdis de son malheur, qu'ils ne savoient quasi que faire pour sa liberté. M. de Louvois et M. le Tellier son père lui avoient toujours été fort contraires; celui-ci ne lui avoit jamais pardonné l'amour qu'il avoit eu pour sa fille madame de Villequier; pour l'autre, qui vouloit être le maître de la guerre, et que toutes les charges qui la regardoient et les commandements dépendissent de lui, il ne pouvoit souffrir la grande ambition de M. de Lauzun, qui vouloit pousser sa fortune par là, et qui étoit incapable de se soumettre à lui. La grande inclination que le roi avoit pour lui, tout cela lui donnoit beaucoup de jalousie contre M. de Lauzun : on disoit que c'étoit lui qui avoit empêché qu'il ne fût grand-maître de l'artillerie, lorsque le comte de Lude le fut. Ils avoient eu mille démêlés ensemble, et M. de Lauzun prenoit toujours les

affaires d'une grande hauteur ; ainsi on l'accusoit fort d'avoir, par ses mauvais offices, contribué à sa prison, et que son père ne l'avoit pas épargné ; qu'on l'avoit battu en ruine sur ce qu'il étoit capable d'avoir de grands desseins, puisqu'il avoit osé avoir celui de m'épouser. On croyoit aussi que madame de Montespan, qui avoit été fort de ses amies, avoit changé; on n'en disoit pas la raison : on ne doit pas croire que mon affaire, qui ne paroissoit pas désagréable au roi, l'ait pu être à elle. Quand le malheur en veut aux gens, on y cherche des causes qui sont innocentes : toutefois je crois que ce fut son malheur seul qui lui attira celui-là, et tous ceux qui lui sont arrivés depuis. Pour moi, je n'avois garde de croire que ce fût sa mauvaise conduite ; je ne lui connoissois pas de défauts en ce temps-là, et j'ose dire que j'avois cela de commun avec le roi. Peu de temps après la rupture de notre mariage, le roi le voulut faire duc et maréchal de France ; il le refusa, et dit que rien ne pouvoit jamais le consoler de ce qu'il avoit perdu, et que rien ne pourroit réparer sa perte. Il remercia le roi,

et dit qu'il ne vouloit rien: cela fut approuvé de peu de gens, et blâmé de beaucoup, parce qu'il avoit des envieux; autrement rien n'étoit plus beau que cela. On se servit de ce prétexte pour lui nuire ; on disoit qu'il prenoit les affaires avec trop de fierté, et il est vrai qu'il ne l'avoit jamais été tant que depuis notre affaire ; il me semble qu'il avoit sujet de l'être. Il avoit, à ce que l'on dit, souvent des démêlés avec madame de Montespan ; cela n'est pas venu à ma connoissance, et je ne m'en suis pas informée.

Je reviendrai souvent à Baraille, quoique j'en paroisse éloignée. Je lui contois tout ce que j'entendois dire de M. de Lauzun; personne ne travailloit à lui rendre de bons offices auprès de moi que Baraille. Comme on croyoit que les soins que je prendrois de le faire sortir pourroient être de quelque poids, on n'oublioit rien pour les rendre inutiles; Baraille me trouvoit fort souvent dégoûtée de tout ce que l'on me disoit; il raccommodoit tout, et s'en alloit bien content. Personne ne se seroit jamais avisé de ce que j'ai fait pour le faire sortir; il n'est pas en-

core temps de le dire. Madame de Nogent croyoit qu'à force de me dire de si grandes impertinences, que je n'ose les répéter tant elles sont pauvres et basses, cela desserviroit son frère auprès de moi, et tout cela faisoit un effet contraire, et me mettoit en colère. Baraille raccommodoit tout; je n'ai jamais vu un si fidèle ami que celui-là, et qui sût si bien ménager une personne aussi difficile à gouverner que moi. On se lasse de tout, et il est aisé quand on ne voit pas les gens que l'on a bien aimés, et que l'on vient vous dire; ils ne vous aiment point; quand on lui a promis de lui donner des biens, des charges: il vous a plantée là; le jour que le roi rompit votre mariage, il joua tout le soir avec un grande tranquillité; il ne se souvient point de vous. Voilà les discours que l'on me tenoit, et cela si souvent, que, lui qui n'y étoit pas pour se défendre de si cruels ennemis, je ne comprends pas comment et par où mon cœur a pu résister. Il n'étoit soutenu de personne; le seul Baraille venoit à son secours: l'état où je me présente n'étoit pas bien heureux. M. de Lauzun fut malade

à l'extrémité; j'étois à Eu, où je n'en sus rien ; j'en partis dans ce temps-là ; je passai par Saint-Denis, et j'arrêtai aux filles de l'Annonciade, où étoit la fille de madame de Nogent. Madame de Ranes sa belle-sœur, et madame de la Moresan, sœur de madame du Frenoi, vinrent au devant d'elle. Il est bon de dire que madame du Frenoi est une fort belle femme, dont M. de Nogent avoit été amoureux, et qu'une fois qu'elle la trouva chez la reine, elle en étoit si jalouse qu'elle s'évanouit à sa vue dans la ruelle du lit de la reine, qui étoit en couche. Madame de Nogent l'aimoit passionnément depuis la mort de son mari, et croyoit, à ce qu'elle disoit, devoir aimer tout ce qu'il avoit aimé. Le mari de cette femme étoit connu de M. de Louvois, et on disoit que celui-ci en étoit amoureux : elle étoit belle-sœur de Saint-Mars, qui commandoit dans la citadelle de Pignerol, où il gardoit M. de Lauzun ; ainsi elle avoit bien des raisons pour avoir des égards pour ces femmes, elles en avoient peur pour M. de Lauzun. Madame de la Moresan me demanda si je ne savois rien ; je lui dis que non, et je

ne soupçonnai pas que cette question eût quelque rapport à M. de Lauzun ; elle s'étonnoit que je fusse si gaie ; je n'y entendois encore rien. Quand je fus à Paris, je trouvai beaucoup de gens au Luxembourg, entre autres l'archevêque d'Embrun et la maréchale de Créqui, qui en avoit toujours très-bien usé pour M. de Lauzun, et son mari aussi ; ce que n'avoient pas fait bien des gens qui lui avoient de l'obligation. Je ris avec l'archevêque comme à l'ordinaire, il voyoit bien que je ne savois rien ; la maréchale étoit sur des épines ; elle e mmena dans une petite chambre, et me dit : « M. de Lauzun a été à l'extrémité, il est hors de danger ; je mourois de peur qu'on ne vous l'eût dit mal à propos. » Je la questionnai, et la remerciai beaucoup. Madame de Nogent, qui s'étoit mise dans le carrosse de sa belle-sœur, vint par la garderobe, pleuroit et faisoit son manége ordinaire sur la santé de M. Lauzun. Madame de la Moresan lui disoit : « Hélas ! madame, de quoi vous fâchez-vous ? vous auriez été bien heureuse que M. votre frère fût mort d'une mort ordinaire ; c'est un homme si emporté, qu'un de

ces jours on le trouvera pendu ; il est tout propre à faire quelque folie. » Elle continua un quart-d'heure de cette force. J'admirai madame de Nogent d'entendre un tel discours d'une si folle amie, et qu'elle eût si peu de jugement pour ne pas comprendre que c'étoit me manquer de respect que de parler ainsi de M. de Lauzun devant moi après tout ce qui s'étoit passé. J'admire aussi ma sagesse et ma modération ; il a bien fallu que j'en eusse : il y a souvent plus de mérite à se taire qu'à parler avec de certaines gens Je faisois toujours ma cour avec soin ; quand je trouvois quelque occasion de parler de M. de Lauzun devant le roi, ou de tenir quelque discours qui pouvoit l'en faire ressouvenir, j'étois ravie. Je faisois les voyages de la cour ; quand j'y étois, je voyois madame de Montespan souvent : elle ne me faisoit plus sa cour ; elle ne sortoit qu'avec le roi ; elle étoit même peu souvent avec la reine, quand elle y venoit, ou que j'allois chez elle ; elle n'a jamais discontinué de vivre avec moi comme à l'ordinaire, c'est-à-dire avec beaucoup d'empressement pour tout ce qui me regarde. Elle

accoucha de mademoiselle de Nantes à Tournai, pendant le séjour que la reine y fit durant siége de Maseik; elle logeoit dans la citadelle : je fus à point nommé le jour qu'elle accoucha ; je connoissois des officiers qui y étoient en garnison qui me l'apprirent; M. du Maine étoit né quelques années auparavant; il y en avoit encore un qui étoit mort, que l'on n'a jamais vu. On avoit mis auprès d'eux madame Scarron, femme de beaucoup d'esprit et aimable. Madame de Montespan l'avoit connue chez madame la maréchale d'Albret, d'où elle ne bougeoit : je l'avois vue autrefois et peu, je la connoissois du voyage qu'elle fit avec madame de Montespan; elle demeuroit au faubourg Saint-Germain par-delà les Carmes, où étoient ses enfants; je ne sais pas s'ils n'avoient pas été ailleurs auparavant; cela étoit si caché que l'on n'en parloit point. J'ai ouï conter à M. de Lauzun, que le jour qu'elle accoucha de M. du Maine, c'étoit à minuit sonnant, le dernier jour de mars, ou le premier d'avril, si l'on veut : on n'eut pas le temps de l'emmailloter; on l'entortilla dans un lange, et il le prit dans son

manteau, et le porta dans un carrosse qui l'attendoit au petit parc de Saint-Germain, il mouroit de peur qu'il ne criât.

Comme madame de la Vallière n'a jamais été autant de mes amies que madame de Montespan, j'ai oublié plus volontiers ce qui la regarde. Depuis qu'elle étoit revenue à la cour, du couvent de Chaillot, où elle n'avoit été que douze heures, elle avoit mené une vie plus retirée qu'à l'ordinaire; elle faisoit comme une personne qui se vouloit retirer tout-à-fait. Elle s'habilloit plus modestement. Je devois avoir dit qu'elle avoit eu deux garçons, dont l'un étoit mort de la peur qu'il avoit eu d'un coup de tonnerre : cela ne marquoit pas qu'il dût être un grand capitaine, ni qu'il tînt du roi; ainsi je crois que l'on s'en consola aussi bien que du dessein que la mère avoit pris de se retirer tout-à-fait. Elle étoit bien jolie, fort aimable de sa figure; quoiqu'elle fût un peu boiteuse, elle dansoit bien, étoit de fort bonne grâce à cheval; l'habit lui en seyoit fort bien; les justaucorps lui cachoient la gorge qu'elle avoit fort maigre, et les cravates la faisoient paroître plus

grasse ; elle faisoit des mines fort spirituelles, et les connoisseurs disent qu'elle avoit peu d'esprit, et même l'on disoit que la lettre qu'elle avoit écrite au roi, lorsqu'elle s'en alla à Sainte-Marie, étoit de la façon de M. de Lauzun, qui la lui avoit faite, et qu'elle croyoit rallumer l'amour du roi par cette retraite. Le maréchal de Bellefonds, qui est fort dévot, s'attacha fort à la voir ; on croyoit même qu'il lui avoit indiqué le père César pour la conduire, qui lui conseilloit de se faire carmélite. On disoit que son dessein avoit été de demeurer dans une maison où elle pût vivre avec beaucoup de régularité, et y faire élever ses enfants : on la trouva trop jeune pour cela; le roi n'en fut pas d'avis; on disoit que c'étoit sa mère, qui y trouvoit son intérêt, qui lui avoit inpiré ce dessein : le roi ne l'aimoit ni l'estimoit; elle n'avoit pas liberté de la voir souvent, et comme le roi connoissoit l'humeur de madame de la Vallière, il craignit, à ce que l'on dit, de la laisser sur sa bonne foi. Elle jouissoit d'un gros bien avec beaucoup de pierreries et de meubles; ainsi il se seroit peut-être trouvé des

gens qui auroient été bien aises de profiter de l'occasion. Depuis que le roi ne l'aimoit plus, il avoit couru un bruit que M. de Longueville en étoit amoureux; on le fit cesser bientôt; on dit même qu'elle s'étoit mise en tête d'épouser M. de Lauzun. Je crois que ce sont ses ennemis qui firent courir ce bruit; il a le cœur trop bien fait pour vouloir jamais épouser la maîtresse d'un autre, même du roi; et après ce qui lui étoit arrivé, auroit-on pu dire pis de lui? Aussi on attribua cela à ses ennemis. Madame de la Vallière avoit encore eu la pensée de se retirer à Chaillot avec mademoiselle de la Mothe qui est fort son amie. Son incertitude ne plut pas au roi, qui vouloit que sa retraite fût honorable à ses enfants; enfin elle se mit aux Carmélites, et s'y retira un jour que le roi partoit pour un voyage. Elle entendit la messe du roi, monta dans son carrosse, alla aux Carmélites; j'allai lui dire adieu le soir chez madame de Montespan, où elle soupoit; elle prit l'habit pendant que la cour étoit dehors, et au bout de l'an, elle fit profession où la reine alla, et j'eus l'honneur de

l'y accompagner. Depuis ce temps-là on n'a plus parlé d'elle; elle est une fort bonne religieuse, et passe présentement pour avoir beaucoup d'esprit : la grâce fait plus que la nature, et les effets de l'une lui ont été plus avantageux que ceux de l'autre. Il est difficile que les chagrins ne fassent pas avoir des retours à Dieu : comme j'ai toujours beaucoup aimé les Carmélites, et que j'y ai été souvent, je me mis à y aller encore plus qu'à l'ordinaire; j'allois tous les dimanches à ma paroisse, et je m'affectionnois à ouïr les prônes. Il y avoit un vicaire qui en faisoit de fort beaux; j'allai à confesse à lui, et je l'entretenois souvent aux Carmélites : c'est un fort homme de bien, qui ne connoît point assez le monde. Il me prit fantaisie de louer un appartement du dehors des Carmélites, que madame de Longueville avoit fait accommoder avant qu'elle eût la maison de M. le Camus où elle est morte : je voulois y aller demeurer les bonnes fêtes, et je ne voulois pas aller coucher dans le couvent, seulement y aller passer la journée et revenir le soir. Je communiquai mon dessein à Baraille, qui

le désapprouva ; il me dit que c'étoit une manière de retraite qui ne me convenoit point, ni à l'état de M. de Lauzun ; que ce seroit abandonner ses intérêts ; il en parla à Rollinde, qui le déconseilla aussi.

A propos de madame de Longueville, je ne puis pas me passer de dire que je la regrettai fort ; elle m'avoit toujours donné de grandes marques d'estime et d'amitié : depuis que je l'eus revue, et que M. de Lauzun fut arrêté, elle me fit parler tout de nouveau par madame de Puisieux et par mademoiselle de Vertus d'épouser son fils. On lui avoit fait quelques propositions pour le faire roi de Pologne ; les Polonais vouloient ôter le roi Michel, dont ils ne s'accommodoient pas ; et l'empereur vouloit bien démarier sa sœur : je ne sais par quelle raison il croyoit pouvoir en user ainsi ; il ne vouloit pas consentir qu'ils eussent un autre roi s'il n'épousoit sa sœur. Madame de Longueville me fit dire qu'elle me demandoit encore une fois si je voulois faire l'honneur à son fils de l'épouser ; qu'il n'y avoit royaume ni sœur de l'empereur à quoi elle ne me préférât ; que

l'affaire de M. de Lauzun n'avoit rien changé à son dessein ; qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire qu'on eût voulu un homme de son mérite, et pour qui j'avois de l'inclination; que je pouvois faire un fort grand seigneur; que, l'affaire rompue, j'avois assez de raison pour faire croire que je n'y songerois plus; qu'ainsi elle souhaitoit l'affaire plus que jamais. Je lui répondis que je ne voulois pas me marier; que c'étoit de ces envies que l'on ne pouvoit avoir deux fois, et que de l'avoir voulu une, c'étoit assez pour connoître que l'on étoit bien heureux de n'y avoir pas réussi, et que cette marque d'estime qu'elle me donnoit m'étoit si sensible, que j'en étois touchée de la plus vive reconnoissance que l'on pouvoit sentir. Elle s'embarqua à l'affaire de Pologne, et un gentilhomme de Normandie, nommé Calières, qui étoit entré dans cette négociation, m'a dit depuis que l'affaire étoit faite quand il mourut, c'est-à-dire à l'égard des Polonais, parce que, quoique le roi eût permis cette négociation, je ne sais s'il en eût eu la réussite agréable, et s'il ne la traversoit point; il n'avoit jamais

aimé M. de Longueville ; il avoit des manières qui ne plaisoient pas à tout le monde. Ils étoient deux frères, l'un étoit fort mal agréable, et l'autre fort joli. Pendant qu'ils étoient petits, madame de Longueville avoit toujours mieux aimé le comte de Saint-Paul, qui étoit celui-ci, et étoit le cadet : M. de Longueville aimoit mieux l'aîné. Quand il devint grand, il devint fort extraordinaire, et avoit des dévotions qui l'étoient aussi : il voulut être jésuite : on fit ce que l'on put pour l'en empêcher ; enfin il prit l'habit, puis il le quitta, et voulut être prêtre. M. le Prince, qui voyoit bien que ce ne seroit point un grand personnage, y consentit ; on eut une dispense du pape pour qu'il le fût avant l'âge : on l'appela l'abbé d'Orléans, et l'autre M. de Longueville. Quand le père mourut, le roi ne lui donna pas de gouvernement. M. de Longueville avoit le visage assez beau, une belle tête, de beaux cheveux, une vilaine taille, et l'air peu noble : les gens qui le connoissoient particulièrement disent qu'il avoit beaucoup d'esprit ; il parloit peu, il avoit l'air de mépriser, ce qui ne le faisoit pas aimer : il étoit

fort aimé des dames; madame de Thianges étoit fort de ses amies, la marquise d'Uxelles et beaucoup d'autres; elles vouloient aller en Pologne avec lui; quand il mourut, elles en portèrent le deuil, et témoignèrent une grande douleur.

Dans le temps que j'allois tous les jours aux Carmélites, M. l'abbé de la Trape vint à Paris; cet homme, dont on parloit tant de la retraite et des austérités, et que j'ai dit avoir assisté mon père à la mort. Je le vis souvent; on disoit qu'il me vouloit inspirer d'être carmélite; il ne m'en parla jamais; il avoit trop d'esprit pour ne connoître pas que les personnes de ma qualité peuvent faire plus de bien dans le monde que dans la retraite, et que le bon exemple et les secours qu'ils donnent à ceux qui en ont besoin sont beaucoup plus méritoires devant Dieu, et plus profitables au prochain. Dans cet esprit, je fis bâtir un hôpital à Eu pour l'instruction des enfants, que j'ai fondé, et y ai mis des sœurs de la Charité, que l'on appelle l'hôpital Sainte-Anne. Quand j'y suis, je vais souvent les voir travailler, et je m'informe

avec soin s'il est bien administré. J'ai fait bâtir aussi un séminaire des mêmes sœurs de la Charité, où elles sont douze qui portent la marmite aux malades comme à Paris, et instruisent les pauvres enfants : tout cela est bien fondé. Pendant que j'étois sur le chapitre de M. de Longueville et ses enfants, j'ai oublié de dire qu'il déclara un bâtard qu'il avoit, au parlement, afin de le rendre capable de posséder le bien qu'il lui voudroit donner; on ne nomma pas la mère. Comme il faut pour cela des lettres patentes du roi, elles furent accordées sans peine. On déclara lors M. du Maine et mademoiselle de Nantes; je ne me souviens pas si M. le comte du Vexin et mademoiselle de Tours le furent en même temps. La mère du chevalier de Longueville étoit une femme de qualité, dont le mari étoit vivant; il disoit à tout le monde dans ce temps-là : « Ne savez-vous point qui est la mère du chevalier de Longueville? » Personne ne lui répondoit, quoique tout le monde le sût.

M. de Lauzun se pensa sauver; il avoit fait un trou à sa cheminée; il étoit sorti hors la

citadelle, il n'avoit plus qu'une porte à passer ; la sentinelle d'un magasin l'arrêta, et quelque prière qu'il pût faire, et quelque pitié qu'il témoignât avoir de lui, il appela ; et on le mit dans la même chambre plus gardé qu'auparavant. M. Fouquet étoit à Pignerol ; ils se voyoient et mangeoient souvent ensemble, même il y eut un temps qu'il voyoit madame Fouquet, qui avoit permission d'aller voir son mari avec mademoiselle Fouquet sa fille ; M. de Saint-Mars alloit chez madame Fouquet jouer avec eux. Il y eut plusieurs démêlés entre eux ; les officiers de la garnison les voyoient ; ils avoient assez de liberté ; je ne sais plus si c'étoit devant ou après qu'il voulut se sauver. Il se fit force contes, dits et redits sur des galanteries qui les brouillèrent, M. Fouquet et lui ; les officiers étoient curieux de se conter ces belles intrigues. M. de Lauzun en fut ferré. Comme toutes ces histoires ne lui étoient pas avantageuses, on prenoit un grand soin de me les cacher ; aussi ne les ai-je sues que depuis. Baraille eut permission d'y aller ; il y resta huit jours ; Saint-Mars étoit toujours

en tiers; M. de Lauzun trouva l'invention de mettre une lettre dans l'étoffe qui étoit devant sa cheminée, et Baraille lui fit réponse; après quoi il fut fort gai. Saint-Mars lui disoit : « Voilà comme il faut être. » Il trouva moyen d'entretenir Baraille d'une manière qui lui fit entendre tout ce qu'il voulut, sans que Saint-Mars s'en aperçût. Celui-ci disoit à Baraille : « Vous voyez bien que sa prison lui a tourné la tête; il tient des discours que l'on n'entend point. » Vous jugez bien qu'il lui parla fort de moi, et que Baraille n'oublioit rien de tout ce qu'il me falloit dire pour m'engager plus que jamais à être dans les intérêts de M. de Lauzun. Il se plaignoit d'avoir un bras dont il ne s'aidoit pas; il demandoit un chirurgien; madame de Nogent fit force allées et venues pour l'obtenir; Baraille y alla aussi; tant qu'il n'y eut que madame de Nogent, elle n'obtint rien; les assiduités de Baraille à se montrer devant le roi, et les persécutions qu'il faisoit à M. de Louvois, firent qu'on lui permit d'y mener un chirurgien, qui dit qu'il ne pouvoit guérir que par les eaux de Bourbon.

Les affaires de M. de Lauzun m'ont fait oublier d'en mettre d'autres dans leur temps. Le roi maria Mademoiselle, fille de Monsieur, au roi d'Espagne. Le détail de tout ce qui se passa en cette cérémonie sera assez écrit ailleurs sans que j'en parle ; tout ce que j'en dirai, c'est que Monsieur eût bien voulu qu'elle eût épousé M. le dauphin. Je disois à Monsieur : « Ne menez pas votre fille si souvent ici ; cela lui donnera des dégoûts pour tous les autres partis ; et si elle n'épouse pas M. le dauphin, vous lui empoisonnez le reste de sa vie par l'espérance qu'elle en aura eue. » M. le dauphin ne donnoit aucune marque qu'il souhaitoit ce mariage, ni le roi non plus. Quand on déclara celui d'Espagne, M. le dauphin lui vint dire : « Ma cousine, je me réjouis de votre mariage ; quand vous serez en Espagne, vous m'enverrez du tourou ; je l'aime fort. » Cela la mit au désespoir, et elle ne l'oublia pas. Après avoir pris congé du roi, qui l'étoit allé conduire dans la forêt de Fontainebleau, elle monta vite en carrosse sans dire adieu à monseigneur ; la princesse d'Harcourt l'accompagna, qui est une femme

fort sotte, et qui en usa fort ridiculement en bien des circonstances qui ont nui à cette pauvre princesse, qui étoit fort enfant, et qui eût eu besoin de quelque personne prudente pour relever mille fautes légères que les gens de son âge pouvoient faire, par l'imprudence de la jeunesse, où il n'y a nul mal. Les Espagnols ne pardonnent rien : M. et madame de los Balbazes étoient fort bonnes gens ; il y avoit un grand d'Espagne qui vint après, qui s'appeloit le duc de Pastranne, qui parla bien mal à propos, et ses discours ont bien contribué à son malheur et à sa fin tragique. J'ai ouï dire, à des dames qui étoient auprès de lui au bal, que l'on ne lui sut jamais faire louer la reine, qui étoit fort belle, et qui dansoit à merveille. Il dit en Espagne, à ce qu'on a su depuis, qu'il n'y avoit pas une seule femme en France qui valût quoi que ce soit. Il en trouva quelques-unes de bonne volonté. En ce temps-là, il falloit l'être beaucoup pour qu'il pût plaire ; il paroissoit assez mal fait ; il donna beaucoup de parfums et de pastilles à Fontainebleau, à ce que j'ai entendu dire ; il arriva fort peu de temps après.

J'allai à Eu. Le comte de Mauselle est celui qui fut cause de sa mort, à ce qu'on m'a dit; je ne sais rien de certain sur cela, sinon qu'elle est morte, et que j'en ai été fort fâchée; elle m'écrivoit souvent, et me témoignoit beaucoup d'amitié.

L'hiver d'après, on parla fort que monseigneur se marieroit. Un jour le roi l'entretenoit devant dîner chez la reine comme il avoit accoutumé; il tenoit un portrait à sa main, qu'il attacha sur la tapisserie, et dit: « Voilà la princesse de Bavière. » Il l'avoit montrée à monseigneur chez madame de Montespan, qui étoit fort contente. Le roi dit: « Quoiqu'elle ne soit pas belle, elle ne déplaît pas; elle a beaucoup de mérite. » Tout le monde approuva ce choix; pour moi, qui aimois fort sa mère sans l'avoir jamais vue, j'en fus fort aise. Elle étoit de Savoie et ma cousine-germaine; elle avoit pris une amitié pour moi fort grande; elle m'écrivoit souvent; je lui faisois réponse; elle me faisoit des présents; je lui en envoyois de plus beaux; elle me faisoit tenir les livres de tous les ballets qu'elle dansoit, dont elle avoit fait les vers; elle

avoit l'esprit un peu romanesque. On dit que la cour de Savoie avoit fort de cet air, et celle de Bavière peu de politesse. Ce qu'elle avoit trouvé à la cour de Bavière, et la manière dont on y vivoit, qui tenoit beaucoup de celle d'Espagne, l'avoit confirmée dans ces manières; elle ne faisoit que lire tous les romans en toutes langues, et des vers; elle m'écrivoit fort civilement, ce qui n'est pas ordinaire en Allemagne, où ils sont fort fiers. Une fois que l'on parloit d'elle devant le roi, M. le maréchal de Grammont, qui l'avoit vue et qui en disoit du bien, me demanda comment elle m'écrivoit; je lui dis: « Au commencement: mademoiselle ma cousine, et au bas: votre très-humble cousine et servante, » et qu'elle me traitoit d'altesse royale, et la suscription: à son altesse royale mademoiselle ma cousine, et que je lui avois écrit de même. Il me demanda: « A-t-elle fait réponse? » Je lui dis: « Nous nous sommes écrit souvent, et, sur les derniers temps, sans commencement ni fin. » Il en douta, et qu'en tout cas c'étoit sans la participation du beau-père; à quoi j'ajoutai que M. l'électeur pa-

latin, qui étoit mon parent du côté de ma mère, m'avoit écrit de même. Pendant que je suis sur les rangs, j'ai oublié de dire que la reine d'Espagne me donna une chaise à bras, et aux princesses du sang une à dos; et quand on demanda à los Balbazes si elle n'en useroit pas ainsi, il n'en fit aucune difficulté. Le feu roi d'Angleterre, dernier mort, en usoit de même; pour la reine sa mère, elle ne me donnoit qu'un siége; elle étoit ma tante, et par cette raison je lui portois tout le respect imaginable : je faisois plus de cas d'une fille de France que des reines de quelque pays qu'elles pussent être.

Comme on étoit à Versailles un carême au temps de Pâques (l'année sera marquée en tant d'endroits dans l'histoire et mémoires de ce temps-là, que je n'ai que faire de la mettre ici), madame de Montespan s'en alla; on fut fort étonné de cette retraite; le roi en parut fort affligé; il ne fit pas la cène, même on le vit peu ce jour-là; il vint chez la reine les yeux rouges comme un homme qui avoit pleuré. On parla différemment de cette retraite : j'allai à Paris, et fus la voir en cette

maison, où étoient ses enfants. Madame de Maintenon, que l'on commençoit alors d'appeler ainsi, parce qu'elle en avoit acheté la terre, étoit avec elle. Je lui demandai si elle ne reviendroit pas bientôt; elle se mit à rire et ne me répondit rien. Comme je l'aimois fort, je ne savois que souhaiter pour elle; elle ne voyoit personne. Comme tout le monde étoit fort alerte sur son retour, quoique personne ne parût s'en mêler, on sut que M. de Bossuet, lors précepteur de monseigneur, et à présent évêque de Meaux, y venoit tous les jours avec un manteau gris sur le nez; madame de Richelieu y vint aussi. Enfin elle revint, et le roi l'alla voir à Clagny, et madame de Richelieu disoit : « Je suis toujours en tiers; apparemment ce tiers ne durera pas long-temps. » Madame de Montespan eut mademoiselle de Blois et M. le comte de Toulouse, qui furent nourris chez madame d'Arbon, femme de l'intendant de M. le Tellier, et on les y tint fort cachés.

On alla au devant de madame la dauphine jusqu'à Châlons; le roi alla coucher à Vitry-le-Français, où elle coucha; la reine demeura

à Châlons, fâchée que le roi l'eût vue avant elle. Livry revint à Châlons pour dire à la reine l'heure qu'elle devoit partir le lendemain : la reine lui demanda comme il l'avoit trouvée ; il lui dit : « Le premier coup d'œil n'est pas beau. » La reine n'alla pas bien loin de Châlons : on trouva le roi, qui descendit de carrosse, et présenta madame la dauphine à la reine ; elle étoit habillée de brocart blanc, des rubans blancs à sa coiffure, les cheveux noirs ; le froid l'avoit rougie. Elle a une fort belle taille, et n'étoit pas en beauté ; et Livry avoit raison de dire que le premier coup d'œil n'étoit pas beau. Elle salua la reine, ensuite Madame et moi ; elle me fit mille amitiés ; dans le carrosse, elle me parla de celle que madame sa mère avoit pour moi, et qu'elle lui disoit toujours : « Si vous êtes mariée en France, faites votre première amie de Mademoiselle. » Comme elle ne fut point embarrassée, elle causa beaucoup : si je ne me trompe, il n'y avoit dans le carrosse que le roi, la reine, madame la dauphine, Madame et moi au devant, monseigneur et Monsieur aux portières. Dans l'autre carrosse étoient

madame la princesse de Conti, mademoiselle de Bourbon et les dames de la reine. On arriva à Châlons, où l'on mena madame la dauphine dans sa chambre : elle voulut se confesser ; on l'alloit marier ; la première cérémonie avoit été faite à Munich ; on fut fort embarrassé ; il n'y avoit personne qui sût l'allemand, et elle ne savoit pas se confesser en français ; on trouva heureusement un chanoine de Liége, nommé Viarset, qui étoit venu voir le cardinal de Bouillon, qui pour lors songeoit à être prince de Liége. Celui qui siégeoit étoit fort vieux, et comme cette dignité est élective, il ménageoit les gens du pays. Elle se confessa donc à ce chanoine, et ce qui nous paroissoit un peu surprenant fut son habillement. Les chanoines de ce pays-là, comme j'ai dit ailleurs, sont habillés comme les autres gens avec de grands cheveux, et n'ont pas l'air à donner de la dévotion à se confesser à eux. Comme en Allemagne on y est accoutumé, cela fit moins de peine à madame la dauphine qu'à une Française. On demanda à ce chanoine s'il vouloit confesser madame la dauphine ; il dit qu'il n'avoit ja-

mais confessé qu'une fois à un siége un soldat qui avoit été blessé, et qui se mouroit; je crois qu'il fut aussi embarrassé que madame la dauphine. Quand tout cela fut fait, on alla à la chapelle de M. de Châlons, où on les maria. Le roi, la reine et toutes les princesses allèrent la coucher après souper; la reine lui donna la chemise. Le lendemain, on alla à sa chambre, et on la mena à la messe à la cathédrale, où on fit la cérémonie du poêle, qui ne se fait qu'à la messe. L'après-dînée, on lui porta un présent que nous avions vu ranger chez madame de Montespan; il y avoit des pierreries et toutes sortes de jolis bijoux, et en grande quantité, de tout ce que l'on peut s'imaginer. Madame de Montespan est la femme du monde qui se connoît le mieux en bijoux, et qui y avoit pris plaisir. Lorsqu'elle montra tous les bijoux, elle disoit: « Madame la dauphine vous en donnera; ce lui sera un grand plaisir de vous en donner; » ce qu'elle ne fit point; à mesure qu'elle les voyoit, elle disoit: « Serrez cela, » et n'offrit rien à personne, pas même à la reine, qui auroit été fort aise d'en avoir, et qui avoit dit, quand on

lui montrâ le présent : « Le mien n'étoit pas si beau, quoique je fusse plus grande dame ; on ne se soucioit pas tant de moi que l'on fait d'elle. »

La reine avoit toujours dans la tête qu'on la méprisoit, et cela faisoit qu'elle étoit jalouse de tout le monde; et surtout, quand on dînoit, elle ne vouloit pas que l'on mangeât. Elle disoit toujours : « On mangera tout, on ne me laissera rien. » Le roi s'en moquoit. Au voyage que je fis avec elle, où nous demeurâmes long-temps à Arras, et celui où l'on fit un long séjour à Tournai, je mangeai souvent chez moi, parce que, quand le roi n'y étoit pas, elle ne mangeoit que des mets à l'espagnole, que l'on lui faisoit chez la Molina, une femme de chambre qu'elle avoit amenée d'Espagne, qui avoit été à la reine sa mère, qu'elle aimoit beaucoup, et qui avoit une très-grande autorité sur elle. Puisque l'occasion se présente d'en parler, je dirai qu'elle se donnoit de grands airs de gouverner; tout le monde lui faisoit la cour; ma sœur de Guise lui baisoit les mains, et l'on dit qu'elle l'appeloit maman, et lui faisoit mille présents;

et toutes les femmes lui en faisoient aussi pour être bien traitées de la reine. Pour moi, je ne lui faisois ni la cour ni des présents; je ne l'ai jamais fait qu'à mes maîtres; je n'ai pas le vol pour les subalternes: cela n'est pas bon en bien des occasions. Dieu m'a fait naître dans une grande élévation, il y a proportionné mes sentiments, et on ne m'en a jamais vu de bas, Dieu merci. Les dames se pressoient, à la collation de la reine, à attraper quelques morceaux des mets à l'espagnole, pour louer ce qui venoit de chez la Molina, qui étoit souvent fort mauvais; et c'étoit ce qui faisoit que, quand le roi n'y étoit pas, je n'allois guère manger chez la reine, ce qu'elle me reprochoit: « Est-ce que vous ne trouvez rien de bon chez moi? » Je lui répondois: « Madame, j'aime les mets à la française. » Elle grondoit les gens qui ne la traitoient pas bien. Villacerf, son premier maître d'hôtel, me demandoit quand j'y allois, afin que l'on prît soin que les mets fussent bien apprêtés: quand il n'y avoit que la reine, comme elle ne mangeoit que ce qui venoit de la Molina, ses officiers ne se mettoient pas fort en peine de

ce qu'ils servoient; ils le faisoient avec plaisir quand j'y étois; je ne me plaignois jamais de rien. Madame de Guise n'étoit pas de même; elle trouvoit toujours tout mauvais, et faisoit que la reine grondoit et se mettoit en mauvaise humeur. Ce grand goût pour tout ce qui venoit de chez la Molina me fait souvenir qu'un jour, à Compiègne, la reine avoit été indisposée; elle prit médecine, et, comme il faisoit fort chaud, elle la voulut prendre le soir à huit heures; elle la prenoit d'une manière un peu extraordinaire: c'étoit dans du jus de pruneaux, et par cuillerées; madame de Bade les lui mettoit dans la bouche. Quand le temps fut venu que l'on prend un bouillon, on lui en apporta un qui avoit la meilleure mine du monde; la reine dit qu'il lui faisoit mal au cœur, et qu'il ne valoit rien. L'officier qui l'avoit porté étoit au désespoir, et Villacerf aussi; nous en goutâmes toutes; il étoit fort bon, et elle n'en voulut pourtant pas; et il fallut aller chez la Molina en quérir un; on en porta un vieux du matin. Ce bouillon étoit noir, sentoit le roui, et par sa qualité n'étoit guère propre pour un jour de méde-

cine; il étoit fait avec du poivre long et toutes sortes d'épiceries, des choux et des navets : en Espagne les mets durent quelquefois huit jours. La bonne Molina se donnoit de grandes libertés à parler; elle décidoit sur tout. Dans les commencements, on croyoit qu'elle se corrigeroit; enfin, le roi s'en lassa; elle chagrinoit la reine contre tout le monde, et même contre le roi; ainsi, on la renvoya en Espagne, accablée de biens et de présents. On a su que, depuis qu'elle y est, elle peste autant contre l'Espagne, qu'elle faisoit contre la France quand elle y étoit; c'étoit la plus laide créature que l'on ait jamais vue; cela faisoit toujours appréhender que la reine, qui la voyoit souvent, ne fît quelque enfant qui lui ressemblât. La reine avoit aussi amené une naine, qui étoit une monstrueuse créature; il y en a pourtant quelquefois de jolies; j'en ai eu plusieurs qui l'étoient fort. La Molina ne m'épargnoit pas à l'affaire de M. de Lauzun. Elle dit : « Si, en Espagne, il y avoit eu un sujet qui eût ôsé prétendre à la fille du roi, on lui auroit coupé le cou; le roi en devroit user ainsi. » Son insolence fut trouvée

fort mauvaise, et l'on vit bien qu'elle étoit fort mal instruite des coutumes de son pays, où l'on fait plus de cas des grands du royaume que des princes étrangers. La reine avoit encore avec elle une petite fille, qui n'avoit que quinze ou seize ans, qu'elle appeloit Philippa; elle demeuroit avec la Molina; elle n'étoit pas belle; elle avoit beaucoup d'esprit, sa faveur croissoit comme elle; la reine la maria à son porte-manteau, nommé de Vizé, de sorte qu'elle porta ce nom. La reine l'appeloit toujours Philippa, et disoit que c'étoit un enfant que l'on avoit trouvé dans le palais, que son père avoit fait nourrir toujours avec soin, et qu'il falloit qu'elle fût fille de quelque dame du palais, et peut-être du roi son père. Depuis le départ de la Molina, elle fit faire l'oille chez elle, et le chocolat de la reine, qui ne vouloit pas que l'on sût qu'elle en prît; elle en prenoit en cachette, et personne ne l'ignoroit.

Quand Baraille fut de retour de Pignerol, il vit madame de Montespan qui commençoit, il y avoit long-temps, à témoigner vouloir servir M. de Lauzun quand elle trouveroit l'oc-

casion ; jamais il ne m'a paru qu'elle eût aucune aigreur contre lui. Comme c'est une femme de beaucoup d'esprit, elle fait ce qu'elle veut, et dit de même. Baraille venoit de Saint-Germain, et causoit long-temps avec nous; il ne venoit chez elle que les soirs, et cela avoit une manière de mystère. Quand on fut de retour du mariage de la dauphine, elle avoit la grâce de la nouveauté; le roi alloit souvent chez elle et la reine aussi; elle ne venoit chez la reine que pour dîner et souper. Madame de Richelieu fut sa dame d'honneur, et la maréchale de Rochefort sa dame d'atour, et madame de Maintenon sa seconde dame d'atour; madame de Créqui fut dame d'honneur de la reine en la place de madame de Richelieu. La reine ne perdit pas au change ; madame de Créqui est la plus aimable et la plus sage femme du monde, sans intrigue ; madame de Richelieu avoit l'air bourgeois et tracassière, qui ne savoit pas vivre : depuis sa mort la reine a dit qu'elle n'étoit pas bonne, qu'elle rendoit de mauvais offices à tout le monde. Pour moi, je vivois honnêtement avec elle, et sans aucun

commerce particulier ; depuis que son mari avoit promis et puis refusé sa maison à M. de Lauzun, j'avois su à quoi m'en tenir. Ce mouvement fit un grand bruit ; madame de Soubise prétendit que le roi lui avoit dit qu'elle seroit dame d'honneur, et pour cela il lui augmenta sa pension. On alloit faire des compliments à madame de Rohan, sur ce que sa fille avoit des entrées et des prérogatives pareilles à celles de la dame d'honneur. J'étois à Paris ce jour-là ; lorsque j'arrivai à Saint-Germain, on me dit que l'on alloit faire des compliments à madame de Soubise ; j'y allai, je la trouvai sur un petit lit ; elle disoit qu'elle étoit fort malade. Je lui dis que je me réjouissois ; elle me dit qu'elle ne savoit pas de quoi.

Le logement de madame la princesse de Conti étoit trop petit pour elle et pour son mari ; j'avois une chambre pour madame de Jarnac, qui y étoit ; le roi me pria de lui donner cette chambre pour M. le prince de Conti, et qu'il m'en donneroit une autre qui étoit de plain-pied à ma chambre ; je le voulus bien, je ne trouvai rien à dire à ce changement.

Pendant que j'étois à Paris j'allois et venois souvent; le roi m'en avoit parlé avant que j'allasse à Paris; madame de Soubise me dit : « Le roi vous a demandé une chambre de votre appartement pour donner à la princesse de Conti. » Je lui dis qu'oui, et qu'il m'en avoit donné un autre plus commode. Elle vouloit tourner cela d'une manière, comme si en cette occasion on m'avoit voulut maltraiter, et que j'eusse sujet de me plaindre : quand les gens sont chagrins, ils veulent que les autres le soient; comme elle est fort des amies de madame de Guise, qui est fort fâchée des distinctions qu'on fait d'elle à moi, je crois que l'on avoit tenu quelques discours désobligeants de moi, je me fâchai. On ne parla tout le soir que de ce que madame de Guise avoit été courir par toute la maison pour dire : « Madame de Soubise n'est pas dame d'honneur; elle en aura des distinctions qui vaudront mieux. » Je contai à madame de Montespan ce que madame de Soubise m'avoit dit; elle m'en trouva émue, elle le dit au roi, qui me dit chez la reine : « Donnerez-vous toute votre vie dans les panneaux que l'on vous ten-

dra pour vous fâcher ? Je sais bien mettre la distinction que je dois entre la princesse de Conti et vous ; madame de Jarnac est mieux où je la mets, et il faut bien que la princesse de Conti soit logée. » Sur cela il me fit mille honnêtetés, et dit qu'il apprendroit bien à madame de Soubise à ne pas parler mal à propos, et s'emporta fort contre elle. Elle lui avoit écrit une lettre fort emportée, à ce que l'on dit, qui avoit fort fâché le roi ; elle lui reprochoit qu'il lui avoit manqué de parole, et il lui fit dire ce jour-là de s'en aller. Comme nous revenions le soir de quelque dévotion avec la reine, madame de Montespan et moi, la reine entra dans son cabinet, et fut long-temps enfermée avec madame de Soubise, que la reine avoit toujours fort aimée, et qu'elle préféroit à tout le monde. On dit qu'après cette conversation elle en parla au roi, et que le roi lui dit : « Elle vous trompe, » et il y ajouta beaucoup de discours désobligeants. C'étoit pour lui dire adieu ; elle alla à Paris, où elle fit semblant d'avoir la rougeole, pour ne voir personne, puis elle s'en alla à la Chapelle, maison de M. de Luines, où elle

passa tout son exil: quand elle revint, la reine la reçut fort bien, elle étoit fort aimée de madame de Visé.

Monseigneur tomba malade dans le temps que madame la dauphine étudioit un ballet; il fut à l'extrémité d'un dévoiement : la reine étoit quasi tous les jours dans sa chambre, où il n'entroit personne; en l'état où il étoit, tout le monde l'incommodoit. Madame de Montespan fut surintendante de la maison de la reine, à la place de la comtessse de Soissons, qui s'en alla hors de France : elle étoit mêlée dans les affaires de la chambre ardente de l'arsenal. Je n'entreprendrai point de parler de cela, l'affaire est trop délicate : ce fut dans ce temps-là que M. de Luxembourg fut arrêté, mis à la Bastille pour cette sorte d'affaire. Il se passa une petite histoire de galanterie en ce temps-là. Un soir, le roi ne revint qu'à quatre heures se coucher; la reine avoit envoyé voir ce qu'il faisoit, et s'il étoit chez madame de Montespan; on lui dit que non, il n'étoit pas chez lui, tout le monde raisonnoit: enfin on sut où c'étoit. On nomma la dame, et on dit que le roi, dans un chagrin

qu'il avoit eu contre elle, le dit à la reine, et que toutes les fois qu'elle vouloit qu'il allât chez elle, elle avoit des précautions à prendre parce qu'elle avoit un mari, elle mettoit des pendants d'oreilles d'émeraudes au dîner et au souper du roi où elle se trouvoit. J'allai tous les jours chez madame de Montespan, et elle me paroissoit attendrie pour M. de Lauzun; je crois qu'elle vouloit venir au point où je suis venue. Elle me disoit souvent : « Songez à ce que vous pourriez faire pour plaire au roi pour vous accorder ce qui vous tient tant au cœur..» Elle jetoit de temps en temps des propos de cette nature, qui me firent aviser qu'il pensoit bien. Je me souviens que Pertuis, qui étoit fort des amis de M. de Lauzun, m'avoit dit une fois : « Si vous leur faisiez espérer votre bien pour M. du Maine?» Je l'avois dit à Baraille : comme c'est un garçon circonspect, quoiqu'il vît bien que leurs intentions pouvoient aller là par les manières de madame de Montespan; il ne me répondit rien sur un chapitre si délicat, quoiqu'il vit bien que c'étoit le seul endroit pour parvenir à sa liberté : il ne pré-

voyoit pas ce qui est arrivé ; il ne me l'auroit pas conseillé ni laissé faire ; après avoir eu si bonne opinion de M. de Lauzun, il n'auroit jamais cru l'avoir si mal connu : je ne dois pas croire qu'il ait changé, il a été toujours le même ; je ne le connoissois pas, et ma seule consolation est que le roi, qui est plus éclairé que moi, ne le connoissoit pas aussi. Depuis que madame de Montespan avoit ses enfants auprès d'elle, je les voyois souvent chez elle et chez eux ; on me les amenoit ; ils étoient fort jolis, et je m'en divertissois beaucoup ; j'avois toujours fort aimé les enfants, et M. du Maine avoit un beau visage et beaucoup d'esprit. Il avoit eu des convulsions de dents qui l'avoient rendu boiteux ; il avoit une jambe plus foible que l'autre ; la douleur qu'on avoit de le voir, si bien fait d'ailleurs, avoit fait chercher tout ce qui pouvoit remédier à ce défaut ; avant qu'il fût reconnu, madame de Maintenon l'avoit mené en Hollande pour le faire voir à un homme que l'on disoit avoir des secrets qui redressoient les boiteux. Comme il n'y a que Dieu qui fasse des miracles, il en revint plus boiteux qu'il n'étoit

lorsqu'il y alla, et après lui avoir fait de fort grands maux. Il a été deux fois à Barréges, d'où il écrivoit souvent, et même il m'écrivoit, et on faisoit fort valoir l'amitié qu'il avoit pour moi naturellement : enfin je me résolus de le faire mon héritier, pourvu que le roi voulût faire revenir M. de Lauzun, et consentir que je l'épousasse. Je fus quelques jours à dire à madame de Montespan : «Il me passe dans la tête tant d'affaires dont je voudrois vous entretenir, et il faudroit que j'en eusse le temps; on nous trouble toujours.» Elle me parut un jour l'être, et ne me disoit rien : comme elle est plus habile que moi, et que la passion qu'elle avoit d'aller à ses fins pour M. du Maine n'étoit pas cependant si violente que celle qui me faisoit agir, elle raisonnoit bien plus de sang froid, et elle prenoit bien plus de mesures pour aller à ses fins que moi aux miennes. Enfin, je dis un jour à Baraille de lui aller proposer de ma part; il le fit, elle le reçut comme on peut juger. Le lendemain j'allai la voir, et elle me remercia, et me dit que, comme mes intérêts lui étoient plus chers que les siens, elle ne vou-

loit pas en parler au roi que l'on n'eût pris pour cela toutes les mesures nécessaires pour parvenir où je voulois aller. Elle me loua fort de la constance avec laquelle j'avois persévéré à faire la fortune de M. de Lauzun; que les grands princes et princesses avoient des vouloirs dans des temps, et les oublioient dans d'autres ; qu'elle n'aimoit point cela. Elle n'oublia pas de faire entrer M. de Lauzun dans les raisons que j'avois de n'avoir point changé ; qu'elle croyoit que ce que je voulois faire plairoit au roi, et que je voulois faire un si grand bien à M. du Maine, que le roi aimoit tendrement, qu'elle ne pouvoit douter qu'après cela il ne fît tout ce que je voudrois. Le jour d'après elle me dit que le roi s'étoit malheureusement engagé à ne consentir jamais à mon mariage par des lettres qu'il avoit écrites aux ambassadeurs dans tous les pays étrangers; que c'étoit une œuvre des ennemis de M. de Lauzun; qu'ils croyoient par-là lui avoir lié les mains; que les conjonctures des temps changent les affaires. Je lui témoignai un grand gré de tout ce qu'elle me disoit, et il me sembloit qu'elle agissoit de

bonne foi. Baraille venoit plus souvent à Saint-Germain qu'à l'ordinaire : enfin, après avoir parlé plusieurs jours de l'affaire, je croyois que c'étoit assez de faire connoître ma bonne volonté pour une si grande affaire, pour que l'on me proposât de la reconnoître par l'exécution de celle que je désirois tant. Madame de Montespan me dit : « Vous voulez que M. de Lauzun sorte, et vous faites des propositions pour cela; il est inutile de m'en faire si vous ne voulez pas que j'en parle au roi; il ne devinera pas, il lui faut parler. » Je la priai de le faire; elle me dit : « Il faut témoigner au roi la vue que vous avez pour M. du Maine par l'amitié que vous avez pour lui, et par le désir de lui plaire, et par-là vous unir encore plus étroitement à lui, sans parler de M. de Lauzun. Il a peut-être autant d'envie que vous de le faire sortir; vous savez bien tous les gens qui lui ont fait du mal, qui le craignent, et qui sont toujours à lui en dire du mal dès qu'ils voient qu'il a quelque pitié de son état; et plus le roi témoigne de la bonté pour lui, plus ils lui nuisent. Quand il leur pourra dire : Ma cousine en

use d'une manière avec moi que je ne puis rien lui refuser ; ainsi vous traiterez tout cela avec lui, et on ne saura que M. de Lauzun sortira que quand on enverra l'ordre pour le faire sortir : ne serez-vous pas bien aise d'avoir une affaire secrète à ménager avec le roi, que l'on verra éclore tout d'un coup sans qu'on l'ait sue ? Pour moi, je vous avoue que j'en sens du plaisir. » Je consentis qu'elle en parlât au roi, et nous résolûmes que le lendemain, quand il viendroit chez la reine, il me mèneroit dans les petits cabinets, ce qu'il fit, et me dit : « Madame de Montespan m'a appris hier au soir la bonne volonté que vous avez pour le duc du Maine : j'en suis touché comme je dois; je vois que c'est par amitié pour moi que vous le faites ; il n'est qu'un enfant qui ne mérite rien ; j'espère qu'il sera un jour honnête homme, qu'il se rendra digne de l'honneur que vous lui voulez faire ; pour moi, je vous assure qu'en toutes occasions, je vous donnerai des marques de mon amitié. » Madame de Montespan fut ravie que j'eusse fait ce pas, et ne songea plus qu'à m'en faire faire un plus

grand. En ce temps-là je ne croyois que promettre ; elle me flattoit, et je n'avois de plaisir qu'à être avec elle. Quoiqu'elle soit de la plus charmante conversation qui se puisse, cela augmentoit tous les jours par les soins qu'elle prenoit de me plaire et de me dire tout ce qui me faisoit plaisir ; elle me venoit voir plus souvent qu'à l'ordinaire ; nous allions nous promener ensemble ; le roi me parloit beaucoup plus qu'il n'avoit accoutumé, et pas un mot de M. de Lauzun. Je la pressois d'en parler ; elle me répondoit toujours. « Il faut avoir patience.» Le duc du Maine revint; elle alla au devant de lui ; il alla chez le roi, puis elle me l'amena ; comme il avoit bien de l'esprit, on lui dit l'affaire ; on le connoissoit capable de garder un secret : il me fit de grands remercîmens, et me venoit voir avec grand soin.

Monseigneur commença à se mieux porter; on fit une blanque chez lui où madame de Montespan se donna beaucoup de mouvement; il resta quelques bijoux de ceux qu'on avoit portés qui ne furent pas mis, entre autres une petite coupe d'or où il y avoit

quelques diamants qui étoient fort jolis pour mettre sur la toilette. Madame de Montespan s'aperçut que j'en avois envie, elle me l'envoya le soir par M. du Maine. Tous ces soins-là plaisent: quand on a affaire à une personne entêtée, il est bien aisé, par des soins, de la contenter et de la faire donner de plus en plus dans les panneaux qu'on lui tend. La guérison de monseigneur fut attribuée à un remède qu'il prit; son mal étoit venu d'avoir trop mangé de ces petits citrons doux de Portugal; le dévoiement avoit duré tout le voyage de Flandre sans qu'il eût discontinué de vivre à son ordinaire; il est grand mangeur; on n'avoit songé à lui faire aucun remède que quand il fut obligé de rester au lit. Les médecins firent leurs remèdes, et on se servit même de ceux de quelques-uns qui disoient en avoir de spécifiques; et enfin un parent de Mandat, conseiller au parlement, qui avoit fort voyagé, en proposa un qui étoit une manière d'œufs de poisson qu'il avoit apportés de ses voyages; on les mit en poudre dans un bouillon; monseigneur parut le vouloir bien prendre, et les médecins se trou-

vèrent de cet avis; il en fut guéri à la seconde prise, sans qu'il lui en restât qu'un peu de foiblesse, qui est toujours la suite des longues maladies.

Madame de Montespan proposa à Baraille que je fisse une donation de Dombes et du comté d'Eu; il m'en parla et elle ensuite. Je dis que ce seroit par mon testament que je donnerois; que je me portois trop bien pour le faire si tôt, et que c'étoit assez de l'avoir promis une fois sans en dire davantage. Elle dit que le roi le vouloit ainsi. M. Colbert entra dans l'affaire; elle ne disoit que des douceurs : elle n'en usoit pas de même avec Baraille. Elle lui disoit : « On ne se moque point du roi; quand on lui a promis, il faut tenir. » Je lui disois : « Je veux la liberté de M. de Lauzun; je ne sais si on la lui accordera quand j'aurai fait ce qu'on demande. » Toutes ces conversations me donnoient beaucoup d'inquiétude, et me faisoient passer de méchantes nuits. Quand Baraille avoit été la dernière fois à Pignerol, M. de Lauzun lui avoit dit : « S'il ne tient qu'à ma charge pour sortir d'ici, j'en donnerois volontiers ma démis-

dire au roi; je demeurai chez madame de Montespan; Baraille y resta avec nous. Elle me dit, après mille remercîments : « Je ne puis m'empêcher de vous dire que vous allez être la plus heureuse personne du monde, et que vos ennemis ou envieux vont être déconcertés. Vous ne vous êtes pas attiré les uns, vous n'avez jamais fait de mal à personne; pour les autres, on en a toujours : le bonheur et le mérite les attirent toujours; on s'en console. Jugez-en vous-même, qui êtes la cousine-germaine du roi, qui vous a toujours aimée et considérée comme sa sœur; ceci va augmenter l'amitié et la confiance, et vous lier étroitement; il ne songera qu'à vous donner des marques de sa reconnoissance, qu'à vous faire les plaisirs qu'il pourra imaginer; vous serez de tout; il voudra que tout le monde voie la considération qu'il aura pour vous. Il n'y aura personne, que ceux qui espéroient avoir votre bien, qui ne dise que vous venez de faire un tour habile et d'une bonne tête. Pour moi, outre mon intérêt, par celui que je prends à tout ce qui vous touche, je me sens une joie sensible de tout

ceci. » J'écoutois tout cela avec plaisir, et cet encens me montoit fort à la tête, et j'en étois bien remplie. Dès que je fus en ma chambre, je laissai tomber mon miroir qui est une grosse glace de cristal de roche fort épais; je dis à Baraille : « Je meurs de peur que ce ne soit un augure que je me repentirai de ce que je viens de faire. » Il se moqua de moi.

Toute ma vie j'avois eu envie d'avoir une maison auprès de Paris; j'en avois toujours cherché, et à toutes celles que j'avois vues j'y trouvois toujours quelques défauts, quelque jolies qu'elles fussent, soit à la situation ou au bâtiment; je n'en avois trouvé aucune à mon gré. On m'en indiqua une qui étoit à deux lieues de Paris, à un village nommé Choisy, sur le bord de la rivière de Seine; j'y courus en grande hâte : je la trouvai à ma fantaisie, au moins la situation; il n'y avoit point de bâtiment. Je l'achetai quarante mille livres; j'y menai le Nôtre, qui dit d'abord qu'il falloit mettre bas tout ce qu'il y avoit de bois; on me fit le plan d'une maison qui n'avoit qu'un étage. La proposition d'abattre le peu qu'il y avoit de couvert me déplut;

j'aime à me promener à toutes sortes d'heures. Le Nôtre dit au roi que j'avois choisi la plus vilaine situation du monde; que l'on n'y voyoit la rivière que par une lucarne. Quand j'allai à la cour, peu de jours après, très-entêtée de ma maison, le roi me questionna beaucoup, et me fit grand plaisir : après m'avoir bien laissé conter, il me dit ce que le Nôtre lui avoit dit. Je le plantai là, je fis accommoder ma maison à ma mode; je fis abattre un assez joli corps-de-logis pour un particulier, comme étoit M. le président Gontier, qui étoit si mal dans ses affaires que ses créanciers l'obligèrent de vendre cette maison de plaisir. J'employai Gabriel, un fort bon architecte, qui suivit fort bien mes intentions; c'est un grand corps-de-logis, avec deux avances aux deux bouts pour marquer des pavillons tous de pierres de taille sans aucun ornement ni architecture; si j'avois lu les livres qui en traitent, j'aurois fait une belle description; cela auroit été une affectation qui ne me convient pas. Il y a une grande terrasse qui regarde depuis un bout jusqu'à l'autre du jardin. Monsieur

m'a appris que quand il n'y a que cent arpens on ne doit pas y donner le nom de parc ; j'y ai pourtant ce nombre-là, à y compter les cours et les bâtiments. Au dessous de cette terrasse, devant la maison, est un parterre assez petit, borné par la rivière que l'on voit de l'appartement d'en bas. Comme j'ai pris ma maison pour y aller en été, j'ai pris mes mesures pour que l'on vît la rivière dans le temps qu'elle est la plus basse ; de mon lit je la vois et les bateaux qui y passent. A droite et à gauche sont deux petits bois et une grande terrasse qui règne encore d'un bout du jardin à l'autre ; il y a des fontaines autant qu'il en faut, et si j'en voulois davantage j'en aurois. J'y ai fait planter beaucoup d'allées qui viennent fort bien : ce qui est de plus agréable, c'est que de tous les côtés de ma maison on voit la rivière, et de tous les bouts des allées : d'un côté de ma maison on voit jusqu'à l'arc de triomphe, de l'autre Villeneuve-Saint-George, la forêt de Senart, et la plaine de Creteil ; on voit Saint-Maur, Villeneuve-le-Roi, à M. Pelletier le ministre, où est une belle maison que le chancelier du Vair avoit

autrefois fait bâtir. Il y a à ma maison une belle orangerie, un agréable potager avec trois fontaines, et tout ce qu'il faut pour accompagner la beauté d'une maison qui a de la grandeur, quoiqu'elle soit petite. Il y a une assez belle galerie qui n'est pas peinte ; la chapelle est belle, bien peinte par la Fosse, un des meilleurs peintres de ce temps après M. le Brun ; le long temps qu'il auroit fallu employer pour peindre la galerie, et le goût qu'elle eût senti, m'en ont empêchée. La maison est commode ; il y a un cabinet où toutes les conquêtes du roi sont en petit par Vander-Meulen, un des plus habiles peintres de ces manières; le portrait du roi est partout comme le plus bel ornement qui puisse être en lieu du monde, le plus cher et le plus honorable pour moi. Il y a une salle où je mange, où sont tous mes proches, c'est-à-dire le roi mon grand-père, la reine ma grand'mère, le roi Louis XIII mon oncle, la reine Anne d'Autriche sa femme, les reines d'Angleterre et d'Espagne mes tantes, et les rois leurs maris, la duchesse de Savoie ma tante, mes sœurs et leurs maris, la princesse

de Savoie fille aînée, et la duchesse de Parme sa cadette, ma mère, ma belle-mère, et l'infante Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, à qui mon père avoit tant d'obligations, et dont il honoroit tant la mémoire qu'il est bien juste de la placer ici parmi tous mes proches. Les portraits de MM. les princes Henri de Bourbon, Louis-Henri-Jules et Armand, princes de Conti, y sont aussi, et mesdames les princesses Marguerite de Montmorenci, Claire-Clémence de Maillé, Anne palatine de Bavière, et Anne Martinozzi. Si M. le Prince, dernier mort, avoit pu y avoir une place où toutes ses grandes actions eussent pu être représentées, c'eût été une très-belle décoration, qui feroit un très-grand plaisir à une petite-fille de France dont la mère étoit de Bourbon. Chacun de ces portraits a son nom écrit au bas, afin que si quelqu'un avoit une ignorance assez crasse pour ne les pas connoître, il eût recours à la lettre. Pour ma belle-mère, on sait assez qu'elle étoit de la maison de Lorraine. M. de Montpensier y est aussi avec madame sa femme, Catherine-Henriette de Joyeuse, et

moi sur la cheminée qui tiens le portrait de mon père. Les portraits du roi y sont aussi tout jeune. Au petit cabinet où sont les conquêtes du roi, les siéges, les combats, les occasions y sont écrites, afin que l'on sache ce que c'est; on y connoît le roi partout; il est fort bien peint, il est sur la cheminée, à cheval : il n'y a à dire sinon que le cabinet est trop petit. Il y auroit encore bien des actions à y ajouter; je trouvai des places ailleurs pour avoir la joie de voir les grandes actions qu'il a faites, et qu'il continuera de faire pendant ma vie. M. le duc d'Enghien, Louis de Bourbon, et Françoise, légitimée de France, y sont aussi; comme ils y ont été mis les derniers, je ne m'en suis souvenue qu'après les autres. Il y a une salle de billard, où il y a encore des portraits; celui du grand duc mon beau-frère et de ma sœur de Guise avec son mari, le duc de ce nom de la maison de Lorraine; M. le duc du Maine armé, sous une tente, et un bataillon de Suisses, dont il est colonel général, auprès; j'ai voulu qu'il fût peint de cette manière; j'aime cette nation, et je crois que je leur faisois plaisir.

Le comte de Toulouse est sur une coquille, sur la mer, en petit dieu de cet élément. Le grand duc, père de mon beau-frère, la grande duchesse sa mère, et madame de Guise, que M. de Montpensier avoit épousée, et tous ses enfants. Le prince de Joinville, qui mourut en Italie pendant l'exil de M. et madame ses père et mère; il étoit très-bien fait et de grande espérance; il avoit fait la campagne de Piémont, volontaire dans l'armée royale, où il avoit donné beaucoup de marques de son mérite et de sa bravoure : on le rapporta malade à Florence où il mourut. M. de Guise son frère devint l'aîné; il avoit été nourri pour être d'église; il étoit archevêque de Reims; il avoit beaucoup de grands bénéfices. Pour moi, je suis persuadée que c'est ce qui a porté malheur à cette grande maison, qui est présentement finie, que le mauvais usage qu'il a fait du bien d'église, et les cardinaux ses oncles : on pourra même dire que la témérité avec laquelle le Balafré avoit osé attaquer le roi mon grand-père, leur a pu aussi porter malheur; il vaut mieux que d'autres le disent que moi. Les Bourbons sont de bonnes gens; ils ont un

fond de bonté qui leur doit toujours attirer les bénédictions de Dieu. Il y auroit bien des discours à tenir de mon oncle Henri de Lorraine; la conquête de Naples en est un bien extraordinaire; cela est si court, que l'on en parleroit plus long-temps que cela n'a duré, et les écrivains le diront assez. Il y avoit encore un duc de Joyeuse, mon oncle aussi, qui est mort en Italie, et M. le chevalier de Guise, dont j'ai parlé dans ces Mémoires, et madame l'abbesse de Montmartre, et mademoiselle de Guise, dont j'ai aussi fait mention; sa mort me donnera bien occasion d'en parler. Là est aussi le prince de Toscane mon neveu, que l'on m'avoit envoyé lorsqu'il n'avoit que quatre ans, avec son oncle qui n'en avoit que six, qui est à cette heure cardinal de Médicis. Je ne puis parler de mon neveu sans dire à son avantage ce que madame la dauphine a dit plus d'une fois devant moi. Comme elle parloit du désir que madame l'électrice de Bavière sa mère avoit toujours eu qu'elle fût mariée en France, par l'envie qu'elle avoit toujours eue d'y venir, et le regret de n'y être pas venue, depuis sa mort

on lui en parloit moins; enfin on en parla beaucoup, et les affaires ne s'avançoient point; on remettoit d'un jour à l'autre; elle s'en impatienta, et l'empereur fit parler à M. l'électeur pour le prince de Toscane. Un jour elle lui dit : « Le roi de France me traite comme son pis aller; il me marchande. Pour moi, je suis si lasse de ces manières-là, que je vous prie de me marier avec le prince de Toscane; » et sur cela elle ajoutoit qu'elle auroit été fort heureuse; qu'elle souhaitoit fort que sa sœur l'épousât. Ce fut en cette occasion que je lui entendis dire pour la seconde fois : « Elle a eu ce contentement; elle a vu ce mariage fait avant sa mort. » Le récit de cette salle a fait beaucoup de digressions sur les portraits qui y sont. Une grande partie de la maison de Joyeuse y est; le maréchal de ce nom, et sa femme Marie de Batarnai, d'une fort grande maison; l'amiral de Joyeuse, qui étoit son fils aîné, favori d'Henri III, qui lui fit épouser la sœur de la reine Louise, qui étoit de Lorraine, fille de M. de Vaudemont; son père étoit cadet de souverain aussi bien que celui de ma belle-mère. Le roi lui proposant

ce mariage, lui dit : « Je voudrois avoir une sœur à marier ou une fille, je vous la donnerois ; je n'ai rien de plus proche que la sœur de la reine. » Le second fils étoit le comte de Bouchage, depuis duc de Joyeuse, qui épousa la sœur de M. d'Epernon, de laquelle il n'eut que madame de Montpensier ma grand'mère ; elle fut mariée à dix ans. M. le cardinal de Joyeuse son oncle, frère de ceux dont je viens de parler, la maria, à Clery, à M. de Montpensier, qui alla au devant d'elle jusqu'à ce lieu. Elle n'avoit point de mère ; madame de Pordeac, femme de qualité et sa parente, la mena ; celle-ci étoit la mère de la maréchale de Roquelaure. Il y a encore deux fils de M. le maréchal de Joyeuse, dont l'un mourut à la bataille de Coutras de regret que l'amiral l'eût perdue ; il étoit blessé, et il ne voulut pas se laisser panser. La vie de M. le duc de Joyeuse est assez extraordinaire ; il se fit capucin : un gentilhomme de Normandie, nommé Callières, l'a écrite et me l'a dédiée ; elle est fort divertissante ; celle du cardinal l'est aussi. Tous les gens de cette maison ont été aussi illustres par leur vertu que par leur

naissance ; j'en suis fort aise ; je n'aurois pas aimé que ma grand'mère n'eût pas été au dessus du commun ; j'en ai eu du contentement : c'étoit une dame d'une grande vertu et de beaucoup de mérite. J'ai souvent ouï dire que si le roi mon grand-père avoit vécu, elle ne se seroit pas remariée, et qu'il l'en eût empêchée : ma mère n'avoit que trois ans quand mon grand-père mourut, et elle étoit accordée à mon oncle le duc d'Orléans, qui mourut à sept ans. M. de Montpensier étoit déjà malade quand mon oncle mourut ; il fut long-temps en un état qui marquoit qu'il n'iroit pas loin ; son mal étoit à la poitrine ; il avoit reçu un coup de pistolet à la bataille d'Ivri, qui avoit quelque relation aux poumons ; il étoit jeune alors, et aimoit les plaisirs plus que sa santé : il mourut à quarante-deux ans. Après la mort de mon oncle, le roi mon grand-père lui manda qu'il avoit encore un fils, et qu'il succéderoit à son frère, et qu'il seroit son gendre. Quoique l'on ne soit pas fort tendre dans la maison royale, on s'avise quelquefois de donner des consolations qui ne se pratiquent pas entre les particuliers.

J'ai ouï dire à madame la comtesse de Fiesque ma gouvernante, que l'on habilla ma mère en veuve, hors que c'étoit du crêpe blanc, et qu'on l'envoya ainsi au roi mon grand-père et à la reine ma grand'mère, ce qui les fit un peu rire. J'ai ouï dire que M. de Montpensier mon grand-père disoit à M. de Guise : « Monsieur, je vous laisserai ma femme par testament, afin que vous m'en ayez de l'obligation ; quand je ne le ferois point, elle ne laissera pas de vous épouser. » Elle n'avoit que vingt ans. Mon grand-père étoit fort beau et fort bien fait ; il étoit fort débauché ; il avoit toujours des maîtresses ; il n'amenoit guère sa femme à la cour ; il avoit peur que le roi mon grand-père n'en fût amoureux. On dit qu'elle étoit fort belle ; elle demeuroit toujours à Champigny ou à Gation avec M. le cardinal. Sans tout ce qui m'est venu dans l'esprit de dire sur les portraits, on se seroit fort ennuyé à Choisy, et on en auroit trouvé le séjour fort long. M. le maréchal de Bouillon, qui avoit épousé la cousine-germaine de M. de Montpensier, qui étoit de Nassau, et fille d'Isabelle de Bourbon, ab-

besse de Jouars, laquelle se fit huguenote, et épousa le prince Maurice. Les portraits de M. de Turenne et du cardinal de Bouillon s'y trouvent aussi. Il paroît, par le détail où je suis entrée sur Choisy, que j'aime cette maison comme mon ouvrage; je l'ai toute faite; on m'en parloit souvent, et madame de Montespan me disoit quand j'étois chez elle : « Le roi ne songera dorénavant qu'à vous surprendre par tous les agréments dont il se pourra imaginer; il vous fera mille présents de tout ce qu'il y aura de plus joli; il vous fera peindre Choisy; il n'est pas encore achevé; vous trouverez à tous les voyages que vous ferez quelque nouveauté, une chambre peinte, une fontaine, une chambre meublée, des statues; il en fera son plaisir comme de Versailles. » Ces contes finirent là.

J'oubliois de dire que le jour que j'eus signé la donation, il ne me parla qu'à la passade; il me dit seulement : « Je crois que vous êtes contente et moi aussi; » et à souper il me faisoit des mines et causoit avec moi; cela avoit très-bon air. Le lendemain, il vint chez madame de Montespan comme j'y étois. Il me

dit : « Je suis ravi que l'affaire soit achevée ; vous ne vous en repentirez pas, et je ne songerai qu'à vous donner des marques de ma reconnaissance ; cette affaire nous unira plus que jamais, et fera une amitié entre nous que rien ne sauroit rompre. Quand mon frère et M. le Prince sauront ce fait, ils n'en seront pas contents ; ne les craignez point ; je vous maintiendrai bien contre eux. » Enfin il me dit tout ce qui peut se dire de tendre, d'engageant et de reconnoissant. J'étois ravie, et me croyois au dessus de tout. Cette semaine, on me retint à faire *medianoch* chez madame de Montespan, ce qui fut fort remarqué ; et la comtesse de Fiesque me dit, quelque temps après, que l'on disoit que j'avois donné tout mon bien à M. du Maine. Je dis fort que non. Ensuite Monsieur me le dit, et que, pour lui, il m'avoit toujours aimée sans intérêt ; qu'il continueroit, et qu'il souhaitoit que cela me pût profiter, et que l'on tînt tout ce que l'on me promettoit, et que j'eusse plus d'agrément que je n'en avois eu par le passé. Je parlois souvent à madame de Montespan pour M. de Lauzun ; elle me

témoignoit beaucoup d'empressement pour sa liberté. Un jour elle me dit : « Il ne vous faut point flatter, le roi ne consentira jamais que vous épousiez M. de Lauzun comme vous voulez faire, ni qu'on l'appelle M. de Montpensier; il le fera duc, et si vous voulez vous marier, il ne fera pas semblant de le savoir; il grondera ceux qui le lui diront; ce sera tout de même. » Je lui répondis : « Quoi! madame, il vivra avec moi comme mon mari? Il ne le sera pas publiquement? Que pourra-t-on dire et croire? » Elle me répliqua : « On n'en sauroit jamais rien croire que de bon; votre conscience ne vous reprochera rien; le respect que l'on a pour le roi, et la considération que l'on a pour vous, feront qu'on n'en dira rien, et, croyez-moi, vous serez plus heureuse mille fois. M. de Lauzun vous en aimera mieux; les mystères donnent du goût; nous irons souvent nous promener. » Elle faisoit des projets de nouveaux plaisirs, et ne songeoit qu'à m'amuser; il lui étoit aisé; j'ai beaucoup d'inclination pour elle, qui est fort aimable; c'est une race de beaucoup d'esprit, et d'esprit fort agréable que les Mortemart;

madame de Thianges en a beaucoup aussi, et M. le maréchal de Vivonne. Madame de Montausier disoit qu'il avoit un attrait pour la maison royale, et que, quand il étoit quelque part, nous ne le pouvions pas quitter.

Je m'impatientois quelquefois de la longueur du temps que l'on mettoit à faire sortir M. de Lauzun; je n'en parlois pas au roi; il me sembloit cependant que ce que j'avois fait étoit une sollicitation continuelle, et que toutes les fois qu'il voyoit M. du Maine, sa présence le devoit faire souvenir de ce qu'il avoit à faire. Madame la dauphine devint grosse; ce fut une grande joie; comme elle étoit fort délicate, elle demeuroit souvent à sa chambre, et même y gardoit le lit; le roi lui rendoit beaucoup de soins. C'est en ce temps-là qu'il commençoit à aller chez madame de Maintenon, qui avoit un appartement au dessus de la chambre du roi; auparavant le mariage de M. le dauphin, elle logeoit chez madame de Tours, et peu de jours avant qu'elle allât au devant de madame la dauphine, elle avoit eu un appartement en haut, où logeoit madame d'Elbeuf; le roi n'y avoit pas été. J'avois ou-

blié de nommer le duc de Verneuil, qui étoit fils naturel du roi mon grand-père, dans la salle du billard de Choisy, et madame sa femme, qui étoit fille du chancelier Seguier: c'étoit un fort bon homme, qui avoit été jusqu'à soixante ans d'église, et qui s'étoit avisé de se marier; elle est fort bonne femme aussi, qui a été toujours de mes amies; elle étoit veuve du duc de Sully.

Un jour que je ne songeois à rien, madame de Montespan envoya, comme j'étois à table, me demander si je voulois aller me promener, qu'il faisoit beau: je lui mandai que non. Elle envoya me prier de passer par sa chambre ayant à me parler; je lui mandai que j'y passerois. Le roi demanda ce que c'étoit; je lui dis. Il me dit: « Allez-y puisqu'elle a à vous parler. » Le cœur me battit, et je jugeai bien que cela regardoit M. de Lauzun. Lorsque j'y allai, j'envoyai dire à Baraille, qui étoit à Saint-Germain, d'y venir. En entrant, madame de Montespan me dit: « Vous n'avez guère hâte de venir, et j'en avois beaucoup que vous vinssiez: le roi m'a dit de vous dire qu'il feroit sortir M. de Lauzun de Pignerol

pour aller à Bourbon. » Je répondis : « Quoi ! il ne reviendra pas droit ici après tout ce que j'ai fait ? » Elle me dit : « Je n'en sais pas assez, il vous laisse le choix de ce qu'il vous plaira pour le garder, il veut que cela ait un air de prison. » Je pleurai, et elle me disoit : « Vous êtes bien difficile à contenter ; quand vous avez, vous voulez encore avoir. » Baraille vint ; nous nous allâmes promener au Val, qui est un jardin au bout du parc de Saint-Germain. Quand nous fûmes là, elle me dit : « Le roi m'a dit de vous dire qu'il ne veut pas que vous songiez jamais à épouser M. de Lauzun. » Sur cela, je me mis à pleurer, et dire que je n'avois fait les donations qu'à cette condition, et que toutes les propositions avoient roulé sur cela. Madame de Montespan me dit : « Je ne vous ai jamais rien promis. » Elle avoit son compte, ainsi elle souffrit sans rien dire tout ce qu'il me plut de dire. Baraille étoit fort embarrassé ; il ne disoit mot, et plaignoit l'état où j'étois. Ils m'exhortèrent fort à me consoler, que c'étoit un parti que je devois avoir pris dès la première rupture. Je trouvai que madame de Montespan auroit

dû ne me pas flatter là-dessus, comme elle avoit fait, et qu'il auroit mieux valu me dire des duretés que de m'amuser à une affaire que je souhaitois et qui étoit impossible. Comme on va à ses intérêts plutôt qu'à ceux des autres, on se ménage et on ne les ménage point. Cette promenade fut fort longue, et quoiqu'elle n'aime guère à marcher longtemps, elle me tint toujours compagnie sans se plaindre. Le roi vint souper; je le remerciai très-humblement de m'avoir accordé la liberté de M. de Lauzun; que la grâce ne seroit pas entière tant qu'il n'auroit pas l'honneur de le voir et d'être auprès de lui, ce qu'il souhaitoit par dessus tout; sa liberté ne lui étoit rien sans cela; que j'étois si attendrie de ses bontés pour moi et pour M. de Lauzun, que je craignois de pleurer devant tout le monde; que je ne pouvois lui dire tout ce que je sentois dans mon cœur. Je crois que le soir madame de Montespan lui parla pour envoyer promptement les ordres. M. de Louvois envoya chercher dès le matin Baraille, pour lui dire que le roi lui avoit ordonné de mander à Saint-Mars de mener M. de Lau-

zun à Bourbon, où il avoit besoin d'aller pour sa santé; qu'il pouvoit y aller s'il vouloit; que le roi le trouvoit bon, et lui fit quelques honnêtetés; il lui dit qu'il ne se vantoit pas d'y avoir contribué. Baraille lui demanda s'il ne prendroit pas congé du roi? M. de Louvois lui dit que oui, et qu'il se présentât dans la galerie quand le roi iroit à la messe. Baraille vint m'éveiller pour me dire ce que M. de Louvois lui avoit dit, et qu'il vaudroit autant que M. de Lauzun ne sortît pas que d'être accompagné de Saint-Mars; qu'ils ont tous les jours des démêlés, et que cela feroit de nouvelles affaires. Je me levai et m'en allai chez madame de Montespan, pour lui dire que ce fût Saint-Rut qui le gardât avec des gardes du corps et quelque exempt de ce corps-là. Madame de Montespan envoya je ne sais qui, parler au roi, qui répondit que ce ne pouvoit pas être des gardes du corps ni un officier qui le garderoit; que les mousquetaires l'avoient mené, qu'il falloit que c'en fût des deux compagnies; que je choisirois celui des officiers qui me seroit le plus agréable. Je dis à Madame de Montespan: « Voyons. » Ba-

raille dit : « Tout est bon. » M. de Noailles vint chez madame de Montespan ; il nomma Maupertuis, dont je fus fort contente : on l'alla dire au roi ; il dit, quand il passa pour aller à la messe : « J'ai changé d'ordre, ce sera Maupertuis. » Tout le monde fut étonné de voir Baraille parler au roi, et faire comme un homme qui prend congé. A mon retour de la messe, je dis à Maupertuis : « Je vous souhaite un bon voyage. » Il me répondit : « Je ne sais ce que c'est. — Je ne vous en dirai pas davantage, lui répliquai-je ; je suis ravie que ce soit vous ; je vous prie de lui bien faire mes compliments. » M. de Louvois renvoya quérir Baraille, et lui dit : « Comme M. de Lauzun a eu quelques démêlés avec Saint-Mars, pendant sa prison, le roi a jugé plus à propos d'envoyer M. de Maupertuis et des mousquetaires pour le garder ; et comme le voyage est long, et que la saison des eaux avance, Maupertuis, avec quatre mousquetaires partiront en poste, et trouveront les autres, au retour, à Lyon. Ils étoient douze et un maréchal de logis nommé Rouillas. Baraille fut fort content ; il partit incessam-

ment. M. de Lauzun eut une grande joie quand il arriva. M. Fouquet étoit mort l'hiver d'auparavant; il l'avoit vu; et il s'étoit raccommodé; madame Fouquet n'étoit pas contente de lui; il en avoit fait force contes, et depuis, même pendant qu'il étoit à Bourbon. Il ne se sépara pas bien d'avec Saint-Mars et sa femme, ni avec d'Erville, gouverneur de Pignerol, qui est un fort bon homme, et qui avoit toujours eu beaucoup d'honnêtetés pour lui en toutes occasions. Je lui conseillai fort de ne voir personne à Bourbon, de témoigner qu'il ne songeoit qu'à voir le roi, et que tout, hors cela, lui étoit indifférent : il écrivit des merveilles, et ne fit pas de même.

Madame de Nogent avoit fait un voyage à Pignerol il y avoit un an; elle avoit été à Turin voir madame de Savoie; elle l'avoit fort priée, par l'ancienne amitié qu'elle avoit eue pour son frère, de vouloir travailler pour sa liberté; elle s'étoit donné là des airs fort ridicules qui m'avoient déplu; quoique je n'aie pas tout su, je crois qu'elle m'avoit fort reniée. Elle avoit fait une tracasserie, que la

Mothe m'avoit découverte ; elle étoit enragée contre elle d'une affaire qu'elle lui avoit voulu faire, dont le détail seroit trop long et peu favorable pour madame de Nogent et M. de Lauzun. La Mothe m'avoit écrit une lettre de quatre feuilles de papier ; elle me disoit qu'elle ne pouvoit pas être toujours la victime de madame de Nogent, et savoit que je ne parlois pas bien avantageusement d'elle, qui ne m'avoit jamais rien fait, et qui ne souhaitoit rien tant que l'honneur de mes bonnes grâces, et de se justifier auprès de moi. Il y avoit dans le paquet une lettre de madame de Nogent, où elle me vouloit faire passer pour une sotte dans une lettre à un de ses parents, qui avoit donné sa lettre à la Mothe. Un prêtre m'apporta ce paquet à Choisy de la part des carmélites, et s'en alla. Quand madame de Nogent fut revenue de Pignerol, je lui montrai, et, depuis ce temps-là, je la vis moins. Je ne la menai plus à Eu avec moi ; elle vit bien que cette lettre, ajoutée à sa conduite, me découvroit des vérités qui étoient désavantageuses pour elle. Je ne lui mandai rien du voyage de M. de Lauzun à Bourbon. M. de

Louvois l'envoya quérir et lui dit, à ce que j'ai su : « Votre frère sort pour aller à Bourbon, il faut que vous l'alliez quérir à Lyon pour l'y mener, et que vous fassiez tout comme si vous aviez eu part à l'affaire, quoique Mademoiselle et Baraille aient tout fait sans votre participation. » Quand elle me vint voir pour me dire adieu, elle me dit : « Quelque mauvais traitement que l'on me fasse, je ferai mon devoir. » Je lui recommandai fort de dire à M. de Lauzun de ne voir personne. M. de Nevers, qui étoit chez lui avec M. de Vivonne, qui étoient de ses anciens amis, lui envoyèrent faire un compliment, et qu'ils l'iroient voir. Il les pria de n'y point venir. Madame la maréchale d'Humières y alla, qui n'étoit pas son amie particulière; il ne sortit pas de chez elle, et me mandoit toujours qu'il ne voyoit personne. Quand elle revint, elle me vint voir à Choisy, où j'étois; elle dîna avec moi, y resta toute la journée, et ne parla que de tout ce qu'elle avoit fait à Bourbon, de la compagnie qui y étoit; elle n'osa nommer M. de Lauzun; elle parla fort de madame de Nogent; qu'elles dînoient les unes chez les

autres avec leur compagnie. A tout cela, je ne lui disois rien, et elle s'en alla sans que je lui fisse aucune question. Elle ne garda pas le même silence, à son égard, chez M. de Louvois; elle lui conta, à dîner, que M. de Lauzun étoit dans la plus grande santé du monde; qu'il n'avoit pas pris les eaux; qu'il disoit que sa poitrine étoit plus malade que son bras; que l'on savoit qu'il n'avoit fait le malade que pour sortir de Pignerol; qu'il étoit gai, et tenoit des discours qui faisoient connoître qu'il espéroit de rentrer dans sa charge, et de venir servir son quartier. On peut juger si ces discours me plaisoient. M. de Luxembourg étoit sorti de la Bastille, et étoit dans une de ses terres. Il arriva une fort plaisante histoire. M. de Belzunce, beau-frère de madame de Nogent, qui avoit été la voir, passa à Choisy à son retour; je lui demandai s'il avoit bien des lettres pour Paris; il me nomma les gens pour qui il en avoit, entre autres la maréchale d'Humières. Je lui dis : « Donnez-la-moi, je la lui enverrai. » Il crut ne me la devoir pas refuser, et que M. de Lauzun n'y trouveroit point à dire. Quand il fut parti, je

l'ouvris; je trouvai une lettre pleine de tendresse; il lui parloit d'un livre qu'elle lui avoit donné; qu'il le baisoit mille fois le jour, parce qu'il ne la voyoit plus; c'étoit la seule consolation qu'il espéroit d'elle et de ses soins. Je brûlai cette lettre; et il me fit pitié de croire qu'elle pût lui être utile.

La veille de la Saint-Jean, je m'en allois monter en carrosse pour aller à Versailles; monseigneur arriva, qui venoit de la chasse, et qui mouroit de faim; heureusement il restoit encore quelques officiers. Après avoir mangé, il me dit: « Si vous voulez me mener avec vous; je n'ai pas mon carrosse, et je suis fort las. » Je me trouvai fort heureuse d'avoir cet honneur-là; M. le prince de Conti étoit avec lui et M. de Vendôme; je ne me souviens plus des autres. Quelqu'un lui proposa de s'en aller par eau, au feu de la Saint-Jean, à l'hôtel-de-ville. Je frondai fort cette proposition, croyant que le roi ne l'auroit pas agréable; je lui dis qu'il n'étoit pas assez bien habillé pour se montrer au public, qu'il n'avoit que quatre ou cinq gardes, que cela n'auroit pas de dignité. Il goûta ce que je lui dis,

et vint avec moi; M. le prince de Conti, M. de Vendôme, et quelques autres s'en allèrent par eau, et le reste se mit dans le carrosse de mes écuyers.

Arrivée à Versailles, je m'en allai droit chez madame de Montespan, qui me dit : « Vous serez bien étonnée de la nouvelle du jour, on a mandé M. de Luxembourg pour servir son quartier; quand je l'ai su, j'ai dit tout ce que je devois dire. Qui auroit cru, après tout ce qui est arrivé, que le roi eût voulu qu'il se mît auprès de sa personne ? » Elle m'avoit dit souvent, pendant qu'il étoit en prison : « Voici une affaire heureuse pour M. de Lauzun, cela le fera rentrer dans sa charge. » Je fus fort affligée, j'avois toujours compté là-dessus, et il y comptoit beaucoup aussi. J'envoyai quérir Baraille toute la nuit; le matin, j'envoyai chercher M. Colbert, à qui je dis tout ce que peut dire une personne qui croit que l'on doit tout faire pour elle, et pour qui on ne fait rien. M. Colbert me dit : « On n'a point du tout parlé de la charge, on n'a pas cru que M. de Lauzun parût y songer. » Comme la saison de Bourbon fut pas-

sée, il fallut qu'il allât en quelque lieu pour y pouvoir retourner l'autre; on l'envoya dans la citadelle de Châlons-sur-Saône; on me donna le choix de deux ou trois lieux. Comme celui-là étoit plus près et plus beau que les autres, je le choisis; il en fut fâché quand je le lui mandai. Je lui mandai aussi ce qu'avoit dit la maréchale d'Humières, et qu'on trouvoit ridicule qu'il l'eût vue souvent. Il dit qu'il n'en étoit rien, et qu'on se l'étoit imaginé. Quand madame de Nogent revint de Châlons, elle le désavoua. Je l'ai fort peu vue depuis ce temps. Quand il sut le retour de M. de Luxembourg, il fut au désespoir. Il se conduisoit aussi mal à Châlons qu'il avoit fait à Bourbon; il envoyoit prier tout le monde de l'aller voir, et tout ce qui se passoit et revenoit à Paris, hommes et femmes. Madame la comtesse de Camilly, qui étoit une bonne femme, une joueuse, dont l'esprit et le jugement ne sont pas exquis, ne me parloit que de lui; qu'elle lui écrivoit; qu'elle en avoit reçu des lettres; j'entendois tout cela avec bien de la peine. La saison de Forges vint, j'y allai; je vins prendre mes eaux à Eu. Dès

qu'elles furent achevées, je m'en retournai, occupée seulement à travailler à mettre M. de Lauzun en liberté tout-à-fait.

Lorsque je passai à Paris pour aller à Choisy, j'appris que mademoiselle de Blois, qu'on avoit menée à Bourbon, y étoit malade à l'extrémité, et que madame de Montespan y étoit allée en relais, et y avoit mené M. Fagon, en qui elle avoit grande confiance : je ne sais même s'il n'y étoit pas allé avec la princesse; elle étoit fort délicate; elle mourut; elle étoit la plus jolie du monde; elle avoit beaucoup d'esprit et de la beauté. M. de Lauzun fit sa cour à madame de Montespan. J'allai à Fontainebleau, où j'arrivai le même jour qu'elle; elle me parla fort de M. de Lauzun, quoiqu'elle fût affligée. Elle me dit que le roi avoit eu fort agréables les soins qu'il avoit eus de mademoiselle de Blois et d'elle. On parla en ce temps-là d'un voyage que le roi alloit faire en Allemagne : M. Colbert me vint proposer de suivre la reine, je ne le voulus pas; on me dit qu'il y avoit beaucoup de petite-vérole par les chemins, et je crains fort ce mal. Il vint un courrier de la

part de Maupertuis, et M. de Lauzun m'en envoya un pour savoir où il iroit au sortir de Bourbon: on lui marqua Nevers, qu'il ne vouloit pas; il alla à Amboise. Le roi partit, et je retournai à Choisy. Je croyois à mon arrivée trouver Baraille que j'avois vu à mon départ de Fontainebleau; comme c'est un garçon d'une grande piété et très-détaché du monde, et qu'il disoit souvent que, quand M. de Lauzun seroit sorti, il se retireroit, je crus qu'il s'en étoit allé; je fus dans une douleur terrible tout le lendemain; je sus qu'il avoit suivi le roi à son voyage. Avant de partir de Fontainebleau, madame de Montespan m'avoit fort pressée de déclarer la donation que j'avois faite, le temps d'y faire cette formalité alloit expirer; je ne voulois consentir à rien que M. de Lauzun ne fût venu; je m'étois mis en colère contre elle, et nous étions séparées bien d'ensemble. Le roi permit que je donnasse du bien à M. de Lauzun; d'abord il fut dit de lui donner Châtellerault et quelques autres de mes terres du voisinage: il n'en voulut pas; il aima mieux le duché de St.-Fargeau, qui étoit lors affermé vingt-deux

mille livres ; la ville et baronnie de Tiers en Auvergne, qui est une des plus belles terres de la province de la valeur de huit mille livres, et dix mille livres de rente par an sur les gabelles du Languedoc : au lieu d'être content, il se plaignit que je lui avois donné si peu, qu'il avoit eu peine à l'accepter.

Le roi sut à Vitry que Strasbourg étoit rendu, et que M. de Louvois y avoit fait entrer les troupes. Je ne dirai rien de ce voyage, on en sait les particularités; il n'avoit plus rien à faire, puisque Strasbourg étoit sous l'obéissance du roi. Baraille me vint trouver ; il alla voir madame de Montespan, qui l'entretint plus qu'elle n'avoit fait à Fontainebleau, où j'avois remercié le roi de la bonté qu'il avoit de trouver bon que je donnasse quarante mille livres de rente à M. de Lauzun. Dans la conversation qu'il eut avec elle, elle lui dit que M. de Lauzun n'étoit pas content, et qu'il falloit faire ce que l'on pourroit pour me faire donner jusqu'à cent mille livres. Baraille lui dit qu'il ne croyoit pas que je le fisse, et qu'il ne m'en resteroit guère; que les gens qui ont été en faveur, à qui rien ne

manque, croient qu'il n'y a qu'à donner. Baraille ne me dit cela qu'après le retour de la cour que madame de Montespan lui en avoit fortement parlé à Vitry. Pendant le voyage de la cour, je demeurai à Choisy : le roi m'écrivit qu'il me prioit de vouloir déclarer ce que j'avois fait pour le duc du Maine, avec un si grand empressement et des manières si tendres, que je ne pus m'en défendre, et m'ordonnoit d'aller au devant de lui à Villers-Cotterets qui est une maison du duc de Valois. Cette nouvelle se divulgua, et fut mise dans les gazettes. Les uns admirèrent ce que j'avois fait, les autres le blâmèrent : les amis de madame de Montespan, et les gens de la cour qui étoient à Paris m'en vinrent faire compliment; M. d'Etampes et M. le duc de Noailles furent des premiers. J'allai à Villers-Cotterets; le roi me reçut à merveille, et me dit que Monsieur, à qui il avoit dit l'affaire, devant que de la dire à tout le monde, l'avoit fort bien prise, et qu'il lui avoit dit que tout ce qui seroit agréable au roi et que l'on feroit pour lui plaire lui feroit toujours plaisir. Il me tint le même discours, et qu'il m'avoit

toujours aimée sans intérêt. Madame de Maintenon me dit que le roi lui avoit dit (il y avoit long-temps que je ne lui avois pas fait l'honneur de lui parler, elle n'avoit osé commencer) qu'elle me supplioit de croire que cela lui feroit un tel attachement à mon service, que j'aurois tout sujet de croire qu'elle n'auroit jamais d'autre application que de me servir, et reconnoître en tout ce qui dépendroit d'elle les obligations que M. du Maine m'avoit; qu'elle l'avoit nourri; qu'elle n'aimoit rien mieux que lui; que présentement elle osoit dire qu'elle m'aimoit davantage, et que c'étoit aimer ce qui me devoit être uni comme mon enfant. Elle me tint tant de discours honnêtes, reconnoissants et tendres, qu'ils passoient mon attente. Le roi me dit: « Je m'en vais déclarer un fils et une fille que j'ai; on dit que ce sont deux jolis enfants, entre autres le garçon; ce sont deux créatures attachées à vous, et que l'on élevera à reconnoître les obligations qu'ils vous ont; ils vous divertiront; vous aimez les enfants, et eux et moi nous ne devons songer qu'à rendre votre vie agréable.» On vint le lendemain coucher

à Dammartin, d'où madame de Montespan partit de bon matin pour aller voir M. le comte de Toulouse et mademoiselle de Blois; elle me dit le soir que j'en serois contente. On les mena à Saint-Germain; le roi me dit à dîner qu'ils étoient venus, et que je les trouverois jolis: j'y allai à la sortie de table, j'en fus fort satisfaite. Le comte étoit beau comme les anges, un peu farouche; il n'étoit pas accoutumé à voir le monde; il vouloit être toujours sur les bras de son valet de chambre, et lui disoit: « Picard, ne m'abandonnez point. » On les mena chez la reine, qui les trouva fort jolis, et dit: « Madame de Richelieu disoit qu'elle répondoit de ce qui se passeroit, voilà les fruits de cette caution, l'on trouvera cela fort plaisant. » La reine disoit souvent de ces plaisanteries; si elle avoit été aussi à la mode que madame la dauphine le fut d'abord, on en auroit fait plus de cas, et on lui auroit trouvé de l'esprit.

Je reçus des lettres de M. de Lauzun, qui étoit à Amboise, qui pressoit fort pour revenir. Il disoit que l'air où il étoit le tuoit, qu'il ne savoit pas pourquoi on l'avoit choisi,

et qu'il s'y ennuyoit, qu'il ne voyoit personne, et que si Dieu ne l'assistoit, il seroit pis qu'à Pignerol. J'en parlois souvent à madame de Montespan et à M. Colbert, qui me disoient : « Il faut avoir patience. » On savoit tout ce qu'il faisoit, on trouvoit sa conduite ridicule ; la marquise d'Alluye étoit reléguée là ; son mari en étoit gouverneur ; il ne bougeoit de chez eux, et cependant il m'écrivoit qu'il ne la voyoit point, et qu'elle lui étoit insupportable. Force gens de Paris, qui ont des maisons dans ce pays-là, et qui étoient allés pour les vacances, avoient toujours vu M. de Lauzun chez eux ; il s'y donnoit des airs galants avec les femmes, et tout ce qui pouvoit le tourner en ridicule, il ne manquoit pas de le faire. Le roi consentit qu'il revînt, et qu'il le vît une fois seulement ; qu'il demeurât à Paris et partout où il voudroit, hors à la cour. C'étoit une grâce, et moi qui craignois qu'il n'eût pas une bonne conduite, j'aimois mieux qu'il ne revînt pas. Madame de Montespan disoit : « Il faut à la cour toujours prendre, tout y vient l'un après l'autre. » Baraille l'alla encore quérir, avec

dessein de lui bien dire tout ce qu'il avoit à faire pour ne manquer à rien ; toute la cour me vint voir pour m'en faire compliment. M. de la Feuillade me parla d'une manière bien sincère et de bonne foi. Il me dit : « Tout le monde se vient réjouir avec vous du retour de M. de Lauzun, et pour moi je crains que son état n'empire, s'il ne le sait ménager ; s'il fait bien, après avoir vu le roi, il ne vous verra pas, il s'en ira à Saint-Fargeau, jusqu'à ce qu'il plaise au roi qu'il revienne tout-à-fait auprès de lui : il ne doit avoir de véritable joie qu'en ce temps-là : il est à craindre que le roi ne lui ait pas tout-à-fait pardonné ; si vous êtes de mon avis, tout ira mieux pour vous ; si vous ne l'êtes pas, tant pis. » Je lui dis : « J'en suis ; je vais lui écrire tout à l'heure. » Je lui envoyai un courrier. Il me manda que, quand on étoit en liberté après une longue prison, on étoit bien aise d'en jouir, et que de s'en aller dans une campagne sans compagnie, c'est à quoi il ne pouvoit se résoudre. Sa réponse ne me plut p[illegible] il ne vint pas si vite qu'il auroit dû ; je croyois qu'il viendroit en poste ou en relais : il dit que sa santé étoit

si affoiblie depuis sa prison, qu'il n'étoit plus fait comme les autres. Baraille vint devant, et dit qu'il arriveroit le lendemain, et si le roi le trouvoit bon, il iroit descendre chez M. de Noailles; on l'approuva. Baraille me dit qu'il iroit loger chez Rollinde à Paris, jusqu'à ce qu'il eût pris ses mesures. Le roi devoit aller dîner à Versailles le jour qu'il arriva. Madame de Montespan me dit que le roi lui avoit dit de me dire que, si je n'y voulois point aller, je pouvois demeurer, et même voir M. de Lauzun avant qu'il eût vu le roi, que je serois peut-être bien aise de l'entretenir. Sur quoi je me récriai qu'il faudroit que je fusse folle d'en user ainsi, et que l'on se moqueroit bien de moi et avec juste raison. Nous allâmes dîner à Versailles; le roi fut de fort bonne humeur; l'on joua des bijoux, des hardes au trou-madame; j'en gagnai; on demeura fort tard, et on ne revint qu'aux flambeaux. Lorsque j'arrivai chez madame de Montespan, où M. de Lauzun vint après avoir vu le roi, il avoit un vieux justaucorps à brevet qui lui servoit avant sa prison, (on les change tous les ans) trop

court, et quasi tout déchiré, une vilaine perruque. Il se jeta à mes pieds, me remercia fort; il fit cela de bonne grâce, puis madame de Montespan nous mena dans son cabinet: « Vous serez bien aise de parler ensemble. » Elle s'en alla, et je la suivis. M. de Noailles dit: « Il faut aller chez monseigneur et madame la dauphine, Monsieur et Madame. » Je demeurai encore un moment chez madame de Montespan, d'où j'allai à ma chambre; il y vint à neuf heures trois quarts; il me dit que l'on ne pouvoit pas avoir été mieux reçu qu'il l'avoit été de tout ce qu'il venoit de me nommer; que c'étoit à moi qu'il en avoit l'obligation; qu'il ne lui pouvoit jamais arriver de bien que par moi, de qui il tenoit tout; il me tint des propos bien gracieux: il avoit raison d'en user ainsi. Je ne disois mot, j'étois étonnée; Baraille étoit en tiers; on me vint dire que la viande étoit portée; je m'en allai. Madame la dauphine et Madame vinrent à moi, et me dirent qu'elles avoient fort regardé M. de Lauzun; qu'elles le trouvoient parfaitement bien fait; qu'il plaisoit, et mille douceurs qui étoient

des flatteries pour lui; que ce qu'il leur avoit dit étoit d'un tour agréable et d'un air distingué. Je leur dis qu'il étoit fort changé; qu'il avoit eu tant de maux, sans celui de sa prison, que l'on changeroit à moins, et qu'il étoit si étonné que l'on ne devoit pas prendre garde à ce qu'il disoit, et qu'elles lui rendoient justice de dire du bien de lui. Il m'avoit paru être charmé de la manière dont elles lui avoient fait l'honneur de le traiter. Le roi n'en dit pas un mot; Monsieur m'en parla fort obligeamment et tout le monde. Je m'informai le matin s'il étoit parti bientôt après être sorti de ma chambre; l'on me dit que non, et qu'il avoit été chez M. de Louvois, où il avoit demeuré depuis dix heures et demie jusqu'à minuit; qu'il avoit été ensuite chez M. Colbert. Je trouvai madame de Maintenon le lendemain chez la reine, à qui je demandai si elle avoit trouvé M. de Lauzun bien changé. Elle me dit : « Il ne m'a pas fait l'honneur de me venir voir. » Je lui dis : « C'est que le roi étoit chez vous. » Elle me dit : « Il auroit pu y venir; quand il a été sorti, il est allé chez M. de Louvois; il est plus

habile de chercher ces gens-là que moi. » Elle ne parut pas contente de lui, ce qui me fâcha. Je le dis à madame de Montespan, qui me dit : « Laissez-le faire, il sait bien ce qu'il fait, et j'ai grande peur qu'il ne fasse pas toujours ce que vous lui direz ; ainsi mettez-vous l'esprit en repos. » Je lui demandai ce que le roi en avoit dit, et s'il en étoit content. « Il me le paroît assez, et il ne le trouve pas changé en rien de ses manières flatteuses ; il s'est jeté dix fois à ses pieds, enfin il le trouve de même. » Je lui dis que j'étois étonnée de ce qu'il avoit été si long-temps chez M. de Louvois. « Quoi ! en êtes-vous encore là, me dit-elle, de vous étonner de pareille circonstance ? En ce temps-ci il ne se faut étonner de rien. » A deux jours de là elle me dit : « On s'étonne que vous n'alliez point à Paris, vous y pourrez aller sans qu'on le trouve à dire ; cela seroit trop affecté de n'y pas aller. »

Je demeurai encore à Saint-Germain quatre jours après l'arrivée de M. de Lauzun : je m'en allai à Choisy sans lui rien mander ; il y vint le lendemain au matin avec

Baraille et la Hillière. Il commença sa conversation par me dire : « J'ai été étonné de voir la reine toute pleine de rubans de couleur à sa tête. — Vous trouvez donc étrange que j'en aie, moi qui suis plus vieille? » Il ne dit rien ; je lui appris que la qualité faisoit que l'on en portoit plus long-temps que les autres; que je n'en prenois qu'à la campagne et en robe de chambre. Je connus que l'esprit de critique qu'il avoit avant sa prison n'étoit pas changé. Il faisoit très-beau, nous nous promenâmes fort ; il étoit de très-belle humeur. Sur les cinq heures il dit : « M. Colbert, que je n'ai pas encore vu, m'a donné un rendez-vous à sept heures; il ne le faut pas manquer.» Je le grondai de ne l'avoir pas vu plus tôt, et d'avoir été trois heures avec M. de Louvois. Il me dit : « Je n'y ai été qu'un quart-d'heure ; et comme il n'est pas de mes amis, j'ai plus de mesures à garder avec lui. » Je lui reprochai de n'avoir pas été chez madame de Maintenon, et ce qu'elle m'avoit dit. » Je n'ai osé y aller si tard. A son départ, il dit : « Je suis au désespoir de m'en aller ; je suis enchanté de Choisy ; j'aurai

l'honneur de vous voir ce soir : je reviendrai ici à huit heures. » Baraille vint me faire ses excuses de ce qu'il n'étoit pas revenu, qu'il s'étoit trouvé si las, lui qui étoit désaccoutumé de marcher, qu'il n'en pouvoit plus, qu'il s'alloit coucher. Je dis à Baraille : « Est-ce de bonne foi? » Il me dit : « Je le crois. » Je le laissai chez Rollinde : le lendemain matin il vint au Luxembourg ; il y avoit beaucoup de monde ; je ne lui parlai quasi point. Il me dit seulement : « Je m'en vais chez M. le Prince qui est ici, que je n'ai pas encore vu, et je viendrai tantôt, avant que vous partiez, pour vous rendre compte de la visite que je fis hier à M. Colbert. » Après qu'il fut sorti, madame de Langlée et madame de Valentinois, ses bonnes amies, vinrent. Je leur dis : « Vous avez été bien aises de revoir M. de Lauzun.» Elles dirent que je le pouvois croire, et que depuis qu'il étoit arrivé il avoit dîné et soupé chez elles. Madame de Langlée dit : « Hier au soir il vint chez moi, et se jeta dans une chaise, et disoit : Je me meurs ; si Mademoiselle demeuroit ici, et qu'elle me fît promener tous

les jours autant que j'ai fait aujourd'hui, je mourrois; il ne se pouvoit remuer; j'avois soupé, on lui porta une compote, il fallut le faire manger avec une fourchette, il ne pouvoit pas lever les bras. » Ce discours et cette visite, après ce qu'il m'avoit mandé, me surprirent un peu, je vous l'avoue; ensuite elle dit: « Nous devons aller souper chez madame de Louvois ce soir ou demain; je prends soin de l'apprivoiser: il me paroît bien sauvage.— C'est une grande charité, lui dis-je; je crois que vous n'aurez pas grande peine. » Sur cela je changeai mon dessein d'aller à Saint-Germain; après la messe, je dis: « J'ai un peu de vapeurs; je ne m'en irai que demain après dîner. » Il vint; je lui dis que je m'étois trouvée mal, et que je demeurerois ici.—Vous ne ferez pas bien; il y a deux jours que vous en êtes partie; que dira-t-on qui vous arrête ici?—On dira ce que l'on voudra, j'en ai assez fait pour ne me pas contraindre, et pour contraindre les autres. Je vois bien qu'en ce monde on se moque des gens qui font du bien, et qu'on s'ennuie avec eux; cependant il n'importe. Il fut embarrassé; puis

je lui demandai : « Comment vous portez-vous? Hier au soir vous fûtes vous coucher sitôt que vous fûtes sorti de chez M. Colbert, à ce que Baraille me vint dire de votre part?—Assurément j'étois dans mon lit à neuf heures. — Vous vous levâtes donc pour aller chez madame de Langlée? Vous y étiez à dix. — Quel conte! dites-lui de n'en pas faire. — C'est elle et madame de Valentinois qui sont venues ici, qui m'ont conté la lassitude où vous étiez, et la joie que vous aviez que je m'en allois aujourd'hui. » Il fut fort embarrassé, et je repris la conversation : « Vous avez été chez M. Colbert, en avez-vous été fatigué? Vous lui avez de l'obligation.—Cette plaisanterie durera-t-elle long-temps, dit-il? — Tant qu'il me plaira, je suis en droit de dire tout ce que je voudrai, et vous en obligation de l'écouter. » La comtesse de Fiesque étoit chez moi : il l'appela; on changea de propos. Il me demanda à voir mes pierreries, je les lui montrai; on s'amusa, et il me parut qu'il avoit beaucoup d'impatience de s'en aller; souvent il disoit qu'il n'étoit plus propre pour la cour, qu'il ne se pouvoit tenir debout ni

marcher. Il ne se souvenoit plus que Baraille et moi savions qu'il n'avoit jamais eu mal au bras; il se le prenoit et disoit : « Que je sens de douleurs! » Je m'en allai le lendemain à Saint-Germain, à son grand contentement; lorsque j'arrivai, madame de Montespan me demanda de ses nouvelles; je lui contai tout. Elle me dit qu'il ne nous donne pas de ses façons, elles ne seroient plus de mise, après avoir eu le temps de faire réflexion sur ce qui s'est passé. Madame de Nogent venoit peu chez moi au prix de ce qu'elle avoit accoutumé; elle étoit fort fâchée de ce que je n'étois plus contente d'elle, et de ce que je l'avois exclue d'avoir part au bien que j'avois fait à M. de Lauzun. Le contrat portoit que ce bien n'iroit qu'à ses frères, et que les filles n'en auroient rien. J'appris que dans les voyages qu'elle avoit faits depuis Lyon jusqu'à Châlons, il la grondoit tous les jours avec des manières outrageantes devant ceux qui la regardoient. Ce fut au dernier voyage de Bourbon que les mousquetaires le quittèrent; il alla tout seul à Amboise. Il avoit eu beaucoup de démêlés avec Maupertuis, qui avoit souffert

ses mauvaises humeurs avec beaucoup de patience ; je le remerciai quand il arriva de n'en avoir rien dit au roi. Je venois quelquefois à Paris, où je demeurois peu : M. de Lauzun venoit tous les jours chez moi un moment le matin, et jouoit le soir ; il me pressoit toujours fort de parler au roi pour son retour auprès de sa personne, et quand je retournois j'en faisois de grandes instances à M. Colbert. Madame de Montespan me disoit : « Puisque M. Colbert s'en mêle, il est bien plus propre à parler au roi que moi ; ce n'est pas que je veuille m'excuser de le faire, je n'ai rien tant à cœur que de vous plaire. » M. Colbert me disoit toujours : « Laissez-moi faire, je prendrai mon temps ; dites bien à M. de Lauzun de se bien gouverner. » Il m'avoit conté les sujets qu'il avoit de se plaindre de M. Fouquet, dont il disoit pis que pendre, et de sa femme et de sa fille, pour me faire croire qu'il étoit mal avec elles. Pélisson et le maréchal de Créqui surent comme il en parloit ; ils dirent à Baraille : « Il le faut accommoder avec madame Fouquet ; Mademoiselle l'aura-t-elle agréable ? » Il me le dit ; M. de

Lauzun me dit aussi que le maréchal lui en avoit parlé; je trouvai cela fort à propos, et j'entendois avec peine qu'il insultât la mémoire d'un malheureux, qui étoit beau-père de M. de Charost, qui avoit toujours été son ami, et qui en avoit usé à merveille pour lui pendant sa disgrâce. Madame Fouquet est petite-fille d'un surintendant de mon père nommé Villemareuil, de la famille des Castille, gens que je considérois. Il se raccommoda, et me dit : « J'ai été chez madame Fouquet : vous l'avez voulu, voilà qui est fait. » Il se plaignoit toujours de ses maux, qu'il se mouroit; il se portoit pourtant à merveille. La semaine sainte arriva; j'allai de Saint-Germain à Paris; madame de Montespan y vint aussi; je devois m'en retourner le mardi, et elle aussi. M. de Lauzun vint comme je sortois de la messe, et me dit : « Je viens de chez madame de Montespan; elle s'en retournera avec vous aujourd'hui, elle va dîner ici. » Elle arriva un moment après; elle dit : « Il faut aller à ténèbres aux Minimes de Chaillot, et on se promènera s'il fait beau. » J'en convins; elle se tourna vers M. de Lauzun :

« Vous y viendrez. » Elle étoit de fort belle humeur, et M. de Lauzun aussi. Nous fîmes notre voyage; on trouva ténèbres commencées : tout à coup il prit des vapeurs à madame de Montespan ; elle sortit pour aller au jardin ; les Minimes dirent qu'elle n'y pouvoit pas entrer sans moi, et M. de Lauzun me vint quérir. Nous nous y promenâmes bien deux heures par un froid enragé ; madame de Montespan disoit toujours que l'on arriveroit de trop bonne heure à Saint-Germain ; M. de Lauzun se plaignoit qu'il en mouroit ; la conversation roula sur beaucoup d'articles ; il se mit en colère, et dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde que je me fusse mêlée de ses affaires ; que s'il étoit sorti sans moi, comme il étoit sur le point de faire, il auroit conservé sa charge, et qu'il sortoit comme un misérable. Madame de Montespan lui dit : « Que voulez-vous dire ; et quelle humeur vous prend? Vous ne seriez jamais sorti sans Mademoiselle, et on n'auroit jamais songé à vous sans elle. » Elle se fâcha contre lui et moi aussi. Tout d'un coup elle se mit à rire, et se tourna de mon côté, et dit :

« Quand les gens ont été long-temps en prison, ils croient ce qu'ils ont rêvé : il faut pardonner à M. de Lauzun ses rêveries ; d'ici à quelque temps il reviendra dans son bon sens, s'il veut suivre son humeur que je connois, et que vous ne connoissez pas. Si vous l'aviez connu, vous n'auriez pas fait tout ce que vous avez fait ; ainsi il ne lui faut pas pardonner. » M. Colbert, qui étoit chargé de travailler à ses affaires, c'est-à-dire, de voir avec Baraille ce qui lui falloit pour le prix de sa charge, les arrérages de ses appointements, et celle de gentilhomme au Bec-de-Corbin de la pension de neuf mille livres, l'avoit envoyé quérir, et il étoit à Saint-Germain : il fut fort effrayé quand je l'envoyai chercher à mon arrivée pour lui dire tout ce qui s'étoit passé. J'oubliois ce que madame de Montespan lui avoit dit : « Sans Mademoiselle, qui s'en est mêlée, seriez-vous payé de tout ce que je viens de dire, qui monte à des sommes immenses ? Le roi le fait à sa considération : on n'a pas coutume d'en user ainsi après les grandes disgrâces. » On ne peut exprimer l'étonnement où étoit Baraille ; il avoit beau-

coup d'empressement que ses affaires fussent finies: son dessein étoit de se retirer, et de dire à M. de Lauzun : « Je ne suis plus utile à votre service, j'ai fait tout ce que j'ai pu, j'ai exécuté les ordres de Mademoiselle, je ne me veux plus mêler de rien; j'aurai l'honneur de vous voir de temps en temps. » Je combattois toujours ce dessein; je voulois qu'il demeurât auprès de M. de Lauzun : je ne pouvois l'y faire résoudre. Il m'avoit promis qu'il demeureroit toujours auprès du Luxembourg où il logeoit, et qu'il viendroit quand je l'enverrois avertir, et à Choisy quand je le lui commanderois. M. de Lauzun m'avoit dit quelquefois sur mes affaires : « Il me semble que vous devriez tenir un conseil toutes les semaines, et me faire l'honneur de m'y appeler; Baraille y seroit, au moins on saura comme nous sommes ensemble. » Je lui disois : « Vous êtes un plaisant homme d'affaires; il est vrai que j'ai assez de confiance en vous pour les dire : il seroit ridicule d'en user d'une autre manière que celle que j'ai eue jusqu'ici. » Il fut tout le soir à lamenter, et à tâcher que je ne prisse pas garde à tout ce

que M. de Lauzun avoit dit. On me vint dire que le souper du roi étoit arrivé. Le lendemain, il vint à ma chambre, avant que le service se fit le jeudi saint, pour me dire que M. Colbert avoit achevé toutes les affaires de M. de Lauzun, qu'il en portoit toutes les expéditions, il y en avoit pour neuf cent quatre-vingt mille livres; il m'en a l'obligation, il en sera parlé dans la suite, on me l'a assez reproché. Je revins le vendredi à Paris pour y faire mes pâques : je vis Baraille le soir, qui me dit qu'il ne savoit si M. de Lauzun viendroit, qu'il étoit aux Pères de la Doctrine chrétienne fort enrhumé. Il vint un moment après, et ne se souvenoit plus de tout ce qu'il avoit fait le mercredi mal à propos; il ne parla que de son rhume et de faire ses pâques; il dit à Rollinde de demander permission au curé de Saint-Germain qu'il les pût faire chez ces Pères où il étoit : il parla fort de Dieu, et paroissoit dans une fort grande dévotion, et fit sa visite courte. Le lendemain, j'allai le matin et l'après-dîner à ma paroisse; au retour, je le trouvai avec Baraille ; il s'étoit fort promené dans le jardin ;

il me parut fort en méchante humeur, et Baraille fort triste. Je lui dis : « Voilà vos affaires finies, vous aurez bien de l'argent. » Il se mit à jurer qu'il n'en avoit que faire, qu'il jeteroit volontiers toutes ses assignations dans la rivière ; qu'il aimeroit mille fois mieux sa charge ; que dans un traité qu'il avoit commencé du temps de M. Fouquet on lui promettoit de la lui rendre, et que l'on recommençoit tout de nouveau lorsque Baraille arriva pour le faire sortir ; qu'il ne douta point qu'après avoir tant donné je n'eusse obtenu sa charge, et qu'il avoit tant dit à Baraille quand il alla à Pignerol : « Point de liberté sans cela. » Je lui dis : « Vous n'avez point de mémoire, ou vous m'avez caché ce traité ; vous m'avez souvent dit que pendant votre prison vous n'aviez nul commerce, et que vous ne saviez pas pourquoi on ne s'étoit pas plus donné de soin pour sauver votre charge ; lorsque vous sortîtes du quartier la dernière fois, vous disiez que vous en étiez las, que vous aviez les jambes tout écorchées d'être toujours à cheval après une calèche. » Il se mit à jurer, et à dire qu'il n'y avoit que

des coquins qui tinssent de tels discours. Je lui dis : « Je suis donc une coquine, c'est à moi que vous l'avez dit. » Il s'emporta fort, je ne savois contre qui c'étoit, ni ce qu'il avoit. Il n'y avoit que Rollinde, Baraille et moi : cela dura long-temps. » Quand il ne parla plus, je lui dis : « Vous devez être las d'avoir tant parlé et si mal à propos; il faut que j'aie bien de la bonté pour vous, et que vous soyez bien persuadé, comme vous avez lieu de l'être, de l'attachement de Baraille et de Rollinde pour faire une telle vie. » Il se radoucit sur l'attachement qu'il avoit pour le roi; sa tendresse et son amitié pour lui le troubloient toutes les fois qu'il songeoit qu'il en étoit éloigné. Je lui dis que ce n'étoit pas le moyen de s'en rapprocher que de paroître toujours emporté comme par le passé; je lui fis une correction fort douce et fort bonne, dont il avoit un fort grand besoin, et qu'il reçut fort bien. Je m'en retournai à Saint-Germain le jour de Pâques sur les six heures. Je reçus un paquet de Rollinde où étoit un paquet de Baraille; il me mandoit que la lettre qu'il m'envoyoit m'en diroit plus qu'il ne m'en

pouvoit dire ; que Baraille étoit parti ; qu'on ne savoit où il étoit allé ; qu'il étoit au désespoir ; que M. de Lauzun l'étoit allé chercher. Je lus sa lettre ; il me demandoit pardon s'il s'étoit retiré sans prendre congé de moi ; qu'il croyoit que je n'en serois pas surprise ; qu'il m'avoit toujours dit que dès qu'il ne seroit plus utile à M. de Lauzun, il se retireroit ; qu'il étoit temps de songer à son salut ; qu'il ne s'étoit que trop occupé aux affaires du monde ; qu'il prieroit Dieu sans cesse de me faire aussi grande dans le ciel que je l'étois sur la terre, et que je me voulusse aider des talents qu'il m'avoit donnés pour le servir, pour le connoître, et pour songer plus à l'autre monde qu'à celui-ci. La plus belle lettre du monde et la plus touchante, dont je ne puis me souvenir sans pleurer ; il me ramenoit tout le temps passé, où j'avois eu plus d'application à songer à mon salut ; il me prioit de m'en ressouvenir, de remercier Dieu des chagrins qu'il m'avoit donnés, de lui demander qu'il m'en fasse faire un bon usage. Que ne me désiroit-il point ! La grande habitude que j'avois à lui

me dit que le roi l'enverroit quérir dès que l'on sauroit où il étoit, et que je faisois bien de m'en aller pour en être mieux informée. Je partis dès que j'eus dîné; et à mon arrivée, je pleurai fort avec Rollinde. La Hillière vint, qui me dit qu'il avoit laissé M. de Lauzun, le soir, à Notre-Dame-des-Vertus, où il avoit trouvé Baraille, qui avoit été fort surpris quand il les avoit vu entrer; que M. de Lauzun avoit fort pleuré et Baraille aussi; qu'il ne témoignoit pas vouloir revenir; que M. de Lauzun y étoit demeuré à coucher, et qu'il espéroit de le ramener; que, pour lui, il ne l'espéroit pas. Dans ce temps-là, M. de Lauzun arriva, qui nous conta que, le soir, il croyoit l'avoir gagné; qu'il avoit couché dans sa chambre; que, le matin, il s'étoit levé comme il dormoit; qu'il étoit sorti, et que personne n'avoit su dire où il étoit allé. J'ai su que M. de Lauzun, lorsqu'il partit, avoit laissé dans le lit de Baraille un sac de mille pistoles, et que le sac fut rapporté chez M. de Lauzun avant qu'il arrivât chez lui; celui-ci paroissoit fort affligé. Nous lamentâmes tous deux; je restai un jour à Paris; je

m'en retournai à Saint-Germain. Le roi alla à Saint-Cloud, où il resta huit jours; j'allai un jour trois ou quatre heures à Paris; M. de Lauzun vint chez moi, madame la marquise de Lévi y vint. Il me dit : « Ah! la fâcheuse femme, laissez-la là, afin qu'elle s'en aille. » Je lui dis : « Je lui vais parler, après cela elle s'en ira. » Je vis sa belle-fille qui s'approcha de lui, et qui le traita comme une personne qui le connoissoit. Je demandai à madame de Lévi : « Vous connoissez M. de Lauzun depuis Bourbon ? » Elle dit : « Oui, et nous le voyons chez madame Fouquet. » Elles s'en allèrent. Il me dit : « J'ai trouvé cette créature chez madame Fouquet; elle me parle comme si je la connoissois. » Le beau temps venu, j'allai à Choisy, même j'y fis quelque séjour pour m'y baigner. Un jour, madame de Lévi me dit : « M. de Lauzun a grande peur, quand il me trouve ici, que je ne vous conte tout ce qu'il fait. » Je lui dis : « Contez-le moi, je n'en dirai rien. » Lorsqu'il est arrivé ici, il a fait semblant d'être brouillé avec mademoiselle Fouquet; pour la mère, elle étoit fort en colère contre lui; il avoit dit

que M. d'Autun étoit amoureux d'elle ; comme il me l'avoit dit, cela ne me paroissoit pas nouveau. Elle me dit mille biens de madame Fouquet, et que ce n'étoit pas une personne à donner occasion de mal parler d'elle ; qu'elle étoit d'une solide vertu ; que sa fille n'étoit pas de même ; elle étoit au désespoir de ce qu'il ne bougeoit de chez elle; que c'étoit M. le maréchal de Créqui qui l'y avoit mené ; qu'elle ne le vouloit point; qu'il y alloit les après-dînées, les soirs se promener avec elle ; que, lorsqu'il entroit chez mademoiselle Fouquet, il jetoit ses gants et son chapeau, et demandoit du chocolat, du thé, du café ; et, quoi que la mère pût dire, il y venoit tous les jours, lorsqu'il revenoit de Choisy. Quand il alloit à la promenade, il disoit : « J'ai mandé à Choisy que je suis malade; » que sa belle-fille lui contoit tout cela, et elle me disoit : « Comment M. Rollinde ne sait pas tout cela? Il s'en retourne, les soirs, chez lui à pied. » (Madame Fouquet logeoit au quartier Saint-Honoré ; quand il l'auroit su, il ne l'auroit pas dit). Elle m'ajouta : « Il meurt de peur que vous ne le sachiez. » Je lui dis un jour

qu'il disoit avoir été malade: « Ne fûtes-vous pas hier prendre l'air auprès d'Auteuil avec mademoiselle Fouquet? » Il étoit vrai qu'il y avoit été; il fut dans un grand embarras. Un jour, qu'il n'étoit pas venu à Choisy, et qu'il avoit été malade, et m'avoit envoyé faire des excuses, ceux de mes gens qui avoient été à Paris me dirent qu'ils l'avoient vu tourner du côté de madame de La Fayette, et qu'après, ils passèrent devant la maison de cette dame, et y avoient vu le carrosse de M. de Lauzun et celui de madame de Montespan. J'envoyai à Versailles, et je priai madame de Montespan de me mander quel mystère c'étoit; que j'avois appris que M. de Lauzun l'avoit été voir chez madame de La Fayette. Le lendemain, M. de Lauzun vint à Choisy comme je dînois; il y vint avec la comtesse de Fiesque. Il me dit: « Je fus hier toute la journée au lit; je ne sortis point. » Je lui répondis: « Il faut se réjouir de votre guérison; » et, tout de suite, « madame de Montespan fut hier à Paris; deux de mes gens la virent chez madame de La Fayette; j'ai envoyé un page savoir de ses nouvelles. » Cela lui fit faire une mine. Dès

que j'eus dîné, je montai en carrosse pour aller à vêpres aux Camaldules; c'étoit le jour de ma naissance, le 29 de mai. Il me suivit, puis il s'en alla à une maison d'un homme d'affaires de sa connoissance, et demanda si on ne vouloit rien mander à Paris. Je lui dis que non; à mon retour, je le trouvai qui revenoit; il dit qu'il n'y avoit personne, et revint à Choisy. Je reçus une lettre de madame de Montespan, qui me manda qu'elle avoit la migraine; qu'elle ne pouvoit écrire. Dès qu'il eût vu le page, qui n'avoit point de lettre, il s'en alla; j'y renvoyai encore. Elle me manda que c'étoit un long détail, qui ne se pouvoit écrire; qu'elle espéroit que j'irois bientôt à Versailles. Je jouois quand le page arriva; j'allai lire la lettre dans mon cabinet. Comme je revins: « Oseroit-on, dit-il, demander s'il n'y a rien de nouveau? ». Je lui dis que non. Il fut assez embarrassé tout ce jour-là. La marquise d'Alluye vint, qui joua avec moi; au jeu, elle parla fort d'Amboise, de tout ce qui lui faisoit des divertissements, qu'il avoit des promenades. Et elle disoit: « C'est beaucoup pour un homme de la cour; croiroit-on

que M. de Lauzun ne s'ennuyât pas dans une petite ville ? » Je disois : « Il me mandoit bien tout cela, nous parlions souvent de vous. » Elle recommençoit : « Vous souvenez-vous de madame Tiquet, que j'avois oubliée ? Elle étoit fort jolie ; nous en avions encore quelques autres ; M. de Lauzun s'ajustoit, il faisoit des merveilles, nous donnoit des collations, perdoit des discrétions, faisoit venir des bijoux de Blois ; cela n'avoit-il pas bon air ? » Quand j'eus quitté le jeu (elle étoit venue avec madame de la Force), elles s'en allèrent. Lorsqu'elles sortirent, je leur dis : « Dans votre route, allez conter la scène d'aujourd'hui à mademoiselle Fouquet ; vous ne mentez jamais. » Le lendemain, il revint ; dès le matin, j'allai à Versailles ; il faisoit le miclos, et avoit un air de bonne humeur, afin de me prier, à mon départ, de parler à M. Colbert. J'allai à Paris par eau, et je dînai dans le bateau ; il fit mille singeries ; le bateau étoit fort joli, peint, doré, et meublé de damas cramoisi avec des franges d'or : le roi me l'avoit donné ; il avoit été fait au Havre ; M. de Seignelay m'en avoit fort fait sa cour.

J'arrivai à Versailles; j'allai chez madame de Montespan, qui me dit que M. de Lauzun souhaitoit commander l'armée en Italie, et qu'il seroit fort utile, pour le service du roi, dans ce pays-là : il étoit fort des amis de madame de Savoie; elle n'étoit pas encore déclarée ouvertement; elle en vouloit aux Espagnols; elle avoit pourtant ménagé le mariage de son fils avec l'infante de Portugal, plus pour demeurer la maîtresse en Savoie que pour son avantage. Bien des gens aimeroient mieux être ducs de Savoie que rois de Portugal. Le petit homme fut de cet avis, et n'y voulut pas aller; l'ambassadeur venu à Turin pour l'y mener s'en retourna, et il reprocha à sa mère les raisons pour lesquelles elle se vouloit défaire de lui, qui n'étoient ni tendres ni respectueuses. Ainsi elle faisoit d'une pierre deux coups; elle se procuroit des troupes du roi, et se défendoit des Espagnols qu'elle avoit désobligés, et se donnoit la protection du roi; et comme elle avoit fort connu M. de Lauzun, elle croyoit qu'il reviendroit en faveur, et qu'elle en auroit une grande

protection. Elle en écrivoit fort pressamment à madame de La Fayette, et même avoit écrit à madame de Montespan, qui ne voulut pas recevoir la lettre. Elle dit : « Quand vous aurez demandé permission à Mademoiselle, qu'elle l'aura bien voulu, et qu'elle s'en mêlera, vous ne pouvez jamais rien faire à la cour que par elle; n'attendez jamais rien du roi par d'autres voies; lorsqu'elle me commandera de parler, je le ferai avec plaisir; autrement, je n'agirai point; et pour madame de Savoie, je ne veux avoir aucun commerce avec elle; je ne me mêle de rien. » Mes grandes vapeurs me prirent; on me délassa; je le chassai et ne lui parlai plus; je lui demandai s'il vous en avoit parlé; il me dit que non, et qu'il ne vous en parleroit point; qu'il me supplioit d'en faire de même. Je lui dis : « Si Mademoiselle m'en parle, je ne lui puis rien céler; si elle ne m'en parle pas, je ne dirai mot. » Madame de Montespan, avant cela, quand elle alloit et revenoit de Paris, où elle ne couchoit pas en ce temps-là, disoit toujours : « On ne voit jamais M. de Lau-

zun ; » et lui se plaignoit que je ne l'en avertissois point ; il est pourtant vrai que je n'oubliois point de le lui faire savoir.

Je trouvai, le lendemain que j'arrivai à Versailles, M. Colbert comme j'allois à la messe. Je lui dis : « M. de Lauzun sera-t-il toujours là? » Il me répondit : « Il ne se conduit pas bien ; le roi n'est pas content ; il ne se conduit pas bien aussi à votre égard, et c'est ce qui déplaît au roi. » Arrivée à Paris, où je retournai quelques jours après, je ne faisois qu'aller et venir, quoique les séjours de Versailles fussent plus longs que ceux de Paris. Je lui dis ce que M. Colbert m'avoit dit ; il se fâcha, et fit tout ce qu'il put pour me fâcher ; que l'on n'avoit guère d'égard pour moi, après tout ce que j'avois fait. Il n'eut pas contentement ; je lui dis : « Le jour que vous fûtes si malade à Paris, que vous n'aviez pas bougé du lit, vous fûtes chez madame de La Fayette chercher madame de Montespan, que vous importunâtes fort ; elle avoit la migraine. — Il est vrai que je l'avois oublié ; je me levai le soir, et je passai par hasard devant le logis de madame de La Fayette ;

je vis le carrosse de madame de Montespan et j'y entrai. — Ne lui parlâtes-vous de rien ? lui dis-je. — Non, me répondit-il; elle se trouvoit mal. —Vous donna-t-elle la réponse qu'elle avoit faite à la lettre de madame de Savoie ? — Quelle lettre? — Ah! vous en faites le fin. — Eh bien, quand elle me voudroit pour commander ses troupes, auroit-elle tort, et ne seroit-ce pas un avantage pour moi ? — Et comment cela se feroit-il, qu'un homme qui ne voit point le roi aille commander une de ses armées ? — Ne devriez-vous pas faire tout ce que vous pourriez pour cela ? » Je lui répondis : « Votre Madame royale a tant de crédit et est une si grande dame, qu'il ne faut pas qu'une petite demoiselle comme moi se mêle de rien. — Où est son nom? C'est donc sur cela que vous me disiez que vous ne croyiez pas une princesse plus heureuse dans l'Europe que votre Madame royale (il en discouroit tant, qu'il en fatiguoit les oreilles à force d'en parler), honorée et estimée de toute l'Europe, pour laquelle le roi a tant de considération qu'il ne lui refuse rien. » Je lui dis : « Vous vous moquez des gens. — On se moque

d'elle; et quand on la veut faire agir, on n'a qu'à donner de l'argent au comte de Mazin, et pour peu elle fait ce que l'on veut; il y a peu d'argent en ce pays-là. » Feu Madame royale, qui s'appeloit justement ainsi, avoit fait tant de libéralités, que les états de Savoie ne s'en remettront pas de long-temps. Je ne voyois pas qu'il eût raison de me dire cela. Quand je sus son dessein, et que je lui reprochois sa conduite, il me disoit: « Vous n'avez pas le crédit que vous devriez avoir pour faire pour moi ce que je puis espérer du roi; elle achevera ce que vous avez commencé, et que vous laissez imparfait; vous lui en devriez être obligée, si vous me considérez autant que vous dites. » Je lui répondis brusquement: « J'ai fait et voulu faire pour vous plus que personne ne sauroit jamais faire; si, par votre mauvaise conduite, vous avez tout gâté, prenez-vous-en à vous-même; et très-volontiers, je ne me mêlerai jamais de vos affaires. » Nous nous séparâmes ainsi. Le lendemain il revint doux, un air et un discours flatteurs; et c'étoit de deux jours l'un des accès. Pour son procédé, il me paroissoit fort in-

téressé, ce que je ne croyois pas, ni personne de ceux qui le connoissoient avant sa prison; il paroissoit jeter tout par les fenêtres, et en bien des occasions, il en usoit ainsi. Ses manières cachées et extraordinaires faisoient qu'il ne se montroit que dans ses beaux jours, et que l'on ne connoissoit que ses beaux moments; il connoissoit son humeur, et la savoit cacher; sa prison, au lieu de l'avoir corrigé, l'avoit si fort fait abandonner à lui-même, qu'il n'en étoit plus le maître.

Un jour il chanta pouille à Rollinde, au coin de son feu, devant Montaigu, la Hillière et le chevalier de Lauzun, de ce qu'il ne m'avoit pas empêchée d'acheter Choisy et d'y faire de la dépense, et qu'il auroit trouvé cet argent, qu'il auroit bien su se le faire donner. Ces messieurs furent tous étourdis. Rollinde lui dit : « Vous m'avez donné à Mademoiselle comme un honnête homme, et j'aurois été un fripon si j'avois eu d'autres égards que de la servir à sa mode, et de m'être voulu ingérer de lui donner des avis qui s'opposassent à sa satisfaction. » Ensuite il lui demanda : « Où est l'argent de la chaîne de

perles que madame de Nogent m'a dit qu'elle avoit vendue quarante mille écus? — Vous pouvez, lui dit-il, le demander à Mademoiselle, elle fait ce qui lui plaît de son argent.» Il me demanda, le jour qu'il vit mes pierreries, s'il n'avoit pas vu autrefois une chaîne de perles. Je lui dis qu'oui, que je l'avois vendue pour bâtir Choisy. Il me dit, un jour qu'il étoit à ma promenade : «Voilà un bâtiment bien inutile, il ne falloit qu'une petite maison à venir manger une fricassée de poulets, et point pour y coucher ; tous ces bâtiments coûtent des sommes immenses, à quoi cela est-il bon?» Quelqu'un lui dit que cela n'étoit pas trop beau pour moi ; il se mit à jurer qu'il étoit bien aisé à ceux à qui cela ne coûtoit rien d'en parler. Je lui dis que je n'avois rien fait que par les avis de M. Colbert. Il dit : «Vous le paiera-t-il? Pour moi, j'ai sujet de le trouver à dire ; vous auriez mieux employé cet argent de me le donner.» Je lui répondis doucement : «Je vous en ai assez donné, et fait donner, pour que vous soyez content, et j'en ai aussi donné pour racheter votre mauvaise conduite.» Il alloit jouer partout un fort gros

jeu ; quand il perdoit, il étoit au désespoir, il venoit chez moi, et grondoit. Un jour je faisois mettre mes pierreries en œuvre, on avoit besoin de deux diamants pareils; Rollinde dit : « On les pourrait trouver dans ceux que Baraille et lui gardoient à M. de Lauzun. » Je ne les voulois point ; Baraille m'en pressa, je les pris; ils ne valoient pas plus de deux cents livres pièce. Quand il revint, je dis à Rollinde : « Je lui veux donner quatre diamants pour lui servir de boutons de manches, ils seront fort beaux de mille pistoles les quatre. Rollinde lui en porta à choisir ; il en prit, les mit à ses manchettes, et les montra à des dames qui jouoient avec moi. Le lendemain, il dit : « Tout le monde les a trouvés vilains, et qu'ils ne valoient pas ce prix-là. » Rollinde lui dit : « Il vaut mieux, monsieur, que vous preniez les mille pistoles, et vous en choisirez à votre fantaisie. » M. de Lauzun lui dit : « J'en ai trouvé de beaux, il faudroit encore deux cents pistoles. » Je ne voulus pas les donner ; il prit les mille pistoles, et huit jours après on parloit, au jeu, de pierreries; il dit à madame de Palaiseau, qui étoit auprès de lui : « J'ai vendu

les diamants que Mademoiselle m'avoit donnés pour vivre; je n'avois pas le sou.» On n'a jamais entendu de pareils discours: c'étoient tous les jours des farces dont tout le monde se moquoit. Il alloit dans un carrosse de louage, il n'en vouloit pas avoir qu'il ne fût duc, et qu'il ne pût mettre le manteau ducal à ses armes. Il est vrai qu'on m'avoit promis qu'il le seroit; ses manières n'avançoient pas ses affaires, l'on se moquoit de lui. J'ai su que madame Fouquet lui avoit défendu d'aller chez elle, et qu'il lui fit dire qu'il épouseroit sa fille dès qu'il seroit duc; que jusque là il ne vouloit pas se marier. Madame Fouquet ne donna pas dans ce panneau; elle vouloit mettre sa fille en religion; elle ne vouloit pas aller en celle où sa mère vouloit; elle alla à l'Abbaye-aux-Bois, où il y avoit toutes sortes de gens: c'étoit une vieille madame de Launoy, qui avoit bonne opinion de tout le monde; M. de Lauzun n'en bougeoit.

Le temps des eaux vint; je parlai de mon voyage de Forges. J'allai un jour pour dîner à Choisy: le duc du Maine y vint avec moi; M. de Lauzun y vint l'après-dînée; il avoit

été à la chasse avec monseigneur à Vincennes; il alloit souvent lui faire sa cour à ces voyages-là. Monseigneur le traitoit fort bien : il avoit dîné ce jour-là avec lui. M. de Lauzun me témoigna la douleur qu'il avoit que le roi lui eût défendu d'aller à Eu; qu'il auroit été ravi d'y venir. J'écrivis à madame de Montespan, qui me manda que cela étoit faux, et que le roi trouveroit bon qu'il me suivît, et qu'il me fît sa cour partout où je serois. Je lui montrai la lettre : ce qui le fâcha beaucoup, quoiqu'il voulût paroître bien aise; il étoit au désespoir de n'avoir point d'équipage, comme si à Paris on ne trouvoit pas en un moment tout ce qu'on avoit affaire. Je partis; il me dit fort qu'il me suivroit le plus tôt qu'il pourroit; il fut trois semaines sans venir. Pendant ce temps-là, il écrivoit tous les jours pour marquer son impatience : c'étoient de mauvaises excuses. Il alla à la noce de M. Blainville, fils de M. de Colbert, qui épousa mademoiselle de Tonnay-Charente, une héritière de la maison de Rochechouart; la noce se fit à Sceaux : madame de Montespan y étoit; elle m'écrivit qu'elle avoit été

fort étonnée d'y trouver M. de Lauzun : il se faisoit fête chez M. de Colbert, et y étoit venu sans être prié ; qu'elle lui avoit dit qu'il étoit là fort hors d'œuvre, et s'il n'avoit pas honte de n'être pas à Eu ; et qu'il avoit répondu qu'on ne trouvoit aucune sorte de voiture pour aller à Eu ; que cette réponse lui avoit paru extraordinaire. Je lui mandai qu'il avoit dit tant de fois que l'on ne manquoit de rien quand on vouloit et que l'on avoit de l'argent ; on lui disoit qu'il trouvoit toujours des expédients à tout ; que cette fois-là étoit pour lui comme le chien du bateleur pour le roi d'Espagne, boiteux quand il faut sauter. Elle me répondit que la comparaison étoit fort juste, et qu'il étoit fort désagréable pour des gens qui obligent, après tant de grâces reçues, de parler ainsi d'eux ; que l'ingratitude lui étoit insupportable. Après trois semaines, il vint accompagné de M. l'évêque de Dax ; il trouva le château beau, qu'il avoit un air de grandeur, et il est vrai que je l'avois fort bien fait accommoder. Le lendemain, j'allai me promener à la chasse à la terrasse ; puis il galopa ; il se perdit dans la plaine, et ne

revint qu'à neuf heures du soir, que j'étois prête à me retirer. Je prenois des eaux; je me levois matin pour les prendre; tout le monde me venoit faire la cour à cette heure; lui ne venoit qu'à onze heures, lorsque j'allois à la messe, puis il alloit dîner et se reposer après, et souvent il montoit à cheval, et ne revenoit qu'à l'heure que j'ai dite. En dix-sept jours qu'il fut à Eu, on le vit très-peu. Il alla un jour à la ville, on m'a dit que c'étoit pour parler à un courrier que M. le Prince lui avoit envoyé; quelques-uns de mes gens le connurent; je le questionnai quand il revint, et inutilement. Comme M. le Prince ne lui avoit jamais fait l'honneur de l'aimer, j'en fus surprise; il le voyoit souvent chez madame de Thianges depuis son retour; je n'en sus pas davantage. Un jour ou deux après, il reçut des lettres, et il dit qu'on lui mandoit que madame la comtesse de Lauzun se mouroit. Il parut affligé et même il pleura; et s'en alla, dans le dessein de l'aller trouver, pour voir s'il ne contribueroit point à sa conversion; elle étoit de la religion. Lorsqu'il fut à Paris, je sus qu'elle étoit guérie. Dès que mes eaux

furent finies, je m'en allai à Paris, afin de suivre le roi à Chambord. M. de Lauzun vint au devant de moi à une lieue en deçà de Gisors, fort fâché, à ce qu'il disoit, d'avoir été obligé de partir d'Eu, où il se plaisoit beaucoup. On partit pour Chambord; M. et madame Colbert lui conseillèrent d'aller voir madame de Lauzun sa mère, pendant que le roi n'étoit point à Paris. Le parlement en vacance, il ne restoit à Paris que des marchands; qu'il se donneroit quelque mérite auprès du roi d'aller travailler à la convertir. Il apportoit toutes les difficultés imaginables à ce voyage; je ne comprenois ni pourquoi il en usoit ainsi, ni pourquoi ils le pressoient tant de le faire. On l'attribua au grand empressement qu'il avoit pour mademoiselle Fouquet, qui paroissoit ridicule à tous ses amis, d'autant plus que la demoiselle l'étoit beaucoup. Enfin, il se détermina, il partit quinze jours après la cour. Le comte d'Auvergne me dit : « J'ai laissé M. de Lauzun à Orléans ce matin, il est allé à Beauregard, chez Fieubet. » Au sortir de la comédie, je trouvai un gentilhomme qu'il m'avoit en-

voyé; il m'écrivoit qu'il me prioit d'aller le lendemain voir madame de Fieubet, et d'y mener madame de Montespan; que nous ne lui pourrions pas refuser cette grâce. Madame de Montespan lui manda qu'il étoit fou, et qu'il devoit passer le plus vite qu'il pourroit; qu'il ne songeoit pas qu'il étoit à deux lieues du roi, et qu'il écrivît une lettre lorsqu'il partiroit de Beauregard qu'on pût montrer au roi. Tout d'un coup, quand j'en fus là de ma lettre, elle me dit : « Envoyons-lui un modèle de la lettre qu'il écrira; » ce qui fut fait; il en prit l'occasion de demeurer encore à Beauregard, dont nous le grondâmes bien; on montra la lettre au roi, qui l'approuva fort, et madame de Maintenon aussi.

Il ne se passa rien à Chambord dont je me ressouvienne; on revint à Fontainebleau, et moi à Choisy; j'étois fort enrhumée, la reine le fut aussi : ç'a été le commencement de son mal. Je reçus une lettre de l'arrivée de M. de Lauzun chez lui, où il disoit s'ennuyer beaucoup, quoiqu'il n'y eût que deux jours qu'il y étoit. Il avoit écrit à M. de Périgueux, qui est son évêque, pour le prier d'aller à Lau-

zun voir madame sa mère pour, tous ensemble, faire leur possible pour la convertir; qu'il lui avoit mandé qu'il étoit malade, et qu'il avoit bien peur de revenir sans le voir. Je trouvai cette lettre de fort mauvais sens de n'avoir pas été voir M. de Périgueux, au lieu de lui avoir envoyé un gentilhomme, et de vouloir revenir sans s'être donné aucun mouvement pour une affaire pour laquelle il étoit allé exprès, et de l'importance dont elle étoit par l'impatience de retourner à Paris, où il n'avoit que faire. Je lui écrivis ce que je viens de dire; ma lettre le trouva à Paris, où il lui arriva une belle aventure. Je fus fort étonnée, sans le savoir arrivé, comme je me promenois, de le voir entrer dans le jardin de Choisy; je trouvai fort à redire à son retour, à quoi il n'eut rien à répondre, ni aux raisons qui le devoient obliger de demeurer plus long-temps à Lauzun; il dit seulement qu'il s'ennuyoit, et qu'il n'aimoit pas la campagne. C'étoit la veille de la Toussaint; il s'en retourna, et sa visite fut fort courte: il n'aime pas à être contrarié, quoiqu'il contrarie volontiers les autres. Un jour ou deux

après, un homme qui étoit amoureux d'une demoiselle qui étoit à l'Abbaye-aux-Bois, crut avoir un rival; il vit sortir du même lieu un homme en chaise; il fit arrêter les porteurs, et commença par lui dire qu'il lui donneroit mille coups. M. de Lauzun sortit, et parla; et cet homme lui fit de grandes excuses, et lui dit, je crois, pour qui il avoit dessein. On se moqua fort de lui, et il l'a bien désavoué. Je le sus quelques jours après, quoiqu'on eût pris grand soin de me le cacher, comme on faisoit tout ce qui le regardoit. Au retour de Chambord, madame la princesse d'Harcourt, qui s'attache fort à la faveur et peu aux personnes, donnoit tous les jours à connoître son caractère, et combien son amitié étoit intéressée : quand madame de Montespan y étoit, elle ne bougeoit de chez elle, et elle a diminué comme la faveur. Il y en avoit encore assez en ce temps-là pour en être importunée, et elle disoit toujours : « Cette créature est bien accablante, elle est parleuse, fort sotte et impertinente en ses manières, quoiqu'elle fasse la dévote. » Elle étoit un soir de bonne heure

chez madame de Montespan; comme j'y fus pour être plus à portée pour le souper, elle nous dit : « Vous ne me demandez pas des nouvelles de mon affaire avec mademoiselle de Guise; elle ne veut pas que la principale terre de sa maison, et dont ses ancêtres, qui étoient de si grands personnages, portoient le nom, tombe en des mains étrangères, elle a voulu choisir le plus digne sujet de sa maison, et celui en qui les créanciers ont plus d'assurance pour leurs dettes et par la probité avec laquelle on agira avec eux.» Madame de Montespan lui dit : « Quel conte ! Tout le monde connoît M. votre mari; on sait votre peu d'argent, et on ne sauroit croire qu'on se fie plus à vous qu'à d'autres : je vous demande pardon si je vous parle ainsi; on se moquera de vous si vous faites ces contes à d'autres gens; pour moi, je ne dirai mot.» Elle lui rabattit fort bien sa vanité sur leur mérite, leur probité et leur argent comptant : assurément ce sont les derniers de la maison de Lorraine.

Je passai à mon ordinaire l'hiver à aller et venir de Paris à Versailles. M. de Lauzun ve-

noit tous les soirs à l'heure du jeu chez moi ; son humeur périodique lui continuoit toujours ; encore que je le connusse bien, et que j'en fusse fort lasse, je voulois soutenir la gageure, et je ne voulois pas, après avoir tant fait pour lui, le laisser là sans achever, c'est-à-dire, le faire duc, et qu'il retournât à la cour. La faveur de madame de Maintenon augmentoit, celle de madame de Montespan diminuoit; le roi y alloit pourtant tous les jours avant et après souper; elle étoit encore maîtresse de ses enfants. M. de Montchevreuil étoit gouverneur de M. le duc du Maine; il se cassa un bras, cela obligea de mettre M. de Jussac auprès de lui. C'étoit un homme d'esprit qui avoit eu l'honneur d'être, à Monsieur, capitaine de la porte, le roi l'avoit donné gouverneur à M. de Vendôme. Il avoit de l'esprit, savoit la cour, et avec cela des manières particulières ; étoit savant, faisoit joliment des vers, et écrivoit bien. Madame de Montespan ne le connoissoit point, elle me demanda quel homme c'étoit ; je crois que c'étoit madame de La Fayette qui lui en parla. M. le duc de Verneuil mourut; le roi donna

le gouvernement de Languedoc à M. du Maine : dès l'instant que le roi en eut la nouvelle, il l'envoya quérir pour lui dire qu'il le lui donnoit, et lui dit d'aller à ma chambre me le dire. Je montai chez le roi qui étoit dans la galerie; il vint au-devant de moi, et me dit : « Il faut bien que je lui fasse du bien à votre exemple, je ne lui en saurois tant faire que vous lui en avez fait; je crois vous avoir fait plaisir. » Je lui répondis : « J'en viens remercier votre majesté. » Puis j'allai chez madame de Montespan, où je trouvai M. le duc de Noailles. Le roi m'avoit dit qu'il le faisoit commandant en Languedoc sous M. le duc du Maine, comme M. le maréchal de Schomberg l'avoit été sous Monsieur. Je lui fis compliment; il me dit qu'il s'en alloit chez moi pour me le dire; il me pria de parler au roi pour le chevalier d'Aulnay, qui étoit lieutenant des gardes de M. de Verneuil, afin qu'il le fût de M. le duc du Maine. Il avoit été son page, je le connoissois, et j'étois bien aise de faire plaisir à un gentilhomme qui avoit été à mon oncle. Madame de Montespan dit qu'elle en parleroit aussi au roi; M. de Noailles

dit qu'il étoit propre à cela, et qu'il en répondoit. J'en parlai, et l'affaire ne fut pas difficile à faire. Le roi ne parla tout le soir que de ce gouvernement, il étoit bien aise d'avoir fait cela. M. le prince de Conti l'avoit demandé, et madame la princesse de Conti le demanda pour M. son mari; ils furent tous deux fort fâchés, et en témoignèrent publiquement leur ressentiment. On dit que Monsieur l'avoit aussi demandé, que le roi avoit répondu que, pendant la vie du feu roi, mon père et mon oncle n'ont jamais eu que celui d'Auvergne; et on n'en donne point aux fils de France. M. le prince de Conti n'avoit pas une conduite qui fût agréable au roi; il hantoit beaucoup de gens qui ne lui plaisoient pas; il se donnoit des airs de libéralité, qui en étoient plutôt de déréglement; il empruntoit pour donner, sans songer s'il seroit en état de payer; et ses amis disoient: « Les princes ne sauroient trop donner, ils ne manquent jamais de rien; » mais, quand on meurt sans avoir payé, ces sortes de louanges ne sauvent pas les gens. Il avoit paru fort dévot dans sa jeunesse, tout d'un coup il avoit planté là ses amis réglés et

la dévotion, pour être toujours avec les débauchés, et se piquoit de l'être : ces inégalités ne conviennent à personne. Il étoit beau et bien fait, et on voyoit bien à sa taille qu'il étoit fils d'un bossu aussi bien que M. son frère, que l'on nommoit le prince de la Roche-sur-Yon. M. le prince de Conti n'avoit point de nom à lui donner, il me demanda la permission de lui faire porter celui-ci, dont j'ai la terre, et qu'un cadet de la maison de Montpensier avoit porté. M. le prince de Conti avoit beaucoup d'esprit, et un esprit savant, contraint et distrait, qui convenoit mieux à la dévotion qu'à la galanterie. J'ai ouï dire que le roi ordonna à M. de la Feuillade de le faire suivre par un officier des gardes, qu'il s'en aperçut, et qu'il eut un grand démêlé avec lui ; je n'en sais pas le détail, et je n'ai su ceci qu'après sa mort. Il eut un démêlé avec le chevalier de Lorraine, que j'ai oublié de dire qui étoit revenu d'Italie plus favori de Monsieur que jamais. Cette affaire fit grand bruit, et tel que cela sera écrit en bien des endroits ; je n'en ai pas chargé ma mémoire. Toutes ces circonstances déplurent

fort au roi, et firent qu'il le traita moins bien qu'il n'avoit accoutumé.

La cour fit un voyage à Compiègne, et ensuite en Allemagne, je n'y allai point, je demeurai à Choisy. Ces voyages de la cour donnoient beaucoup de chagrin à M. de Lauzun, et m'attiroient de grands reproches tous les jours au lieu de remercìments : il ne me parloit jamais sans m'en faire. Il me dit un jour que tout le monde s'étonnoit de la manière dont je le traitois, le peu de cas que je faisois de lui, qu'il devroit tout faire chez moi comme le chevalier de Lorraine chez Monsieur; qu'il me feroit mieux servir que je n'étois; que mon équipage seroit plus propre, plus magnifique; que je ne devrois pas prendre qui que ce fût que de sa main; quand j'aurois affaire d'argent le lui demander, qu'il feroit bien mieux rendre compte à mon trésorier que mes gens ne font. Je répondis à cela qu'il n'y pensoit pas bien quand il me faisoit ce discours, qu'on se moqueroit bien de moi; et vous avez tant blâmé Monsieur de se laisser gouverner, voudriez-vous que je donnasse dans la même faute? J'aurois bien affaire,

quand je voudrois de l'argent de vous en envoyer demander. Une autre fois il me dit qu'on trouvoit à redire de le voir loger chez Rollinde, sans savoir où donner de la tête; qu'il auroit cru que j'aurois songé, dès qu'il a été sorti de prison, à lui faire meubler un logis, faire un équipage, et qu'il n'avoit rien trouvé; que c'est ce qui l'a obligé d'acheter une maison dans l'île Notre-Dame pour n'être pas comme un gueux; que si je faisois bien j'ôterois mes pages et mes gens qui étoient du côté de Choisy; que je lui ferois faire un appartement bien meublé, qu'il y viendroit quelquefois loger; que je lui ferois ordonner une table, qu'il pourroit y mener de ses amis manger, que cela auroit un bon air; et que je devrois avoir aussi un carrosse à six chevaux qui ne fût que pour lui quand il logeroit dans cet appartement. Ces dicours ne se faisoient pas en même jour; il les partageoit tantôt par forme de reproche, et grondoit; et tantôt il demandoit gracieusement : il n'étoit jamais un quart-d'heure de même manière. Après qu'il avoit ainsi parlé, je lui répondois : «Vous vous moquez, ce sont des vi-

sions, il n'est pas possible que vous pensiez cela. Le roi, ne le comptez-vous pour rien? Souffriroit-il cela? En vérité vous devriez faire plus de réflexion à ce que vous dites, et comprendre que si je le voulois faire vous ne le devriez pas vouloir, par la véritable affection que vous devez avoir pour moi. » Il ne dit mot. Comme le temps de Forges vint, avant que de partir pour Eu, j'allai dire adieu à M. Colbert; nous nous promenâmes lui et moi une heure et demie dans son cabinet, à parler de M. de Lauzun. Il me disoit : « Il empire ses affaires; il ne sait ce qu'il fait, il tient des discours qui lui nuiroient s'il les faisoit à d'autres qu'à moi. » Je le pressai fort de me les dire; il ne voulut pas; enfin je lui dis: « Il m'en fait de bien extraordinaires, et me cite beaucoup le chevalier de Lorraine. » Nous nous contâmes l'un à l'autre tout ce qu'il avoit dit, et il se trouva qu'il nous avoit tenu les mêmes discours; qu'il lui avoit répondu : « Si Mademoiselle étoit capable d'agir ainsi, le roi vous chasseroit, et ne souffriroit pas qu'elle jouit de son bien; il y mettroit quelqu'un pour le gouverner. » Il ajouta : « Je vous plains

fort, Mademoiselle, d'avoir fait du bien à un homme qui en est si peu reconnoissant, et qui ne vous donne que du chagrin; Dieu veuille qu'il change; je crains bien qu'il ne le fasse pas, et que vous ne soyez obligée de demander au roi, avec autant d'empressement, que l'on le chasse, que vous en avez eu à le faire revenir; vous trouverez de la différence, l'un s'obtiendra plus promptement que vous n'avez fait l'autre. » Cette conversation m'étonna; d'ailleurs j'eus beaucoup de sujet d'être fort contente; il entra dans de grands détails de mes affaires : « Dès que vous serez de retour, je veux travailler avec Rollinde à vos affaires; il faut que votre bien augmente; que vous trouviez toute la facilité pour cela par le roi; je veux que l'on me donne part de tout; je crois que vous le trouverez bon. » Enfin, il n'y eut marque d'affection qu'il ne me donnât, et cela fort sincèrement; il étoit homme de bonne foi.

M. de Lauzun vint à Eu peu de jours après que j'y fus; il alloit souvent à la chasse, ce qui faisoit qu'il ne s'ennuyoit pas tant que l'autre année. Un jour qu'il se promenoit

avec moi dans la galerie, il me tint de longs discours sur son retour à Paris et à la cour, et sur les mauvais offices qu'on lui rendoit, et qu'on croyoit qu'il avoit de grandes prétentions sur mon bien ; qu'il n'y songeoit pas, et que si je le croyois je le donnerois tout à madame de Montespan pour aller après elle au comte de Toulouse ; que je la ferois appeler madame de Montpensier, afin de ne plus porter le nom de ce vilain homme qui lui étoit si odieux ; et que l'on me donnât une pension plus forte que mon bien ; que je n'aurois plus besoin de gens d'affaires ; que je saurois ce que j'avois de bien à point nommé, et que je serois fort heureuse. Je lui dis : « Le roi et M. Colbert ne sont pas immortels, où est la garantie ? Si cela arrivoit, n'en seroit-ce pas une bonne que madame de Montespan ? j'ai assez donné, je n'en donnerai pas davantage, et vous me donnez un mauvais conseil. » Il appela la comtesse de Fiesque, et lui dit : « Comtesse, écoutez ce que je dis à Mademoiselle, et si elle ne devroit pas le faire » ; et recommença ce que je viens de dire, et ajouta : « que je ne pouvois pas mieux faire. »

La cour étoit de retour, on ne parloit que de plaisirs dans toutes les lettres. Un jour j'avois pris médecine pour finir mes eaux, M. de Lauzun étoit à la chasse; j'avois reçu des lettres de l'ordinaire, qui ne parloient point de la reine; j'entrai dans mon cabinet, il faisoit chaud, je n'avois pas fermé la porte, j'entendois quelqu'un derrière moi, je vis un page que j'avois laissé à Paris. Je lui demandai : « Qu'est-ce que c'est ? » Il me dit: « M. de Jarnac m'envoie vous dire que la reine est morte. » Je pris mes lettres sans les ouvrir, et je revins dans un salon où tout le monde étoit étonné et en pleurs : j'envoyai chercher M. de Lauzun; on le trouva qui revenoit, je courus au devant de lui en haut du degré : on étoit si troublé que l'on ne savoit ce que l'on faisoit. Je lui dis : « Monsieur, que dites-vous de la nouvelle? » Il me répondit : « Je n'en sais point : » Je la lui dis. « Il faut faire mettre en prison les gens qui sont assez hardis pour dire de pareilles sottises, me dit-il; ose-t-on parler ainsi de la reine ? » il fut une heure à parler sur ce ton-là, ce qui nous surprit fort : à la fin on lui montra les lettres, et il convint

que les reines sont mortelles comme les autres. Quand le valet de pied que je lui avois envoyé l'aborda pour lui dire cette nouvelle, il lui dit : « Je ne sais à quoi il tient que je ne te donne mon épée dans le ventre ; » ce pauvre garçon fut fort effrayé, et moi bien étonnée de ce discours. Tout le soir se passa en lamentations, ma médecine me demeura dans le corps. Je partis le lendemain ; je croyois arriver en deux jours : la médecine ne m'empêcha pas de dormir au premier gîte; et comme la première nuit que j'avois appris cette nouvelle je n'avois pas dormi, aussi je n'allai qu'en quatre jours à Paris. M. de Lauzun alla devant, je le trouvai à mon arrivée avec le deuil : on ne parloit que de la mort de la reine. J'allai le lendemain à Fontainebleau, je fus descendre chez madame de Montespan, qui étoit à la promenade avec Monsieur ; ils revinrent ; Monsieur ne voulut pas que je misse ma mante parce qu'elle sentoit bon. Monsieur me conta la mort de la reine, et dans son récit il tira une boîte de ces senteurs d'Allemagne, et me dit : « Sentez, je l'ai tenue deux heures sous le nez

de la reine comme elle se mouroit. » Je ne la voulus pas sentir. Madame de Montespan disoit : « Voilà des récits de gens bien affligés. » Il me conta tout ce que l'on faisoit : il est toujours fort occupé de cérémonies. Je montai en haut, j'allai dans le cabinet du roi qui me parut fort triste, puis on soupa. Il y avoit huit jours qu'elle étoit morte, je restai quelques jours à Fontainebleau, puis je m'allai reposer à Choisy ; je ne faisois que quitter mes eaux ; cela me dispensa de lui aller donner l'eau bénite en cérémonie avec Madame, et d'accompagner son corps ; ce qui fut une longue cérémonie, à ce que j'ai appris. Les mousquetaires qui la menèrent chassèrent dans la plaine de Saint-Denis, et on rit beaucoup dans les carrosses. Madame de Montespan vint à Choisy, comme elle retournoit à Fontainebleau ; elle en étoit fort scandalisée, elle lui avoit rendu ses devoirs, pendant sa maladie, à merveille ; et comme c'est une femme d'esprit elle sait bien ce qu'il faut faire. Après m'être un peu reposée je retournai à Fontainebleau. Le premier voyage j'avois vu un moment M. Colbert ; il partit pour Ver-

sailles, et étoit déjà malade ; quand le temps du service fut venu je m'en retournai à Choisy, et me rendis à Paris le jour que monseigneur et Madame s'y devoient rendre : nous allâmes à Saint-Denis ensemble, et nous résolûmes de ne nous pas quitter le temps que nous serions à Paris. Lorsque nous entrâmes dans l'église de Saint-Denis, Madame et moi nous nous mîmes fort à pleurer de voir les officiers de la reine qui pleuroient beaucoup ; et cela continua tout le service à la vue d'une chapelle ardente au milieu du chœur, qui est un terrible spectacle à nous qui étions tous les jours du monde avec elle. Les réflexions que l'on fait à Saint-Denis sont toujours fort tristes ; c'est un lieu où sont nos pères, et où nous serons enterrés avec eux. La reine étoit une bonne femme, je l'aimois, et je n'ai à me reprocher que de ne l'avoir pas assez ménagée ; si j'avois voulu j'aurois été sa favorite, et j'ai toujours fort négligé de gouverner personne ; je ne pouvois me contraindre pour rien que pour mes grands devoirs, à quoi je ne manque pas. Quand on sort de ces lieux-là on est las, chacun s'en va chez soi ; Monseigneur

alla pourtant le soir chez Madame. Le lendemain il alla à Versailles. J'allai chez Madame d'assez bonne heure. Le soir, comme nous allions sortir pour aller aux Tuileries voir Monseigneur, Monsieur, qui marchoit devant, rentra pour nous dire que le roi étoit tombé, et qu'il s'étoit cassé le bras; c'étoit M. le marquis de Mosny qui étoit parti sur-le-champ pour porter cette nouvelle sans qu'on l'en eût chargé. J'allai chez Monseigneur, je vins chez Monsieur; nous continuâmes notre chemin, et allâmes chez Monseigneur qui parloit à du Sausoi, écuyer du roi. Le roi l'avoit envoyé pour dire que le bras n'étoit que démis; que son cheval étoit tombé dans un fossé, et avoit fait tomber le roi; qu'on lui avoit bandé le bras avec la cravate de Guery, officier des gardes, et qu'il étoit revenu à Fontainebleau, avoit remonté le degré à l'ordinaire; que Félix lui avoit fort bien remis le bras, et que ce ne seroit rien; qu'il avoit de la douleur; qu'il défendoit à Monseigneur et à Monsieur d'y aller, et qu'on achevât la cérémonie du service qui se devoit faire. Monseigneur de-

voit voir ce soir-là un cheval qui comptoit, et qui faisoit des merveilles avec le pied, que l'on montroit à la foire Saint-Laurent qui tenoit pour lors, et où le roi nous avoit à tous défendu d'aller, ni au cours ni aux Tuileries. On ne jugea pas que cela dût empêcher ce médiocre divertissement; que si l'on ramenoit le cheval sans l'avoir vu, on diroit que le roi seroit plus mal: ainsi on eut cet amusement. Aussitôt après que nous y fûmes arrivés, comme M. de Lauzun faisoit sa cour à Monseigneur, il ne le quitta point tout ce voyage. Après le service de Notre-Dame, où je dis des nouvelles du roi aux présidents et aux gens du roi qui étoient proche de moi, j'en avois eu à minuit, et Monseigneur n'en avoit pas de plus fraîches, on causa un peu; c'est une matière assez grande pour parler, et on a assez de plaisir en pareille occasion de débiter les nouvelles quand elles sont bonnes. Après le service, Monseigneur et Monsieur partirent, et Monsieur ne voulut pas que Madame partît que le lendemain; je n'osai pas partir sans elle, et nous partîmes le lendemain de fort bonne heure. A notre arrivée nous allâmes

chez le roi qui étoit dans son lit; il nous conta son aventure, et qu'il avoit beaucoup souffert. Nous y retournâmes le soir, et il commença à se lever, et vint un moment chez Madame la Dauphine, et Monsieur alloit chez lui.

Avant que de passer plus avant sur tout ce qui arriva en ce temps-là à la cour, où il arriva assez d'affaires, je veux conter une remarque considérable que Madame m'a contée elle-même au sujet du bras du roi. Elle songea un jour, devant qu'elle étoit à la chasse avec le roi, qu'il étoit tombé, et qu'elle avoit eu une terrible frayeur. Je lui dis : « Les songes ne signifient rien. » Elle ajouta : « Les miens sont comme ceux des autres. » Cinq ou six jours avant que la reine tombât malade, je lui contai, dit-elle, et à madame la dauphine, que j'avois fait un songe horrible; que j'étois entrée dans une église que je ne connoissois point, qui étoit toute tendue de noir, et qu'on avoit ouvert à un des côtés de l'autel, qu'on y est descendu, et que ces gens-là ont dit : « Il n'y a point de place ; » qu'ils ont rangé les bières, et qu'ils ont dit qu'ils avoient trouvé

le caveau plus long qu'ils ne croyoient, et qu'ils y avoient mis le corps de Madame ; et je m'éveillai là-dessus fort étonnée. La reine dit : « C'est pour moi assurément ce songe ; j'ai fait la même remarque au service de la reine d'Angleterre, et que le caveau est placé de la même manière. Madame fut fort fâchée d'avoir dit cela, et il se trouva que le caveau étoit plein, et que l'on fit une rupture pour mettre le corps de ma mère, qui étoit tout au bout. Je la suppliai de ne jamais songer de moi.

La nouvelle de la mort de M. de Colbert vint le 6 de septembre. Je fus très-fâchée, je dis au roi, qui alloit à la messe : « Votre majesté veut bien que je prenne part à la perte qu'elle a faite. » Il donna sa charge de contrôleur général à M. le Pelletier, conseiller d'état ; et comme il se levoit dans ce temps-là, il donna un souper dans la chambre de l'ovale qui est un cabinet où il n'y avoit que dix ou douze personnes. Avant souper, on fit une loterie de bijoux ; le roi avoit partagé avec monseigneur ses pierreries et ses bijoux, les pastilles étoient encore dans les boîtes. Avant

que le monde fut venu, madame la dauphine et moi fûmes long-temps avec le roi; il n'y avoit que madame de Richelieu; il dit qu'il avoit ôté la charge des bâtiments à Blainville, et que c'étoit un paresseux qui n'en étoit pas capable. Je lui dis: « Il y a long-temps que je l'ai ouï dire à votre majesté, et qu'elle lui ôteroit cette charge; j'aurois souhaité que votre majesté l'eût fait devant la mort de son père, ou qu'elle eût un peu attendu; je crains que cela ne fasse pas un bon effet dans le monde; je demande pardon à votre majesté de parler si librement, je crois qu'elle ne le trouvera pas mauvais. Il me dit: « Cela étoit résolu, et je l'avois dit à son père, il s'y attendoit, et voyoit bien que je ne pouvois faire autrement. » Quand on manda à Bourbon, où étoit madame de Louvois, que l'on avoit donné cette charge à M. son mari, elle dit: « Je ne m'en réjouis pas, on en fera un de ces jours autant à mes enfants. »

Quelques jours avant on eut nouvelle que l'armée, qui n'avoit rien fait cette campagne, avoit assiégé Courtrai; M. de Vermandois partit pour s'y en aller; M. de Lauzun partit

aussi de Paris pour faire ce voyage. Il y avoit peu que M. de Vermandois étoit revenu à la cour; le roi n'avoit pas été content de sa conduite, il s'étoit trouvé dans des débauches et ne le vouloit point voir; il étoit fort retiré sans voir personne; il ne sortoit que pour aller à l'académie et, le matin, pour aller à la messe : ceux qui avoient été avec lui n'étoient pas agréables au roi; ce sont de ces histoires que l'on ne sait point, et que l'on ne voudroit point savoir : cela donna beaucoup de chagrin à madame de la Vallière; il fut fort prêché; il fit une confession générale, et on croyoit qu'il se fût fait un fort honnête homme. Après que le roi fut guéri, j'allai à Eu fort fatiguée des cérémonies des morts; elles m'avoient donné des vapeurs : c'étoit après la Notre-Dame de septembre; madame de Montespan m'envoya un courrier. Elle m'écrivit que M. de Vermandois étoit mort; que le roi avoit donné sa charge d'amiral à M. le comte de Toulouse. Il tomba malade au siége de Courtrai d'avoir trop bu d'eau-de-vie; on dit qu'il avoit donné de grandes marques de courage, et on ne parloit de son esprit et de

sa conduite que comme l'on a accoutumé selon que l'on aime les gens. Pour moi je n'en fus pas fâchée; j'étois bien aise que M. du Maine n'eût aucun de ses frères devant lui. Quand j'arrivai à Paris, la saison étoit avancée, et les plaisirs étoient sursis par la mort de la reine; il n'y avoit que cette circonstance qui en fît souvenir et le deuil, sans cela elle étoit oubliée. Madame la dauphine occupa son appartement.

Quand M. de Lauzun revint de l'armée, j'étois à Eu, il en passa assez près; il ne prit pas la peine d'y venir, et il me manda de Paris qu'il avoit été étonné de ne m'y pas trouver. Quand j'arrivai il vint au devant de moi : je le trouvai à la porte de Pontoise; il me dit qu'il avoit couché à Beaumont, où il croyoit me trouver. Il ne me parla que de la perte que le roi et l'état avoient faite de M. de Vermandois, et le mettoit au dessus des plus grands hommes qui eussent jamais été. Je lui dis : « Modérez ces louanges pour qu'on les puisse croire; un homme de cet âge ne peut avoir toutes les qualités que vous lui donnez. » Après tout ce qu'on avoit dit de

madame de la Vallière, il ne lui convenoit point de louer ainsi son fils; il me sembloit que c'étoit pour dépriser M. du Maine, de dire que personne ne l'égaleroit jamais. Je lui en dis mon sentiment aussi inutilement qu'à l'ordinaire; il n'étoit pas encore tout-à-fait corrigé. Il se mit plus que jamais dans le grand jeu; il alloit chez le président Robert, où étoit souvent la présidente le Brun, qui est une femme assez bien faite, qui n'est pas trop jeune; il en faisoit l'amoureux, et l'alloit attendre au sortir de la messe des Quinze-Vingts, l'accompagnoit à son carrosse avec des respects admirables : on dit qu'elle se moquoit fort de lui. Cette église, quoique de fondation royale, me paroît trop crottée pour qu'il s'y passe des scènes que l'on pût mettre dans un roman de mademoiselle Scudéri : cette présidente a épousé M. de Courtenai. M. de Lauzun étoit fort inquiet de ses affaires, et en tourmentoit les autres : un jour, à l'appartement, madame de Montespan me dit qu'elle me vouloit entretenir; nous allâmes dans la galerie, je la trouvai de fort mauvaise humeur sans savoir

de quoi, ni à qui elle en vouloit. Elle me gronda sur mille affaires que je ne comprenois pas, et me cita souvent M. de Lauzun : je crus qu'il avoit tâché de nous brouiller; je m'en allai dans la salle où le roi jouoit au billard. Madame de Maintenon y étoit, qui me dit : « Qu'avez-vous, je vous trouve toute étonnée? » Je lui dis : « Ce n'est rien. — D'où venez-vous? — Je viens de me promener daus la galerie avec madame de Montespan. — Je vois bien ce que c'est : elle vous a grondée; vous avez cela de commun avec votre cousin-germain; elle l'a souvent grondé, et il ne s'en est pas vanté : je vous connois, vous êtes tous faits les uns comme les autres. »

Le lendemain, madame de Montespan me fit froid; je ne savois ce que c'étoit. M. de Lauzun m'écrivit une grande lettre, pour demander au roi qu'il le fît servir d'aide de camp auprès de sa personne, qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit; que s'il lui vouloit rendre justice, il le feroit servir de lieutenant général devant tous les autres, à prendre du temps qu'il l'a été. Il me piquoit d'honneur de

faire son affaire, comme s'il eût été honteux que l'on m'eût refusée, et que je ne m'en plaignisse pas. J'allai chez madame de Maintenon; je lui dis : « Je ne sais de quel côté me tourner; tout le monde me gronde; voyez la lettre que M. de Lauzun m'écrit ; vous savez si je ne veux pas qu'il vienne, et si je m'y oppose; je vous prie tous les jours de vous en vouloir mêler, et vous me refusez. » Elle me dit : « Faites-lui réponse, et me la montrez, je vous supplie. » J'allai écrire à ma chambre, et je la lui portai; il me semble que je lui mandois que je lui avois donné assez de preuves que je souhaitois son élévation, et de le voir auprès du roi; que je ne savois point si c'étoit par ma conduite que cela s'étoit détruit; qu'il devoit songer d'où cela pouvoit venir, pour tâcher d'y donner remède. Elle étoit plus étendue, et en voici le sens. Madame de Maintenon en fut contente. Je les montrai toutes deux à madame de Montespan, qui me dit : « Tout cela sont des paroles qui ne concluent rien, » et elle ne me paroissoit pas de bonne humeur. J'allai chez elle à mon ordinaire, et je ne cherchai

point d'être tête à tête avec elle. Un soir, avant le départ du roi, elle me dit : « Si M. de Lauzun s'en va à l'armée, qu'il reste auprès du roi, qu'il le prie de le souffrir, voulez-vous que le roi le chasse, parce que vous ne l'en avez pas prié, et auriez-vous la cruauté de ne pas vouloir qu'il se raccommodât de cette manière, puisque vous ne voulez pas agir ? » Je me fâchai, et je lui dis qu'il me sembloit que ce n'étoit pas à elle de parler ainsi, qu'elle savoit quelle instance j'avois faite, et combien je l'avois prié et M. Colbert de vouloir agir sans qu'il l'eût voulu faire, et combien elle m'avoit rebutée, moi qui ne devois avoir d'elle que des agréments, comme elle m'avoit tant dit de fois. Je m'emportai beaucoup et elle aussi : « Voulez-vous que je dise au roi que vous ne voulez pas que M. de Lauzun aille à l'armée ? » Je lui dis : « Au contraire, je demande qu'il y aille, que le roi le lui accorde à ma très-humble prière. » Je ne compris point ce discours, je ne le comprends pas encore. Je l'allai voir, elle me dit : « J'ai parlé au roi dans le sens que vous

avez voulu, et je plains fort M. de Lauzun. »

Après que le roi eut dîné, il me parla, et me dit : « Madame de Montespan m'a parlé sur M. de Lauzun d'une manière que je ne comprends pas, voulez-vous consentir qu'il aille à l'armée sans que vous m'en priiez ? Je trouve cela ridicule, j'ai mes raisons pour ne le pas voir ; quand je pourrai le faire j'en serai bien aise pour l'amour de vous, point pour lui, je ne lui accorderai jamais rien sans votre participation ; il doit tout tenir de vous ; il n'est pas temps ; êtes-vous contente ? » Je lui répondis : « Je dois l'être des bontés de votre majesté : voilà mon intention, et je n'y entends pas mystère. » Le lendemain il s'en alla ; j'allai à Paris, et j'y fus un jour sans que M. de Lauzun me vînt voir. J'allai à Saint-Joseph ; comme j'y arrivai, je trouvai madame de Montespan dans la rue qui partoit ; nous nous fîmes un adieu assez froid. Monsieur étoit demeuré pour quelques jours à Paris ; M. de Lauzun me vint voir ; j'allai à lui avec un air enjoué, et lui dis : « Il faut que vous vous en alliez à Lauzun ou à Saint-

Fargeau ; puisque vous ne suivrez pas le roi, il seroit ridicule que vous demeurassiez à Paris, et je serois fort fâchée que l'on crût que c'est moi qui suis cause que vous y demeurez. » Il me dit : « Je m'en vais, et vous dis adieu pour ne vous voir de ma vie. » Je lui répondis : « Elle auroit été heureuse, si je ne vous avois jamais vu, et il vaut mieux tard que jamais. — Vous avez ruiné ma fortune, me répliqua-t-il, vous m'avez coupé la gorge ; vous êtes cause que je ne vais point avec le roi, vous l'en avez prié. — Tout cela est faux, lui dis-je ; il peut dire lui-meme ce qui en est. » Il s'emporta beaucoup, et moi je demeurai dans un fort grand sang froid. Je lui dis : « Adieu donc, » et j'entrai dans ma petite chambre ; j'y fus quelque temps ; je rentrai et je le trouvai encore. Les dames qui étoient là me dirent : « Ne voulez-vous pas jouer ? » J'allai à lui, lui disant : « A propos, tenez votre résolution, et allez-vous-en. » Il se retira, et alla chez Monsieur lui dire que je l'avois chassé comme un coquin, et se plaignit fort de moi. Quand j'eus conté à Monsieur comme l'affaire s'étoit passée, il trouva

qu'il avoit beaucoup de tort. Les jours qu'il resta à Paris, il les employa à jouer et à perdre son argent : il partit, son équipage étoit tout prêt ; je n'ai jamais su ni compris ce que c'étoit que tout cela. Il alla au siége de Luxembourg que faisoit M. le maréchal de Créqui, qui étoit son meilleur ami, et à qui il avoit beaucoup d'obligations. Vauban, qui a part à tous les siéges que l'on fait présentement plus que tous les généraux d'armée, eut quelque démêlé avec M. le maréchal ; M. de Lauzun prit son parti, et se mit à décrier la conduite du maréchal ; il en usoit mal avec tout le monde. MM. les princes de Conti y firent des merveilles ; l'aîné étoit à la tête d'un régiment, et n'étoit pas plus content qu'à l'ordinaire ; il prit la résolution de s'en aller en Hongrie ; il partit sans prendre congé du roi ; le comte de Soissons, à qui il en avoit parlé, en avertit le roi ; on courut après, et on le rattrapa en Lorraine, et il revint. Un jour, à table je ne sais chez qui, il dit que ceux qui l'avoient décélé étoient des coquins et de malhonnêtes gens. M. le comte de Soissons y étoit ; comme il fut un peu embarrassé, et

que l'on disoit dans le monde que c'étoit lui qui avoit donné cet avis au roi, ceux qui étoient là rompirent la conversation, et on accommoda l'affaire.

J'avois oublié, et j'ai souvent dit cela, ce qui n'est pas agréable à répéter, je n'écris point pour me faire louer, ni pour faire dire que rien n'est mieux écrit. Madame de Montespan m'a dit vingt fois, quand elle se mettoit en colère, que j'y étois et qu'elle s'y mettoit aussi : «Je meurs d'envie de vous rendre cette donation.» Je lui disois : « Madame, passez-la cette envie, vous me ferez plaisir.» Et qu'est-ce que cela au prix de ce que le roi lui peut donner? Le roi est puissant, et il peut donner à M. du Maine des charges et des gouvernements; cependant cinquante mille écus de rente en souveraineté à un homme à qui cela peut donner un rang, il faudroit bien de l'argent pour faire cette somme, et les rois ne donnent guère une si grande somme; les démembrements du domaine, on n'en fait point pour les bâtards. Autre oubli. M. de Seignelay venoit assez souvent chez moi, et depuis la mort de son père il a continué de

garder de grandes mesures avec moi, et M. de Lauzun y venoit tous les jours et l'y trouvoit : un jour, entre les autres, il m'avoit dit qu'il n'étoit pas content de M. de Seignelay à l'égard de sa charge de bec-de-corbin qu'il ne vouloit pas perdre. M. de Seignelay y vint, je lui en parlai ; il me répondit : « M. de Lauzun me veut faire une querelle d'allemand, il désire de moi une impossibilité, il fera tout ce qu'il lui plaira ; sans vous il y auroit longtemps que je lui aurois fait fermer ma porte, c'est un homme d'un mauvais commerce, et où il n'y a nulle sûreté, et je m'étonne que vous ne vous en aperceviez pas aussi bien que les autres. » Je fus fort fâchée de ce discours. Je lui veux parler devant vous, vous verrez l'embarras où il sera. J'appelai M. de Lauzun. Je lui dis : « Je parle de vous à M. de Seignelay, je trouve que vous avez tort de vouloir ce qu'il ne peut faire : il est assez de mes amis pour avoir de la bonté pour vous; M. Colbert en avoit tant, et vous lui étiez si obligé, que M. de Seignelay ne voudroit pas en mal user avec vous.» Il fut fort embarrassé, et M. de Seignelay lui fit des honnêtetés d'une ma-

nière fière, et dit : « Je sais ce que je dois à Mademoiselle; et par rapport à elle, vous verrez comment j'en userai toujours avec vous.» Quand il fut sorti, M. de Lauzun pesta fort contre lui, et je soutenois que M. de Seignelay n'avoit pas tort.

Madame de Noailles, qui témoignoit être des amies de M. de Lauzun, en parla fort librement. Un soir elle me dit qu'elle l'avoit vu, et qu'il étoit au désespoir d'être mal avec moi; qu'il ne pouvoit plus, après tous les tours que je lui avois faits, me voir avec honneur; qu'il avoit continué; qu'après qu'il fut arrivé, madame de Savoie avoit écrit au roi pour le demander pour être ambassadeur extraordinaire auprès de son fils qu'elle ne pouvoit plus tenir, et commander l'armée en ce pays-là; que je lui dis : «Je ne me suis pas mêlée de cela, je ne l'ai su qu'après;» que j'avois prié le roi de ne le faire pas servir à Luxembourg, disoit-il, que son affaire étoit faite, que le roi lui avoit promis. Je lui répondis encore « que je ne savois ce que c'étoit, que j'avois parlé au roi pour qu'il servît, qu'il m'avoit refusée.» Pour moi, dit madame de Noailles,

je lui ai dit : « Après les obligations que vous avez à Mademoiselle, il sera malaisé de vous justifier dans le monde : quand vous vous plaindrez d'elle, on trouvera toujours que vous avez tort. » Elle me dit : « Vous croyez donc que c'étoit une vision que l'affaire de Savoie ? Je vais vous dire ce que M. le chancelier le Tellier m'en a dit à l'occasion de M. de Lauzun. Mademoiselle me fait pitié, cet homme en use mal avec elle, il a bien peu de reconnoissance. » C'est au commencement qu'il vint qu'il me dit cela ; le jour qu'il vit le roi, il fut jusqu'à minuit avec mon fils, il lui parla du projet de Savoie ; que madame de Savoie le souhaitoit passionnément ; que c'est le vrai moyen de l'éloigner avec honneur. Que M. de Louvois lui avoit répondu : « Comment se peut-il ? Vous sortez par le moyen de Mademoiselle, et vous entreprenez une affaire sans sa participation ? Vous sortez de prison, et vous demandez à commander l'armée du roi sans titre ? Que dira le roi de cette proposition?» Je le veux servir, dit M. de Lauzun, je ne puis demeurer inutile; pour Mademoiselle, je lui ai obligation; si ç'avoit été

de mon choix, elle ne se seroit pas mêlée de mes affaires, et dans la suite elle ne s'en mêlera plus. M. Colbert sait les affaires, la guerre n'est pas de son fait, je veux vous en avoir l'obligation. M. de Louvois fut fort étonné de ces discours, et des protestations que lui fit M. de Lauzun de vouloir être de ses amis, et il se moqua des manières dont il en usoit pour cela. Il l'étoit allé chercher à Meudon à cheval, le manteau sur le nez, et à Paris de même; il ne disoit pas qu'il se cachoit, et on le voyoit bien, et tout cela par considération pour M. Colbert et pour moi. Madame de Montespan y avoit part aussi; elle n'avoit aucune liaison avec M. de Louvois; au contraire, elle n'avoit pas été contente de lui; et lorsqu'on proposa de marier sa fille avec son neveu de Mortemart, il répondit que sa fille n'avoit pas assez de bien pour remettre les affaires de cette maison, et elle le maria ensuite à la troisième fille de Colbert, qui reçut cette proposition avec beaucoup de respect, et le tenoit à honneur. Les deux aînées avoient épousé le duc de Chevreuse, fils de M. le duc de Luines; et l'autre, M. de Beauvilliers, fils de

M. le duc de Saint-Aignan ; et M. de Seignelay en premières noces, mademoiselle d'Alègre, une très-grande héritière d'Auvergne, qui mourut et laissa une fille qui est morte après; il a depuis épousé mademoiselle de Matignon, et M. de Matignon n'avoit plus de garçon, ils étoient morts, il lui resta deux filles ; les autres s'étoient faites religieuses du vivant des frères, l'aînée épousa le chevalier de Matignon son oncle, et l'autre, M. de Seignelay. Elle étoit fort riche ; il y avoit plus de quarante mille écus de rente dans cette maison, une des plus illustres de France ; la grand'mère étoit de la maison d'Orléans Longueville, fille de Bourbons; ainsi ils ont l'honneur d'être aussi proches parents du roi que M. le Prince. Marie de Bourbon étoit cousine germaine du roi mon grand-père ; cela donna un grand air à M. de Seignelay, qui naturellement avoit assez de vanité.

M. le prince de Conti continuoit à vouloir aller en Allemagne; le roi le lui permit et à M. son frère; ils partirent avec un grand équipage; force gens de qualité les accompagnèrent; ce ne furent pas les aînés de mai-

sons, ni les gens qui espéroient beaucoup à la cour. Les noms et le nombre firent un grand éclat dans les pays étrangers; ils furent fort bien reçus partout où ils passèrent. M. le prince de Turenne alla avec eux; il étoit mal à la cour, il avoit été exilé parce qu'il avoit parlé d'une manière désobligeante de madame la dauphine à monseigneur, pour l'en dégoûter; et, dès lors, il commença à vivre moins bien avec elle. Pendant qu'il étoit en voyage, M. le prince de Conti avoit beaucoup de commerce à Paris, il s'avisa d'envoyer un page, qui s'appeloit Merfit; quand il revint, on eut envie de savoir qui leur écrivoit; on l'arrêta à Strasbourg; on vit toutes ses lettres, que M. de Louvois porta au roi, avec beaucoup de douleur, comme on peut croire. Il y en avoit une de son gendre dans celle de madame la princesse de Conti. Elle rendoit compte à M. son mari d'une fille qu'elle avoit prise fort promptement, de peur qu'on ne lui en donnât une de Saint-Cyr. On sait assez ce que c'est que cette maison pour que je n'en parle pas davantage. Il y avoit eu une grande fête à Sceaux, que M. de Seignelay

avoit donnée, où étoit toute la cour. M. de Liancourt, fils cadet de La Rochefoucaut, écrivoit une longue lettre à M. le prince de Conti, où il faisoit force railleries de tout le monde, et même cela alloit jusqu'au roi et madame de Maintenon; et M. de la Rocheguyon avoit écrit dans cette lettre que son frère ne lui laissoit rien à mettre, il approuvoit tout et signoit. Le marquis d'Alincourt écrivoit aussi une lettre pleine d'ordures. Le roi le dit à leurs pères; on peut juger de leur désespoir; ils dirent sur cela tout ce qui se peut dire des deux enfants de M. de La Rochefoucaut, des fils et petits-fils des duc et maréchal de Villeroi. Quelle douleur pour eux! M. de la Rocheguyon alla à une de ses terres en Poitou; M. de Liancourt en prison dans une tour de l'île de Ré, et le marquis d'Alincourt à une terre. Cette affaire fit grand bruit, et il y avoit de quoi. MM. les princes de Conti revinrent après avoir été à un siége et à une bataille, l'histoire dira les faits; je dirai seulement qu'ils firent merveilles. Ils ne furent pas bien reçus à la cour; M. le prince de la Roche-sur-Yon n'y fit pas un long séjour,

il s'en alla à l'Ile-Adam, et de là à Chantilly, avec M. le Prince. On étoit à Fontainebleau quand ils revinrent; j'y allai; madame la princesse de Conti tomba malade; son appartement donnoit sur le jardin de Diane, on alloit savoir de ses nouvelles à la porte; un soir que j'y voulus aller, Dodart, son médecin, vint à moi. Il me dit : « N'entrez pas, je sais comme vous craignez la petite-vérole, on ne sait pas ce que ce sera. » Elle parut le lendemain, et le roi me l'envoya dire. Je m'en retournai à Choisy. M. son mari la prit, et en mourut en peu de temps; elle en fut à l'extrémité; elle demanda à voir le roi, qui avoit eu du chagrin contre elle depuis les lettres; elle lui dit qu'elle mourroit contente pourvu qu'il lui pardonnât avec un peu de tendresse. Elle fut fort long-temps sans se montrer, et ce mal là changea beaucoup. J'écris toutes ces circonstances, dont je me souviens, à mesure qu'elles me viennent. Ma sœur, la grande-duchesse, avec laquelle je n'avois point de commerce, comme j'ai dit, vint en France; madame de Guise alla au devant d'elle; j'étois à Eu; elle comprit bien

qu'elle feroit un mauvais personnage si elle ne me voyoit, et que je n'étois pas d'humeur de la chercher; elle s'avisa de m'écrire de Lyon, pour me remercier de ce que les officiers du parlement de Dombes lui avoient été faire la révérence, et ensuite me témoignoit le plaisir qu'elle auroit de me voir, comme si elle avoit gardé de grandes mesures avec moi. Je lui fis réponse fort honnêtement, et n'en avançai point mon voyage d'un moment. Elle alla demeurer à Montmartre, d'où elle ne devoit sortir que pour voir le roi, quand il lui commanderoit, et l'enverroit quérir dans l'un de ses carrosses; on la reçut fort bien, et on la trouva fort changée. La comtesse de Fiesque me mandoit : « Madame votre sœur est si à la mode, que le roi l'envoie quérir fort souvent; il paroît se plaire à sa conversation; cela a un air admirable. » Je ne crus rien de tout cela, et je jugeai ce qui en arriveroit, comme il a fait, moi qui connois la cour et le roi.

Le lendemain que je fus à Paris, j'allai à Montmartre; la grande-duchesse me fit des excuses de ne m'être pas venu voir, parce

qu'elle ne sortoit point. Son changement m'effraya ; elle me parut d'une grande gaîté ; nous ne parlâmes de rien que de la joie qu'elle avoit d'être en France. Je m'en allai à Versailles ; le roi me demanda si j'avois vu ma sœur : « Oui, sire.—Vous l'avez trouvée changée, et qui parle beaucoup ? — Il me paroît, sire, que c'est la mode d'Italie. » Monsieur me dit : « Votre sœur parle furieusement ; elle s'empresse et veut être de tout ; elle ne sera de rien, le grand-duc ne le veut pas ; je ne sais si elle a apporté des cabinets et des tables de Florence. » Je lui dis que je n'en savois rien. « Si elle en a, elle vous en donnera. » Un jour ou deux après, elle vint après dîner, et elle parla beaucoup, et le roi lui répondit peu. Elle lui dit : « Sire, je sais où je suis demeurée la dernière fois, afin que votre majesté commence par là à me mener, c'est au Labyrinthe. » Le roi lui répondit : « Je vous y mènerai à l'heure de la promenade. » Le roi envoya quérir la reine ; je demeurai après la reine ; le roi m'appela ; je crois qu'il ne savoit que lui dire ; puis on monta en calèche, et le roi nous ramena au

château, et lui dit : « Il est six heures, il faut rentrer à huit à Montmartre ; » et s'en alla prendre les dames, et se promener. En ce temps-là on jouoit au hocca ; la reine se mit à y jouer ; après avoir fait collation, le roi revint à neuf heures, et dit à ma sœur : « Quoi ! vous voilà encore, que dira madame de Montmartre ? » Elle se mit a rire, et dit : « Je ne viens pas ici tous les jours ; quand j'y suis, il faut bien employer mon temps ; c'est assez que j'arrive à minuit, c'est l'heure que les religieuses se lèvent pour aller à matines ; elles sont couchées présentement, je les aurois réveillées. » Le roi et la reine se regardoient, et Monsieur me regardoit. Quand je vis madame la comtesse de Fiesque, je lui dis : « Comtesse, ma sœur n'a pas si bon air à la cour que vous m'aviez dit, et je crains qu'elle ennuiera si elle y va souvent. » Elle trouva M. le prince d'Harcourt, et le fit mettre dans son carrosse pour l'escorter ; on trouva cela fort ridicule, quand on le sut. Madame du Deffant étoit sa dame d'honneur, qui faisoit tous les jours mille fautes ; elle l'étoit de madame de Guise aussi. Elle fit venir sa fille, ne

parut plus, et mourut ensuite bien à propos; on commençoit à connoître que toute son habileté n'avoit consisté qu'à gagner quarante mille écus, tant du roi que du grand-duc, pour avoir fait venir ma sœur en France, qui n'avoit autant d'envie d'y venir que sur une horoscope qu'on lui avoit faite qu'elle gouverneroit le roi : cela faisoit que la reine ne la pouvoit souffrir. Elle n'avoit rien à craindre, elle ne le vouloit gouverner que pour faire rendre les états au duc de Lorraine et l'épouser; elle n'avoit que cela dans la tête : dessein assez chimérique à une femme qui a un mari et trois enfants. Elle disoit qu'il y avoit des casuistes à Rome qui avoient dit qu'elle n'étoit pas mariée, parce qu'elle n'y avoit pas consenti. Elle avoit toujours conservé un commerce avec M. de Lorraine jusqu'à ce qu'il fût marié avec la sœur de l'empereur, veuve du roi Michel de Pologne; et ce qui est de plus surprenant est que madame de Lislebonne conduisoit toute cette intrigue avec la participation de madame de Guise et de madame de Montmartre. Je ne comprends pas comme des personnes, qui avoient autant

d'esprit et de vertu pouvoient la flatter dans une telle chimère; quand M. de Lorraine se maria, elle eut la jaunisse, et, quand il mourut, elle affecta de ne pas le regretter; il étoit son cousin-germain, et elle pouvoit témoigner du regret de la perte d'un homme de ce mérite-là: elle affecta ce jour-là une grande gaîté.

Depuis que mademoiselle de Nantes commença à avoir dix ans, M. le Prince songea à la faire épouser à M. le duc. Madame la Princesse, qui ne venoit jamais à la cour, y fit de longs séjours. Un soir que l'on soupoit chez le roi, j'étois enrhumée, je toussai beaucoup. Mademoiselle de Bourbon, qui n'est pas belle, s'avisa de trouver cela plaisant, et d'en rire avec madame la princesse de Conti, et à mesure que je toussois, elle rioit et regardoit Monseigneur. Le roi vit que cela me faisoit de la peine, il dit: « Mon fils et la princesse de Conti se sont souvenus d'un homme qui est la plaisanterie du dernier voyage. » Je toussai encore, cela continua; je sortis de table, et je m'en allai dans la chambre du roi, où je restai un demi-quart-d'heure, jusqu'à ce que

ma toux fût passée ; et, à mon retour, je dis : « J'avois peur que ce ne fût manquer de respect de demeurer avec mon rhume et ma toux. » On sortit de table ; madame la dauphine demeura peu à l'appartement; je la suivis, et lui dis : « Je crois que vous aurez bien remarqué les ris de madame la princesse de Conti et de mademoiselle de Bourbon. — Celà m'a paru fort impertinent, me dit-elle, et vous avez vu que le roi a fait ce qu'il a pu pour les en empêcher sans y pouvoir réussir. » Le lendemain, tout le monde en parla, et l'on s'adressa à moi; je disois : « Ce sont de jeunes créatures qui ne savent de quoi elles rient; elles ont besoin d'avoir des gouvernantes pour leur apprendre à vivre, et des amis pour leur dire que cela leur sied fort mal. Madame la princesse de Conti rougit tròp lorsqu'elle rit, et l'autre laidit. » M. le Prince et madame la Princesse furent au désespoir; depuis que M. de Vermandois fut mort, ils songeoient à la faire épouser à M. du Maine, et ils ne vouloient pas qu'elle me déplût. Cela fit beaucoup de bruit. Mademoiselle de Bourbon avoit le bras droit incom-

modé; il paroissoit plus court que l'autre, et même elle ne l'alongeoit pas aisément. Je me souviens qu'on m'avoit dit qu'elle avoit eu les écrouelles, et que des drogues que l'on lui avoit mis l'avoient estropiée. Je dis à madame de Montespan : « Ce sera un beau couple si M. du Maine l'épouse; un boiteux et une manchotte. » Elle me dit qu'on n'y songeoit pas. Madame de Montespan conta à madame de Thianges l'aversion qui m'avoit prise pour mademoiselle de Bourbon sur son rire; la peur que j'avois qu'on ne songeât à la marier au duc du Maine, et tout ce que j'avois dit. Madame de Thianges le dit à M. le Prince, et madame de Montespan le dit au roi. Un jour que j'étois chez madame de Maintenon, le roi y vint, et me parla de cela, et me dit qu'il ne falloit pas m'inquiéter que l'on mariât le duc du Maine sans ma participation; qu'il m'avoit trop d'obligations; qu'il ne falloit pas aussi que je me fâchasse si aisément, et que je prisse des aversions pour si peu; que M. le Prince et madame la Princesse étoient au désespoir. Je dis qu'il n'en falloit plus parler, et que si elle épousoit M. le

duc du Maine, je ne les verrois ni l'un ni l'autre. Le roi étoit fort embarrassé, et moi fort fière; je les laissai, et je m'en allai. Quelque temps après, le mariage de mademoiselle de Nantes se fit sans que personne m'en donnât part que madame de Montespan, qui m'écrivoit comme elle auroit fait d'une autre nouvelle. Je ne m'en souciois guère. Avant que de partir, je voyois tous les jours M. .... à Clagni, qui faisoit sa cour à mademoiselle de Nantes, qui étoit belle comme les anges, et lui fort laid, gros, la taille gâtée; beaucoup d'esprit, qui promettoit beaucoup.

Quand je retournai à Paris, j'allai à Fontainebleau, où étoit la cour. M. le cardinal de Bouillon fut exilé aux noces de madame la duchesse, parce qu'il voulut manger à la table du roi, qu'on lui refusa; il ne fit point le mariage. Depuis la mort de M. le prince de Conti, M. son frère n'avoit point sorti de Chantilly auprès de M. le Prince : ce jour-là lui a été fort avantageux pour le rendre le plus honnête homme du monde; M. le Prince l'aimoit chèrement. On fit au jour de l'an M. le duc de Chartres, M. le duc de Bourbon

et M. le prince de Conti, cordons-bleus. Celui-ci arriva le matin à Versailles, y dîna, et s'en retourna à Chantilly; on admira son bon air, sa bonne mine. M. de Lauzun vivoit à son ordinaire, jouoit beaucoup chez Monsieur, voyoit moins Monseigneur, faisoit le dévot, c'est-à-dire des retraites aux Pères de la Doctrine chrétienne; madame la comtesse de Lauzun vint à Paris loger chez lui, et se fit catholique. L'abbaye de Saintes, qu'avoit madame de Foix, fut vacante par sa mort; le roi la donna à madame de Lauzun, qui étoit religieuse dans cette maison. La conversion de madame de Lauzun lui avoit fait avoir commerce avec le père Lachaise, et ce fut par là qu'elle l'eut. Madame de Nogent maria sa fille à un gentilhomme de Périgord, et un an après la cadette, qu'elle aimoit passionnément, le fut à M. de Brion; elle me fit part de ces deux mariages. La grande-duchesse couchoit quelquefois à Versailles et à Saint-Germain, dans des appartements d'emprunt; le roi ne lui en vouloit pas donner. On commença à la négliger; le roi en faisoit peu de cas; on la trouvoit ennuyeuse, elle parloit

beaucoup et peu agréablement ; elle faisoit sans cesse des histoires de son domestique, des chevaux qu'elle achetoit, des noms qu'ils avoient, d'où ils venoient, enfin des détails de maquignons et de demoiselles de campagne qui vont aux foires avec leurs maris, et elle s'habille quasi de même. Je ne marque ni année ni temps, j'écris selon qu'il m'en souvient ; on pourra juger que ces Mémoires ont été faits par intervalles et sans suite. La duchessa de Bourbon, elle s'appeloit ainsi pour lors, eut la pétite-vérole à Fontainebleau ; madame de Montespan s'enferma avec elle, et madame sa belle-mère ; M. le Prince, qui étoit à Chantilly, s'y enferma aussi. Le roi voulut l'aller voir. M. le Prince vint devant la porte, et lui dit qu'il l'empêcheroit d'entrer : il y tomba malade, et y mourut le 11 septembre 1686. Ce fut une grande perte pour l'état dans les conjonctures présentes ; il auroit bien servi le roi ; il paroit que sa tête étoit aussi bonne que son cœur, puisque le plus grand capitaine que l'on ait présentement étoit son disciple, M. de Luxembourg ; il a appris sous lui. Il écrivit au roi une fort

longue lettre, pour lui demander pardon de ce qu'il avoit fait qui avoit pu lui déplaire; elle étoit fort chrétienne aussi bien que sa mort.

J'aurois voulu qu'il n'eût pas prié le roi que madame sa femme demeurât toujours à Châteauroux; j'en fus fort fâchée; je rappelai notre ancienne amitié, et j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait. J'étois malade dans le temps qu'il mourut; j'avois une colique qui m'avoit duré quatre jours, pendant lesquels M. de Lauzun venoit tous les jours à ma porte.

Il y eut quelque mouvement en Angleterre, qu'excita M. de Monmouth, dont je ne parlerois point, sans que cela obligea M. de Lauzun à demander permission d'aller en Angleterre chercher la guerre. Ce voyage a été loué des uns, et blâmé des autres; il n'en revint pas content, il rapporta beaucoup d'effets. J'étois à Eu quand il passa à Abbeville; il envoya un gentilhomme pour me faire ses compliments; je crois qu'il m'écrivit, je ne lui fis point réponse. Il acheta force marchandises de la Chine; il m'en envoya une quantité de très-jolies à Choisy;

je ne voulus pas les recevoir ; le gentilhomme les étala sur des tables chez Rollinde, qui y a une maison; je ne pus m'empêcher de les aller voir, et m'empêchai bien de les recevoir depuis qu'il étoit mal avec moi ; mes sœurs, qui s'étoient tant déchaînées contre lui, ne perdoient pas d'occasion d'en dire du bien et de le louer. La grande-duchesse s'accoutuma d'aller à Saint-Même tous les étés, et de là à Alençon, et tous les jours elle venoit, quand madame de Guise étoit à Paris, dîner et jouer chez elle. Depuis la mort de ma belle-mère que ma sœur est allée à Alençon, elle y va toutes les années, depuis l'Ascension jusqu'à la Saint-Martin, en été. Il prit fantaisie à la grande-duchesse de me dire : « On m'a ordonné les eaux de Forges pour mon mal de gorge, j'ai envie d'aller avec vous à Eu pour les y prendre. » C'étoit à Versailles dans la promenade qu'elle me fit cette proposition ; je lui répondis : « Je serois bien aise de vous faire ce plaisir, et vous devez songer que j'ai des mesures à garder avec le grand-duc qui a toujours parfaitement bien vécu avec moi. — Je vais bien à Alençon, me dit-elle. » Je lui

répondis. « Ce n'est pas de même, madame de Guise n'est pas si bien avec lui que moi. » Elle me répliqua en colère : « Vous ménagez ce ridicule pendant que tout le monde s'en moque ; je ne l'ai pas fait quand je suis venue ici ; je lui ai fait accroire que je voulois me faire religieuse à l'hôpital de Poitiers, il l'a cru ; je me moque de lui, je ne lui tiendrai rien de tout ce que je lui promettrai. » Elle continua sur ce ton-là de longs discours dans de grands emportements que j'écoutois avec pitié ; je lui laissai tout dire et ne lui répondis rien. On nous vint avertir que la reine sortoit le soir ; je demeurai à son coucher, et comme le roi sortoit, je le suivis dans son petit salon ; je lui contai ce qui s'étoit passé ; il me dit que j'avois bien fait, et que le grand-duc ne vouloit pas qu'elle allât hors de Montmartre, que c'étoit une folle. Elle bouda, et il n'en fut ni plus ni moins.

Madame de Guise me fit deux tours admirables : depuis la mort de sa mère elle étoit extrêmement brouillée avec mademoiselle de Guise, de manière qu'elle ne vouloit plus loger avec elle ; je pris l'occasion de me déchar-

ger sur elle de la moitié du palais de Luxembourg, que je m'étois obligé de prendre tout entier après la mort de ma belle-mère par un traité que j'avois signé avec elle, et qui avoit été fait par l'avis de MM. le maréchal d'Etrées, Colbert et le Pelletier, ministres d'état, que le roi avoit commis pour nous régler. Ma sœur vint loger au Luxembourg, et quelque temps après elle s'avisa de vouloir vendre à M. le duc le Luxembourg; il a toujours eu grande envie de l'avoir, et elle avoit oublié que par les termes de notre contrat elle n'en pouvoit disposer que de mon consentement. L'évêque d'Autun, dont le manége et la bonne foi sont assez connus, s'étoit mêlé de cette négociation : il l'avoit commencée par accommoder ensemble madame et mademoiselle de Guise, et par les vouloir faire demeurer ensemble. Madame de Guise vendoit à M. le Prince le Luxembourg, et prenoit pour une partie du prix l'hôtel de Condé, où madame et mademoiselle de Guise devoient loger ensemble. Quand les affaires furent ainsi disposées, M. le Prince vint me trouver, et me dit : « J'ai sous votre bon plaisir fait un

traité du Luxembourg, c'est-à-dire de la part de madame de Guise; je crois que vous aimerez mieux nous avoir logés avec vous qu'elle. » Je lui parus surprise, et je lui répondis : « Nous sommes bien ensemble, nous ne le serons peut-être pas si nous logeons dans la même maison. » Je lui demandai ensuite s'il en avoit parlé au roi. « Non, me répondit-il, j'attendois votre agrément. » Je lui dis : « Je crois que madame de Guise ne le peut vendre, que le roi a les droits de la grande-duchesse, qui y avoit une part; on vous amuse d'une affaire qui ne se peut faire. » Je continuai de lui en parler en Normande. Le soir, je le dis au roi, qui me parut surpris, et qui me dit que j'avois raison de n'y point consentir, que M. le Prince ne lui en avoit jamais parlé. Je lui dis que j'irois le lendemain à Paris pour voir si M. le Prince pouvoit l'acheter; que je croyois que madame de Guise s'étoit embarquée mal-à-propos, comme elle faisoit souvent avec son bon esprit. Il y a apparence que le roi leur témoigna ne les pas approuver. M. le Prince vint le lendemain me voir; je revenois de la messe des Carmes, à pied; je

le trouvai au bas du degré, dans sa chaise, qui avoit la goutte. Il me dit: « En quelque état que je sois, j'ai voulu venir ici pour vous faire les excuses de mon fils, et pour vous dire que je ne savois rien de cette affaire, on ne peut pas mieux en user que vous avez fait; » et sur cela il me fit mille honnêtetés. Je vis l'après-dîner M. de Longueville, qui me dit: « C'est l'évêque d'Autun et Gourville qui mettent cela dans la tête de M. le duc; le Luxembourg est trop grand; il est si petit, et toute sa famille, que feroit-il là? Mon frère en a été fort fâché. »

Quand M. le duc épousa mademoiselle de Nantes, madame de Guise crut qu'après ce mariage on pouvoit accabler tout le monde; on crut la conjoncture d'autant plus favorable, que M. le Prince et moi étions mal ensemble; il seroit bien aise de faire voir de nouvelles marques de sa faveur; jamais madame de Guise ne s'étoit tant empressée à me faire des amitiés, elle me rendit des soins. J'eus un petit abcès derrière la tête, qu'il fallut ouvrir; elle y voulut être, elle se mit la tête contre la muraille, et pleura quand on y

mit une tente. Ces actions me furent suspectes, et je dis en ce temps-là à Rollinde et à d'autres : « Madame de Guise a machiné contre moi ; elle me fait beaucoup d'amitié, et je la connois. » Un jour que je revenois de Versailles, je dînai à Paris pour aller coucher à Choisy, où je ne voulois être qu'un jour ; il y vint un de mes amis, un officier des troupes, qui me demanda si je savois que le marché que madame de Guise avoit fait du Luxembourg avec M. le Prince étoit rompu. Je lui dis : « Je ne sais ce que c'est, contez-moi ce que vous en savez. » Il dit qu'il venoit de voir un tel, qu'il me nomma. « Cet homme, que je connois, m'a dit : « Savez-vous ce que c'est que l'affaire de madame de Guise avec M. le Prince, et Mademoiselle le sait-elle ? » Je lui répondis : « Il y a quelques jours que je n'ai pas vu Mademoiselle, je n'en sais rien, et peut-être ne le sait-elle pas aussi. — Vous lui pouvez dire que, comme j'étois chez M. de Gourville ce matin, M. de Charmont y est venu, et Gourville est allé à lui et lui a dit : « Vous pouvez mander à madame de Guise (elle étoit partie pour Alençon) que M. le

Prince lui est fort obligé de l'honneur qu'elle lui a fait, que c'est une affaire rompue tout-à-fait ici; le roi ne l'a pas trouvé à propos. » Charmont s'en alla, et Gourville, à qui cet homme demanda ce que c'étoit, lui répondit que madame de Guise vouloit vendre sa part du Luxembourg, et que le roi ne l'a pas voulu.» Je fus fort surprise de cela, et fort obligée au roi d'en avoir si bien usé pour moi, sans que je lui en aie jamais parlé; je fus quasi tentée de m'en retourner à Versailles, mais cela auroit paru trop affecté. Je demeurai le samedi à Choisy; le dimanche j'allai coucher à Versailles, et n'en parlai à personne; le lundi, avant que le roi vint, je me trouvai en tiers avec madame la dauphine et Madame. Je leur dis : « Comme vous n'êtes pas dévotes non plus que moi, que nous sommes de bonne foi, et que nous ne voulons tromper personne, je m'en vais vous dire un tour que madame de Guise m'a fait. » Elles furent surprises, et condamnèrent son procédé. J'attendis le roi dans le dernier cabinet; Monsieur, qui alloit devant le roi, me dit : « Que faites vous-là ? voulez-vous parler au roi ? » Je lui répondis :

« Passez votre chemin. » Le roi s'arrêta, et M. de Duras, qui étoit en quartier, passa. Je commençai par rendre mes très-humbles grâces au roi de ce qu'il avoit eu la bonté de ne me pas laisser mettre sur le carreau, et d'être obligée d'aller louer une chambre garnie dans la rue de la Huchette. « Qui vous a dit cela? » me dit le roi. Je répondis: « Je n'en demande pas davantage, je saisce que c'est. — Je vous assure qu'il n'en est rien, répliqua le roi. — Je suis charmée, sire, des bontés de votre majesté, on ne peut pas être plus reconnoissante que je suis, ni plus contente que vousconnoissiez ma sœur telle qu'elle est, pendant qu'elle fait la dévote. — Vous devez être sûre de mon amitié, ma cousine; cela n'est point, allez dîner. — Sire, je sais ce que j'en dois croire. » Monsieur étoit en grande curiosité; lorsqu'il eut dîné, il alla chez le roi; je lui dis: « J'irai chez vous vous dire ce que j'aurai dit au roi. » J'y allai: il me dit qu'il avoit demandé au roi ce que c'étoit, que le roi lui avoit dit: « Je suis étonné que ma cousine sache une affaire si secrète; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle ne le sût pas, ju-

geant bien qu'elle se fâcheroit de ce que sa sœur de Guise a voulu faire, qui est de vendre encore sa part du Luxembourg à M. le Prince, à qui je dis, lorsqu'il m'en parla : « Et ma cousine, comment serez-vous unis? Vous n'êtes déjà pas trop bien avec elle. » Il me répondit : « Madame de Guise m'a assuré qu'elle en seroit fort contente. – Et moi je vous assure du contraire, dit le roi, et qu'elle n'y consentira jamais. — Si votre majesté ne le veut pas, je n'y songerai point » Le roi lui dit : « Ce n'est pas moi; je vous réponds qu'elle n'y consentira jamais, et que cette affaire vous fera de l'embarras; il est bon même qu'elle n'en sache rien. » Monsieur m'ajouta : « Vous êtes fort obligée au roi, il m'en a parlé avec beaucoup de bonté. » Je me plaignis à quelques amis et amies, de madame de Guise et de son procédé. Elle écrivit une lettre à l'évêque de Dax, où elle désavouoit l'affaire, et dit qu'elle n'en avoit pas entendu parler. Je répondis simplement : « Je la connois il y a long-temps; elle est fille de sa mère, je la reconnois par là.» Quand elle revint elle me fit aussi bonne mine que si elle

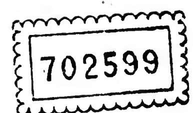
en avoit bien usé avec moi : M. le Prince fut honteux. Un jour, chez madame de Montespan, il en parla à la comtesse de Fiesque, et lui dit : « Je n'en aurois jamais parlé au roi, sans que madame de Guise m'en pressa fort ; elle m'assuroit que Mademoiselle en seroit ravie ; à moins de cela, comment y songer ? Trouvez moyen de placer cela dans quelques conversations, et que Mademoiselle le sache. » Il s'ennuyoit d'être mal avec moi ; son humeur inquiète ne lui permettoit pas de demeurer long-temps dans une même situation, et moi je ne lui faisois pas mauvaise mine. Je voyois que j'avois eu tort dans mon chagrin de dire quelques petits discours de mademoiselle de Bourbon, ce qui avoit fort fâché M. le Prince qui vivoit encore dans ce temps-là. Je ne laissai pas dans les occasions de voir madame la Princesse. Madame la princesse palatine mourut ; j'y allai, et je trouvai M. le Prince, à qui je fis mille amitiés. Il me dit : « Je suis sensible à tout ce que vous me faites de bien et de mal. » Je lui dis : « J'ai toujours les mêmes sentiments pour vous ; et si j'ai agi d'une manière qui vous ait

déplu, les gens qui sont prompts doivent pardonner à ceux qui le sont comme eux.» Je crois ne l'avoir pas vu depuis ce jour-là. M. de Lauzun vivoit à son ordinaire, toujours dans l'obscurité; il faisoit parler de lui, et souvent par des aventures qui me fâchoient. Quand je revins d'Eu en 1688, on habilla mes gens de neuf. Un jour, comme je me promenois dans le parc de Versailles, je rencontrai le roi, il s'arrêta pour me parler [1].

[1] La dernière phrase de ces *Mémoires* pourroit faire croire qu'ils ne sont pas terminés; mais les recherches qui ont été faites, et la mort de Mademoiselle, arrivée en 1693, attestent le contraire.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER VOLUME

DES MÉMOIRES DE MAD. DE MONTPENSIER.


702599



